D 143/4
W. M. 200
5
C. II. 90
18

42.600

ESSAI
SUR
LA NATURE,
ET LE CHOIX
DES ALIMENS,
SUIVANT LES DIFFERENTES
CONSTITUTIONS.
OU

On explique les différens effets, les avantages, & les desavantages de la nourriture animale, & végétale.

Par JEAN ARBUTHNOT, *Docteur en Médecine, Membre des Colleges des Médecins de Londres, & d'Edinbourg, & de la Societé Royale.*

Traduit de l'Anglois.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS, RUE S. JACQUES.
Chez GUILLAUME CAVELIER, près la Fontaine S. Séverin, au Lys d'Or.

M. DCC. XLI.
Avec Approbation, & Privilége du Roy.

Verwijderd K. B.
Koninklijke Bibliotheek te 's Hage.

ESSAI
SUR
LA NATURE,
ET LE CHOIX
DES ALIMENS,
SUIVANT LES DIFFÉRENTES
CONSTITUTIONS.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE DU TRADUCTEUR.

LA nécessité absolue de l'air, & des alimens est reconnue de tout le monde: mais le choix de tous les deux, par raport aux différentes constitutions, est reservé aux Médecins. Leur profession exige d'eux la connoissance de ces deux substances, & celle de leurs divers effets sur le corps humain: la charité veut qu'ils fournissent aux hommes, autant qu'il est possible, les moyens de juger quelle espèce d'air, & de nourriture convient à leurs indispositions, & à leurs tempéramens. Mr. ARBUTHNOT *a si bien senti ces obligations, que quoique parfaite-*

ment versé dans les autres parties de la Médecine, il s'est borné, ou du moins il a voulu commencer à faire part de ses talens dans deux ouvrages également utiles au genre humain. Le premier est celui dont je donne aujourd'hui la traduction; le second son essai des effets de l'air sur le corps humain, qui paroîtra aussi bien-tôt en notre langue. Comme les louanges qu'un Traducteur donne à son original sont généralement suspectes, je ne m'arrêterai point à relever le merite de notre Auteur. Le lecteur jugera lui-même par les deux ouvrages en question, s'il a mérité l'approbation, & l'estime qu'il a trouvées en Angleterre. Il naquit en Ecosse, & parvint par son mérite à la charge de Médecin de la Reine Anne. Mr. POPE, *un des premiers génies de ce siécle, decrit très-élegamment, dans une Epître à notre Auteur, leur amitié intime. Il attri-*

bue à ce digne ami la ſanté, & la vie dont il jouit encore. Il aſſure ſes lecteurs que s'il a jamais rien écrit, qui les ait amuſé, ils le doivent à l'habilité de ce Médecin: enfin HOMERE *avoit ſon* MACHAON, POPE *ſon* ARBUTHNOT. *L'Auteur ne prétend, dit-il, retirer aucun mérite de ſon Ouvrage: ce qui n'étoit que modeſtie en lui, eſt vérité chez moi. Il l'a principalement écrit en faveur de ceux, qui ne ſont point à portée, ou en état d'appeller le Médecin; le même motif m'a engagé à le traduire. J'oſe aſſûrer qu'il l'eſt fidélement. Ces ſortes d'Ouvrages ne ſont point comme ceux d'imagination, qui demandent preſque la même ſublimité d'idées dans le traducteur. Ce ſont ici de certaines vérités, & matiéres de fait, qu'il ne faut qu'entendre pour les bien traduire dans toutes les langues. Un autre auroit pû le faire*

dans des expreſſions plus belles, & mieux rangées ; mais j'eſpère que le lecteur excuſera les défauts qu'il trouvera dans les miennes, en faveur de ma bonne intention.

PREFACE.

VOici, en peu de mots, ce qui a donné occasion à cet Essai; le sçavant Docteur CHEYNE mon ami, publia, il y a quelques années, un Traité sur la maniere de conserver la santé, & de prolonger la vie, où il a montré son jugement, ainsi que son humanité. Ce livre a été reçû du Public avec l'estime duë à l'importance de la matiére; il est devenu un sujet de conversation, & a formé même des sectes dans la philosophie Diœtetique. Me trouvant à quelqu'unes de ces disputes, il m'arriva d'affirmer, que cette partie de la Médecine étoit fondée, autant qu'au-

cune autre, sur des principes scientifiques. Sommé de justifier mon assertion, j'ai composé ce petit Traité, qui n'est, à proprement parler, qu'un essai sur la Physiologie des alimens. J'en ai écrit la plus grande partie, sans d'autre secours que celui des extraits de quelques éditions imparfaites des ouvrages du sçavant BOERHAAVE, & d'une édition excellente de la Chymie de cet Auteur par le Docteur SHAW, & Mr. CHAMBERS. Je suis obligé de dire ceci une fois pour toutes, pour m'épargner la peine des citations continuelles : les circonstances d'une mauvaise santé, la privation de mes livres, lorsque j'ai composé cet Ouvrage, & le manque de tems ensuite pour le corriger suffisamment, peuvent être de quelque excuse pour le défaut d'exactitude que le sujet merite. Je suis aussi forcé de

me ſervir de la raiſon triviale, de l'approbation de quelques amis, qui ayant lû cet eſſai, m'ont perſuadé qu'il pourroit être de quelque uſage au Public. Je ne puis dire que peu du merite de l'Ouvrage, mais beaucoup de celui du ſujet; car certainement le choix, & la quantité des ſubſtances que nous prenons journellement par livres; ſont au-moins d'autant d'importance que le choix, & la quantité de celles, dont nous ne nous ſervons que rarement, & ſeulement par grains, ou par cuillerées.

Le lecteur ne doit pas être ſurpris qu'on s'arrête aux faits les plus communs & les plus ordinaires: dans des ſujets de cette nature, il n'y a aucun lieu à l'invention; on peut tirer pluſieurs conſéquences importantes de l'obſervation des choſes les plus com-

Mais quoiqu'éloigné de défendre mes erreurs, je ne me croirai point obligé de repondre à chaque objection frivole.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre: *Eſſai ſur la nature & le choix des alimens*, par Mr. ARBUTHNOT, Docteur en Médecine, Membre du College des Médecins de Londres &c. Cet Ouvrage ne pouvant être que d'une grande utilité pour le Public, j'eſtime qu'on doit en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 22. Février 1741.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il

appartiendra, Salut. Notre bien aimé GUILLAUME CAVELIER, Libraire à Paris, ancien Adjoint de Sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *Essai sur la Nature, & le choix des Alimens. Cheynæi Tractatus de infirmorum sanitate tuendâ, vitâque producendâ.* S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, & offrant pour cet effet, de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des présentes: A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer les Ouvrages ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition quelles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sr. Exposant, & de tous dépens,

dommages & interêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil ſept cent vingt-cinq ; & qu'avant que de les expoſer en vente les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'Impreſſion deſdits Ouvrages ſeront remis dans le même état, ou les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages ſoit tenu pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires ; foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir.

Donné à Paris, le vingt-huitiéme jour d'Avril, l'an de grace, mil sept cent quarante un, & de notre Regne, le vingt-sixiéme.

Par le Roi en son Conseil, SAINSON.

Régistré sur le Regiſtre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 484. fol. 483. Conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. à Paris, le 2. Mai 1741.

SAUGRAIN. Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve MERGE', rue S. Jacques, au Coq.

EXPLICATION

De quelques termes Chymiques, employés dans cet Eſſai.

COmme ce traité eſt principalement deſtiné pour les perſonnes, qui n'ont point été élevées dans la profeſſion de la Médecine, j'ai crû néceſſaire de donner une idée générale de la ſignification de quelques termes de Chymie, qui ſe preſentent ſouvent dans cet Ouvrage.

Les principes des corps naturels, ſont, ſelon les Chymiſtes, l'eau, la terre, l'huile, le ſel, & l'eſprit; dont tout le monde a quelque idée générale; mais la diverſité des noms, & des qualités des ſels, & des eſprits, occaſionne quelque confuſion dans l'eſprit de ceux qui ignorent la Chymie.

Les Chymiſtes définiſſent le ſel, de quelques-unes de ſes proprietés, un corps fuſible au feu, congelable de nouveau,

par le froid, en des corpuscules friables, ou des cristaux solubles dans l'eau, non malleable, & laissant, sur la langue une sensation d'acrimonie; les sels naturels sont.

1°. Le sel marin & le sel gemme, qui sont de la même nature, le premier étant, selon toute apparence, une solution du second dans l'eau de la Mer: ce sont deux sels parfaits, fixes, & inaltérables dans le corps; on ne trouve jamais les autres sels dans l'urine des animaux qui les ont avalés. Mais le sel marin s'y découvre toujours dans ceux qui l'ont pris, & non dans aucun autre.

2°. Le nitre ou le salpêtre qui se dissout plus aisément par le feu, & moins aisément dans l'eau, qu'aucun autre sel. Il est froid, & fait sur la langue une impression de glace salée: il paroît être de nature moyenne, entre le sel fossile, & l'animal, pouvant être produit des excrémens des animaux, mêlés avec des sels végétaux.

3°. Le sel ammoniac qui est de deux espèces; l'ancien décrit par PLINE & DIOSCORIDE, & qu'on ne trouve plus; & le moderne, composé d'un sel fossile, d'un animal, & d'un végétal. Ce sel refroidit l'eau; il se fixe à un feu doux, & se sublime à un grand feu; son goût, ressem-

blant à celui de l'urine, eſt plus pénétrant, que celui du ſel commun.

4°. Le borax, ſel foſſile d'un goût douceâtre. Il aide la fuſion des métaux.

5°. L'alun qui, quoiqu'il ne ſoit point un ſel pur, a la plûpart des proprietés des ſels, étant ſoluble dans l'eau, &c.

Les ſels ſe diviſent en acides & en alkalins: le goût ſeul donne une idée de l'acide; l'aigreur ou l'acidité étant une de ces idées ſimples, qu'on ne ſçauroit décrire plus clairement. Ce qui étant mêlé avec un acide, cauſe une efferveſcence, eſt appellé alkali.

Efferveſcence, dans le ſens des Chymiſtes, ſignifie un mouvement inteſtin produit par le mêlange de deux corps qui étoient en repos auparavant, accompagné quelquefois de ſifflement, d'écume, & d'ébullition: par exemple, plaçons dans la premiere claſſe, les acides, comme le vinaigre, le jus de limon, celui d'orange, l'eſprit de nitre, l'eſprit d'alun: dans la ſeconde claſſe, les autres ſubſtances ſalines, tirées des animaux & des végétaux, par la diſtillation, la putréfaction, la calcination; comme l'eſprit d'urine, l'eſprit de corne de cerf, le ſel de tartre; dans ce cas l'efferveſcence excitée par le mêlange des ſubſtances de la ſeconde claſſe, avec

celles de la premiere, leur fait donner le nom d'alkalis. Il y a une 3e. classe de substances, communément appellées absorbantes; comme les différentes espèces de coquillages, le coral, la craye, les yeux d'écrevisses, &c. qui mêlées avec celles de la premiere classe produisent aussi une effervescence, d'où elles sont nommés alkalines, quoiqu'improprement; car elles ne sont point des sels, & n'ont rien de commun avec la seconde classe.

Il est à observer qu'un grand froid peut être produit, ainsi que la chaleur, par cette ébullition; car si on mêle du sel ammoniac, ou quelqu'autre alkali volatile dissout dans l'eau, avec un acide, il s'ensuivra une ébullition, avec un degré de froid considérable, d'où je crois, avec la permission des Chymistes, que le terme d'effervescence n'est pas tout-à-fait propre pour exprimer ce mouvement intestin. Le changement de couleur, que les acides & les alkalis produisent dans quelques corps, est une autre preuve de leur existence; par exemple les liqueurs qui versées sur le syrop de violetes, le rougissent, sont regardées comme acides, & celles qui le changent en vert, comme alkalines. Ainsi l'huile de vitriol rougit le syrop de violetes, & l'huile de tartre le rend vert.

Le mot alkali vient d'une plante appellée *kali* par les Egyptiens. Ils brûloient cette plante, en faiſoient bouillir les cendres dans l'eau, & appelloient le ſel blanc, qui reſtoit au fond du vaiſſeau, après l'évaporation, ſel kali, ou alkali : il eſt corroſif, produiſant la putréfaction des parties animales, où il eſt appliqué. Il y a d'autres ſubſtances qui ne ſont ni parfaitement acides, ni parfaitement alkalines, mais dont la diſpoſition, ou la nature eſt de s'aigrir, ou de s'alkaliſer.

Ces qualités ne ſont point purement imaginaires ; elles produiſent des effets contraires & très-différens dans le corps humain.

Les ſels qui ne ſont ni acides, ni alkalis, ſont appellés neutres ; tels ſont le ſel ammoniac, le ſel marin, le ſel gemme, le borax, l'alun, le nitre, qui tant qu'ils retiennent leur qualité ſaline, ne ſont ni acides, ni alkalins ; mais les ſubſtances qu'ils donnent tous, par la Chymie, excepté le ſel ammoniac, ſont généralement acides.

Les ſels fixes ſont ceux qui reſiſtent au feu ſans être enlevés

Les ſels volatils ſont ceux qui s'élevent à la moindre chaleur, & repandent une odeur urineuſe.

Il y a des alkalis fixes & de volatiles.

Les sels essentiels des plantes sont ceux qui, par le sejour, se detâchent de leurs sucs, & se colent aux côtés du vaisseau.

Ce qui degoûte dans les distillations, le long des côtés du récipient, est appellé huile, s'il ne se mêle point avec l'eau; & esprit, s'il s'y mêle: les esprits sont inflammables, ou non inflammables; ces derniers sont acides ou alkalins. Les esprits alkalins, sont des liqueurs subtiles, volatiles, qui découlent en veines, le long des côtés du récipient dans la distillation, qui ne s'enflamment point, mêlés avec l'eau, & qui contiennent quelque sel alkalin, tel est l'esprit de corne de cerf, &c. Ces esprits se tirent de toutes les parties des animaux, ainsi que de toutes les plantes, par la putréfaction, & de celles qui sont piquantes, comme la moûtarde, les raiforts, &c. sans cette opération. Les esprits acides sont des liqueurs subtiles, non inflammables, miscibles avec l'eau qu'on tire des végétaux, & des fossiles par la distillation; les esprits inflammables sont des liqueurs subtiles, volatiles, miscibles avec l'eau, & entiérement combustibles; on les tire des plantes fermentées, & non sans

cela. Nous entendons par l'esprit d'une plante, ou celui d'un animal, cette huile pure, & affinée qui s'exhale d'elle-même, à cause de son extrême volatilité, dans laquelle consiste l'odeur du mixte.

Le savon est un mêlange de sel alkalin, & d'huile, ses qualités ordinaires sont de déterger, de pénétrer, d'atténuer, & de résoudre. Tout mêlange d'une substance huileuse avec du sel, peut être appellé savon.

Les corps qui participent de cette nature, sont nommés savonneux.

INTRODUCTION.

POur traiter pertinemment de la nature, & du choix des différentes espèces d'alimens, il faudroit tirer ses observations, des chefs suivans. 1°. Des altérations que les alimens subissent dans leurs passages vers le sang. 2°. De celles, qu'ils éprouvent pendant leur circulation avec ce fluide. 3°. De la nature, & de l'analyse, la plus simple, des substances végétales. 4°. De la nature, & de l'analyse la plus simple des substances animales. 5°. Il faudroit traiter des effets des différentes espèces de subs-

tances alimenteuſes, ſur les fluides & les ſolides du corps humain. 6°. Des différentes intentions qu'on doit ſe propoſer dans le choix des alimens, ſuivant les différentes conſtitutions. Quoique je n'aye le tems, ni l'habileté, ni les obſervations ſuffiſantes, pour traiter ces points, auſſi amplement qu'ils le meritent, j'eſpère du moins de donner le modele, ſur lequel ils doivent l'être.

Ceci s'accorde avec la doctrine d'HIPPOCRATE qui nous dit, dans ſon premier livre de la diéte, que pour en écrire pertinemment, il faut connoître la nature des alimens, & le temperament de ceux qui les prennent.

J'ai mis le tout, pour la facilité du lecteurs, en propoſitions diſtinctes, d'où j'ai tiré des conſéquences, & des obſervations; ayant marqué celles-là en chifre romain, & celles-ci en chifre ordinaire.

ESSAI
SUR
LA NATURE,
ET LE CHOIX
DES ALIMENS,
Suivant les différentes constitutions du corps humain.

CHAPITRE I.

Observations tirées des altérations que les alimens subissent dans leur passage vers le sang.

PROPOSITION I.

LA mastication est une opération très-nécessaire aux alimens solides ; sans elle il ne sçauroit y avoir de bonne digestion. C'est par son moyen que les alimens sont broyés,

& diviſés en petites parties ; il n'y a dans l'homme que les dents pour exécuter cette diviſion. Par la maſtication, la ſalive, & le mucus ſont exprimés des glandes, & mêlés avec les alimens, & ceux-ci, par cette action continuée, changés en une eſpèce de chyle. La ſalive eſt une liqueur active, fournie immédiatement par le ſang arteriel. Elle eſt ſavoneuſe, comme il paroît par ſon ecûme, & ſa diſtillation ; & par conſequent, réſolutive, pénétrante, & déterſive ; la longue abſtinence la rend extrêmement piquante, & propre à fermenter avec les ſucs des végetaux, qu'elle diſpoſe, par conſequent, à ſe changer en eſprits inflammables. Le mucus, mêlé auſſi dans la maſtication avec les alimens, eſt une humeur différente de la ſalive ; la grande quantité d'air qu'il contient, aide la diſſolution des ſubſtances alimenteuſes. La ſageſſe de la Nature, en formant dans les ruminants les conduits ſalivaires extrêmement ouverts, prouve la néceſſité de la ſalive pour cette diſſolution. Les animaux, qui avalent leurs alimens ſans macher, n'ont point de glandes ſalivaires ; les oiſeaux les ont placées dans leur jabot. On a des exemples d'hommes, qui ont avalé leur viande entiere, & qui l'ont remachée enſuite, comme les ruminans. La rumi-

nation paroît avoir été donnée aux animaux, pour les mettre en état de prendre beaucoup d'alimens à la fois, & les macher enſuite. Ils remachent plus long-tems le foin, que l'herbe; le premier étant plus dur. Toutes ces obſervations démontrent la grande néceſſité de la diſſolution des alimens par la maſtication, & que ſans cette opération, ils ne ſçauroient être dûëment diſpoſés pour les autres changemens qu'ils reçoivent dans leur paſſage à travers le conduit alimentaire.

1. La grande perte de ſalive diminuë l'appétit, ce que l'expérience a confirmé dans pluſieurs, dont la coûtume conſtante, étoit de macher du maſtic: la fumée, & la maſtication du tabac, ne conviennent qu'aux phlegmatiques.

2. L'humeur ſéparée dans la ſalivation, n'eſt point proprement de la ſalive, mais un ſang corrompu.

3. Le vice des inſtrumens de la maſtication cauſé par une diſpoſition paralitique, ou par le défaut des dents, comme dans les vieillards & les enfans, indique une nourriture liquide, comme le lait, & les bouillons; ceux même des vieillards, qui prennent des alimens ſolides, doivent macher, pour exprimer la ſalive.

PROPOSITION II.

Le changement que les alimens reçoivent dans l'eſtomac, eſt exécuté par l'action de ce viſcere, & celle d'un diſſolvant aidé par la chaleur; ce diſſolvant eſt un mêlange du ſuc gaſtrique, de la ſalive qu'on avale preſque continuellement, & de la liqueur qui diſtille de l'œſophage. Par ſon ſécours, & la trituration continuelle de l'eſtomac; les alimens ſont diſſouts dans la cavité de ce viſcère, par une opération ſemblable à celle d'une émulſion, où les parties huileuſes des ſemences, doucement broyées dans un mortier de marbre, & mêlées peu-à-peu avec quelque fluïde aqueux, ſont changées en une liqueur douce, epaiſſe, trouble, & laiteuſe, reſſemblante au chyle. La diſſection des animaux, dans l'eſtomac deſquels on a trouvé les matiéres métalliques qu'ils avoient avalées, poliës du côté qui touchoit ce viſcère, demontre le broyement, & l'action du ventricule, ſur les ſubſtances qu'il reçoit dans ſa cavité. Les oiſeaux n'ayant points de dents pour macher leurs alimens, ont un eſtomac fort, & nerveux pour rendre ce broyement plus conſidérable, broyement, ou action qu'on a vû, & entendu dans ces animaux. Les ri-

des, ou les plis de la tunique interne de l'eſtomac, contribuent à retenir les alimens dans la cavité de ce viſcère. La chaleur aide auſſi la digeſtion dans les animaux terreſtres, mais pas beaucoup, car les poiſſons digérent très-bien ſans ce ſecours, quoique cependant, ſelon l'expérience du thermoſcope, ils ont plus de chaleur, que l'élement dans lequel ils nagent. On a déja montré que la ſalive eſt un grand diſſolvant, & qu'il s'en porte une quantité conſidérable dans l'eſtomac, cette humeur étant conſtamment avalée, du moins pendant le ſommeil. Celui qui mange une livre de pain, avale au moins autant de ſalive. La liqueur gaſtrique n'eſt point acide, dans l'état de ſanté; des perles ont paſſé à travers le conduit alimentaire de coqs, & de poules, ſans ſe diſſoudre.

1. L'extrême pénétration du ſuc ſtomachal, après le jeûne, & la vive ſenſation de la tunique villeuſe de l'Eſtomac, paroiſſent être la cauſe du ſentiment de la faim.

2. Ceux qui, par l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, ont affoibli, ou détruit quelqu'unes des parties ſolides de l'eſtomac, ne ſçauroient récouvrer un bon appetit, ni poſſéder une bonne digeſtion; la tunique interne du ventricule, une fois détruite, ne pouvant être retablie.

3. La liqueur gaſtrique peut, à raiſon de quelque acrimonie ſaline, acquerir un caractere propre à donner aux hommes, du deſir pour des alimens particuliers aux animaux, & dans ce cas, ils peuvent les prendre ſans danger; ou à occaſioner un appetit exceſſif pour les alimens ordinaires, dont la grande quantité obligeant à les revomir à la maniere des chiens; cette incommodité a été appellée faim canine. L'organe du goût eſt vicié dans le premier cas: Ces deux maladies ſe guériſſent par une nourriture oppoſée à l'acrimonie mentionnée, ſoit qu'elle ſoit alkaline, acide, ou muriatique.

4. La ſoif, & la faim marquent l'état de la ſalive, & de la liqueur ſtomachale. La ſoif eſt le ſymptôme d'une acrimonie ordinairement alkaline, ou muriatique.

5. La diſpoſition paralytique des nerfs de l'eſtomac, l'état vicié de la liqueur de ce viſcère, mais principalement une matiére viſqueuſe, graſſe, & onctueuſe, adherente à ſes parois, détruit la ſenſation de la faim.

6. L'action de l'eſtomac eſt totalement ſuſpenduë par la trop grande plénitude; & dans ce cas, les deux orifices de ce viſcère, fermés par un méchaniſme néceſſai-

re, ne permettant l'entrée, ni la sortie d'aucune matiére ; les laxatifs, comme l'eau chaude, fourniront le seul secours convenable.

Les signes du vice des fonctions de l'Estomac, sont des douleurs dans ce viscère plusieurs heures après le répas, des rots, tantôt du goût des alimens, tantôt nidoreux, & quelquefois puans comme des œufs pourris, des gonflemens, des anxiétés, le hoquet, le vomissement, des rougeurs subites au visage, l'impureté de la langue, dont l'état est en général, le même, que celui de la tunique interne du ventricule. L'amertume de la bouche marque la surabondance d'un alkali bilieux, & demande une nourriture entiérement différente de celle du cas de l'acidité.

PROPOSITION III.

La parfaite digestion détruit la différence spécifique de toutes les substances alimenteuses, & toute cette action ressemble à la putréfaction.

La digestion est une fermentation commencée ; tous les instrumens de cette opération, la chaleur, l'air, & le mouvement s'y trouvent ; mais elle n'est point parfaite, parce que celle-ci demande un

plus long séjour des alimens dans l'estomac. La putréfaction des matiéres végétales, ressemble beaucoup à la digestion : Elle est produite en ramassant une certaine quantité de plantes vertes & succulentes, en un monceau, dans un lieu chaud, exposé à l'air, & bien pressées ensemble. Dans cet état, tous les végétaux acquierent une chaleur égale à celle du corps humain ; un goût de chair pourrie, & une odeur d'excremens humains. Ces matiéres, ainsi putréfiées, donnent, par la distillation 1°. une eau impregnée d'un esprit urineux, semblable à celui qu'on tire des substances animales : on peut la séparer en une eau élémentaire, & en un sel volatil animal. 2°. Un sel alkali volatil huileux. 3°. Une huile volatile épaisse. 4°. Le résidu calciné ne rend aucun sel fixe. Enfin tout se passe comme si le sujet avoit été animal. La putréfaction détruit entiérement la différence spécifique, qui se trouve entre deux végétaux, les change en une substance pulpeuse de nature animale ; & y produit à peu près la même altération, que s'ils avoient passé par le corps d'un animal sain ; car quoiqu'un tel animal vécût entiérement d'acides, aucune partie de son corps ne donneroit de sel acide fixe. Ceci est si vrai que les herbes, mêmes, prises

des gros boïaux des animaux ruminans, donnent les mêmes matiéres que les végétaux putréfiés. Quoique la putréfaction ſoit l'opération qui approche le plus de la digeſtion, elle en diffère ſi fort cependant, que les ſels, & les huiles ne ſont détenus dans le corps, qu'autant qu'ils reſtent bénins, & amis de la machine; dès qu'ils ſe corrompent entiérement, ils ſont ou chaſſés dehors, ou produiſent des maladies mortelles.

PROPOSITION IV.

La bile eſt le principal diſſolvant des alimens; lorſqu'elle pêche, ou qu'elle manque, il ne ſçauroit ſe faire de bonne digeſtion.

La bile eſt de deux eſpèces, la cyſtique, détenue dans la véſicule du fiel, & l'hépatique, qui vient immédiatement du foye. La prémiere eſt épaiſſe, & fort amere; une goutte communique ſon amertume à toute une pinte d'eau; La ſeconde eſt plus fluïde, & moins amere. Il n'y a outre la bile, d'autre humeur amere dans le corps, que le *cerumen aurium*. La bile n'eſt point un alkali parfait, car elle ne fermente point avec les acides, mais elle eſt diſpoſée à s'alkaliſer. Elle eſt entierement

oppoſée aux *aceſcents :* elle ſe corrompt bientôt & ſe change en un alkali corroſif. Elle eſt ſavoneuſe, étant compoſée d'un ſel alkali, d'huile, & d'eau. La bile, comme le ſavon, emporte les taches de la laine, & de la ſoye ; & les peintres s'en ſervent pour le mêlange de leurs couleurs. Elle mêle, par ſa qualité ſavoneuſe, les parties huileuſes, & aqueuſes des alimens enſemble : quoique la bile ſoit une huile, elle n'eſt combuſtible que quand elle eſt sèche. Ces qualités en font un diſſolvant très-puiſſant, & très-convenable, comme il paroît par l'expérience. Le lait coagulé dans l'eſtomac des veaux, eſt diſſous de nouveau, & rendu fluide par la bile, dans le duodenum. Les animaux voraces, & ceux qui ne machent point, ont beaucoup de bile, & quelques-uns d'eux ont le conduit cholydoque inſeré dans le pylore. Elle eſt auſſi, par ſon irritation, le principal inſtrument du mouvement périſtaltique des boïaux. Ceux, chez qui la bile manque, ou eſt en faute, ſont foulagés par les amers, qui ſont une eſpèce de bile auxiliaire. Le ſçavant BOERHAAVE a éprouvé que la bile des anguilles, qui eſt extrêmement amere, étoit un remède très-efficace en pareils cas. Les ſymptômes ordinaires du défaut de ſécrétion de cette humeur, ſont la cou-

leur jaune de la peau, la blancheur, & la dureté des excrémens, la perte de l'appétit, & une urine lixivieuse.

PROPOSITION V.

La grande acréte de la bile, après qu'elle a fait son office ne lui permettant point d'être admise seule dans les veines lactées, la Nature a fourni le suc pancréatique, pour en tempérer l'amertume, & l'acrimonie.

Le pancréas est une grosse glande, qui sépare dans douze heures, environ une livre d'une humeur analogue à la salive. Il est probable que cette humeur tempere l'acrimonie de la bile, parceque celle-ci mêlée avec la salive, perd enfin son amertume, ce que fait aussi par ce même mêlange, l'absynthe mangée avec du pain. Le suc pancréatique aide aussi la mixtion des parties alimenteuses, & rend le chyle homogène. Lorsque la bile ne se sépare point dans le foye, les excrémens blanchissent, mais cet accident n'est point occasionné par le mêlange du suc pancréatique.

PROPOSITION VI.

L'acrimonie & la ténacité, sont les deux qualités qu'on doit éviter le plus,

dans les matiéres prises intérieurement.

Lorsque l'acrimonie va jusques à affecter la tunique interne des intestins, qui est extrêmement sensible, la douleur en est insupportable. Le mouvement péristaltique des boïaux & l'expression continuelle des fluïdes, ne permettent pas un instant, l'application de la moindre matiére, pas même celle de la plus petite quantité de poix, ou de térébenthine, au même point du canal intestinal; mais ce mouvement peut se trouver trop foible dans quelques personnes, pour détacher des boïaux, ce qu'il y a de visqueux dans les substances qu'elles prennent. La consequence de cet accident est dangereuse, & peut être fatale à la vie. Les matiéres dures ne peuvent point être dissoutes, mais elles passent; au lieu que celles dont la ténacité excéde les puissances de la digestion, ne passeront, ni ne seront digerées. Les orifices des veines lactées, peuvent donner entrée, dans les gens d'une constitution lâche, à un chyle trop acrimonieux, ou grossier, ce qui n'arrive point dans ceux, dont les fibres sont fortes, & tenduës. Ces mêmes orifices peuvent être fermés par quelque matiére visqueuse, & dans ce cas, le chyle passe par les selles, & la personne tombe dans l'atrophie.

1. La graiſſe eſt néceſſaire pour le mouvement périſtaltique des inteſtins, ainſi que pour les autres mouvemens de la machine; Les gens maigres ſouffrent ſouvent par ſon défaut, de même que les gras par l'obſtruction des vaiſſaux. Le grand mouvement la met en fonte, comme on l'a remarqué dans les chevaux, qui avoient beaucoup courû.

2. Le mouvement périſtaltique ne ſe paſſe point dans les gros boïaux, autrement on ſeroit dans une néceſſité continuelle d'aller a la ſelle. Les vents, & la diſtenſion des inteſtins, ſont des ſignes d'une digeſtion imparfaite dans ce canal; car dans les cadavres, où il n'y a du tout point de digeſtion, cette diſtenſion eſt dans ſon extrême; Les diarrhées produites, ou par l'acrimonie des matiéres, ou par le rélachement des fibres inteſtinales, ou par l'obſtruction des veines lactées, ſont auſſi des ſymptômes de cette digeſtion imparfaite.

PROPOSITION VII.

Le méchaniſme de la nature, dans la converſion des alimens en chyle, conſiſte principalement en deux choſes. 1°. Dans le mélange conſtant des ſubſtances alimenteuſes avec les fluïdes digeſtifs.

2°. Dans l'action des solides, qui les agite, & les pétrit, pour ainsi dire, ensemble. Cette vérité paroîtra évidente, si nous considérons premiérement la grande quantité de salive, qui se mêle avec les alimens, dans la mastication. Celui qui mange une livre de pain, la mêle, comme on l'a déja dit, avec environ autant de salive, & celle-ci est séparée de glandes, qui ne pésent qu'environ quatre onces. Ces mêmes alimens se mêlent ensuite avec la liqueur gastrique, la bile, & le suc pancréatique; & si nous estimons la quantité de la bile, & du suc pancréatique, à raison du poids des viscères qui les séparent, & de celui des glandes salivaires, nous trouverons qu'il se mêle une quantité de sucs encore bien plus considérable, avec les alimens. Ce n'est pas tout; le chyle se mêle encore dans son passage à travers le mésentère, avec la lymphe des glandes mésentériques, de maniere que les sucs du corps humain sont comme cohobés, * étant séparés & mêlés de nouveau avec le sang, confondus avec les substances alimenteuses; durant tout ce tems-là, les solides agissent sur ce mêlange, & le rendent plus intime, & plus parfait. Aucune des liqueurs digestives, excepté le suc intestinal, ne se

* C. a. d. distillés de nouveau.

mêle avec les excrémens, qui sont durs dans l'état de santé : de maniere qu'on peut conter qu'une livre de pain, avant qu'elle arrive dans le sang, se mêle peut-être avec quatre fois autant de liqueurs animales. La même œconomie s'observe dans la circulation du chyle avec le sang, ce premier étant intimement mêlé, & changé, par cette opération, en ce dernier.

1. Il suit de ce que nous venons d'avancer, qu'il ne sçauroit se faire de bonne nutrition dans ceux, dont les fluïdes sont viciés, ou les solides foibles ; parce que les premiers sont incompétens pour les réparations de la machine, & les derniers pour le mêlange des liqueurs. L'estomac, les intestins, & les muscles du bas-ventre agissent sur les alimens ; le chyle n'est point sucé, mais poussé, par l'action des fibres intestinales, dans les bouches des veines lactées, qui, par la disposition du canal intestinal, sont ouvertes de telle maniere qu'elles forment un cylindre droit, plûtôt qu'un spiral. Il est clair par consequent que le chyle doit pêcher en quantité, ou en qualité, lorsque ces actions, & ces organes se trouvent trop foibles ; & que-tout ce qui, dans ce cas, fortifie les solides, doit aider à la digestion.

2. Les diarrhées, & les purgations for-

tes gâtent la premiere digeſtion, à cauſe de la grande quantité des fluïdes qu'elles chaſſent hors du corps : le calcul de la quantité d'air, de ſalive, du mucus, de toutes les liqueurs ſéparées dans l'étenduë du conduit alimentaire, des deux eſpèces de bile, du ſuc pancréatique, de la lymphe, & quelquefois du ſang ; le calcul, dis-je, de toutes ces liqueurs ſéparées par la purgation, démontre clairement que toutes les humeurs peuvent être chaſſées hors du corps, par les purgations. Or quand ces liqueurs qui, par leur mêlange avec les aliments, les changent en un liquide animal, ſont chaſſés hors du corps, cette fonction ne ſe fait plus comme il faut.

3. Le mouvement périſtaltique des inteſtins eſt le dernier qui ceſſe dans la machine ; il ſurvit même à celui du cœur. L'animal pourroit révivre par l'entrée du chyle, & de l'air dans le ſang, par les veines lactées.

L'obſtruction des glandes du méſentère, porte un grand obſtacle à la nutrition ; en privant le chyle du mêlange de la lymphe méſentrique. La groſſeur de ces glandes, plus conſidérable dans la vigueur de l'âge, favoriſe la nutrition dans les jeunes animaux ; mais elles s'evanouiſſent

dans la vieilleſſe, & deviennent ſujettes aux obſtructions : la nutrition ne ſçauroit non plus ſe bien exécuter dans les ſcrophuleux, car ceux qui ont des tumeurs dans les parotides, en ont auſſi ſouvent dans le pancréas, & dans le méſentère.

4. Le lait étant un chyle déja préparé, eſt le meilleur reſtaurant dans les conſomptions ; les alimens paſſent extrêmement vîte dans les mammelles des femmes, qui allaitent ; ſi une nourrice tétée à ſec, prend du bouillon, l'enfant le ſucera, ſans être preſque changé.

5. La blancheur du chyle vient de la lévigation de ſes parties ; il eſt d'une couleur plus cendrée dans le canal thorachique, où il retient encore le goût des alimens.

6. Les animaux, qui prennent une plus grande quantité d'alimens, peuvent être moins nourris que ceux qui en prennent une moindre, parce que, ſuivant la force des organes de la digeſtion, il peut ſe former plus ou moins de chyle, de la même quantité de nourriture.

Le reſſerrement du ventre, eſt un ſymptôme ordinaire de la trop grande force de ces organes.

PROPOSITION VIII.

Les parties les plus ſubtiles du chyle, paſſent immédiatement dans le ſang, par les vaiſſeaux abſorbans des inteſtins, qui ſe déchargent eux-mêmes dans les veines méſaraïques. La grandeur, & le nombre de celles-ci, qui ſont beaucoup plus conſidérables que dans les artères correſpondantes, prouvent ce fait; d'ailleurs, par-tout où il ſe trouve des vaiſſeaux excrétoires, il y a des tuiaux abſorbans, comme, par exemple, dans la peau, où ces derniers donnent paſſage au mercure dans le ſang.

Les oiſeaux, qui ont la poitrine grande, & forte, le ventre petit, & les côtes placées ſur le dos, n'ont point de veines lactées, ni de conduit thorachique, & leur chyle paſſe immédiatement dans les veines méſaraïques. Si on fait attention à la capacité du canal thorachique, à lenteur du paſſage du chyle, des veines lactées dans ce canal, & en-même-tems, à la grande quantité de quelques liqueurs, comme les eaux minerales, qui paſſent dans peu de tems, par les urines; ſi on fait cette attention, dis-je, on pourra démontrer par un calcul aiſé, qu'une telle quantité de liqueurs ne ſçauroit paſſer en ſi

peu de tems, dans le sang, par le canal thorachique.

Il suit de ce qu'on vient de dire, que les alimens spiritueux, ou liquides sont les plus propres à refaire, ou rétablir promptement les esprits, après l'abstinence & la fatigue : les eaux chalybées paroissent, par la même raison, convenir aux hypochondriaques ; leurs parties subtiles & divisées étant immédiatement absorbées par les veines méseraïques, & portées directement dans le foye, & dans la rate.

CHAPITRE II.

Observations tirées de la circulation du chyle avec le sang.

PROPOSITION I.

LE chyle ne sçauroit passer de lui même par les plus petits vaisseaux (car il ne passe pas par les urines, ni par la sueur) ni nourrir, par consequent, les animaux, qu'il n'ait été converti en sang. Cette conversion s'exécute par le méchanisme décrit ci-dessus, c'est-à-dire, par le mê-

lange intime de ce même chyle avec les parties de la liqueur en laquelle il doit être changé.

PROPOSITION II.

Le poûmon eſt le premier, & le principal inſtrument de la ſanguification.

Le chyle premiérement mêlé avec le ſang dans la veine ſoûclaviere, entre avec lui dans le cœur, où il n'eſt mêlé que très-imparfaitement, n'y ayant dans cet organe aucun méchaniſme, ni aucune fermentation occaſionnée par une chaleur extraordinaire pour le changer immédiatement en ſang : ce changement commence à s'exécuter dans le poûmon. La trachée artère ſe diviſe en une infinité de branches appellées bronches; celles-ci ſe terminent en des petites véſicules qui ſe dilatent pour recevoir l'air, & ſe contractent pour le chaſſer. Les ramifications infinies de l'artère, & des veines pulmonaires, rampent le long des ſurfaces de ces véſicules. Pluſieurs de ces dernieres forment ce que nous appellons lobules leſquels ſont ſuſpendus aux bronches, comme les grains des raiſins à leurs grapes : ces lobules compoſent les lobes, & les lobes les poûmons. Voyons à preſent quel

effet une machine ainſi formée produira ſur le mêlange crud du ſang & du chyle: ces deux liqueurs ſeront d'abord plus intimement mêlées dans leur paſſage à travers les ramifications de l'artère pulmonaire; une liqueur rouge, & une blanche ne paſſant que dans un ſeul tuyau, retiennent l'une & l'autre leur couleur naturelle; mais ſi ce tuyau eſt diviſé en pluſieurs branches, & celles-ci encore ſubdiviſées; les deux liqueurs ſe mêleront plus intimement, à meſure qu'elles paſſeront à travers les différentes ramifications, & ſeront enfin confondues enſemble; & plus les ramifications ſeront nombreuſes, plus le mêlange ſera parfait; mais ce n'eſt pas là tout. Outre ce ſécours, le mêlange du chyle, & du ſang ci-deſſus, ſe trouve preſſé dans ſon paſſage à travers les diviſions arteriéles du poûmon par deux forces contraires; celle du cœur, qui le pouſſe anterieurement contre les parois des vaiſſeaux, & l'action élaſtique de l'air qui le preſſe du côté oppoſé dans les ramifications arteriéles, que nous avons dit ramper le long des véſicules pulmonaires; en un mot, les parties de ce mêlange comprimées, mêlées, attenuées, & foulées conſtamment enſemble par ces deux for-

ces, l'action des vaisseaux, & celle des vésicules pulmonaires, sont enfin changées en un fluïde homogène.

1. La force de l'air sur les ramifications de l'artère pulmonaire, est peu considérable, eu egard à celle du cœur; mais quelqu'en soit l'effet, elle augmente, & diminuë avec la pesanteur de l'air, à laquelle l'élasticité est proportionnée.

Quant à l'entrée de l'air dans le Sang, à travers les tuniques des vaisseaux pulmonaires, elle paroît contraire aux expériences faites sur les cadavres. L'état vermeil & écumeux que le sang acquiert dans son passage par le poûmon, s'explique aisement par sa propre élasticité, & par le mouvement violent de ce fluïde, décrit ci-dessus, & par l'expansion des particules aëriénes contenues dans le sang, & dans le chyle. Les expériences qui démontrent que les hommes peuvent supporter sous l'eau, un air beaucoup plus dense que sur le sommet des montagnes, pourvû que les changemens soient gradués, prouvent aussi, je pense, que l'air contenu dans les humeurs communique avec l'air exterieur; autrement, lorsque le premier seroit moins dense, le dernier approcheroit les côtés des vaisseaux, &

lorſqu'il le ſeroit plus, il les dilateroit, juſqu'à menacer la vie de l'animal *.

2. Il paſſe autant de ſang par le poûmon, que par tout le reſte du corps; mais la circulation eſt plus prompte, & la chaleur plus grande dans ce viſcère, & ſon tiſſu extrêmement délicat; toutes raiſons, qui le rendent très-ſenſible à la moindre violence du mouvement du ſang, & à l'acrimonie de ce fluïde.

3. Puiſque le poûmon eſt le premier, & le principal inſtrument de la ſanguification, il ne ſçauroit ſe faire de bonne nutrition, ni s'engendrer d'humeurs louables, dans ceux dont ce viſcère eſt en faute, ce qui eſt même vrai, en ne regardant le poûmon que comme un des organes de la digeſtion, & faiſant abſtraction de la matiere âcre, & purulente, qui ſe mêle avec le ſang dans ceux dont le poûmon eſt ulcéré; ceux donc, chez qui la circulation pulmonaire n'eſt pas en régle, doivent manger peu à la fois, parce que trop de chyle rend cette circulation encore plus difficile; ce qui eſt le cas des phtiſiques, & de quelques aſthmatiques, & la cauſe des ſymptômes dont ils ſont tourmentés après le repas. La grande régle, par con-

* Voyez mon Eſſai concernant les effets de l'air ſur le corps humain.

ſequent, du regime des pneumoniques, & de laquelle dépend toute la cure, conſiſte à prendre peu d'alimens à la fois. Il arrive très ſouvent, malheureuſement pour les aſthmatiques, qu'ils ont un appétit dévorant; d'où ils deviennent communément leucophlegmatiques faute d'une bonne ſanguification.

4. Le choix, ainſi que la quantité des alimens, eſt de grande importance pour ceux, dont les poûmons ſont délicats; Car on a obſervé (Chap. I. Prop. VII. 5.) que le chyle retenoit encore dans le canal thorachique, le goût des alimens; or ceux-ci, n'étant pas encore changés en ſang, ni entierement broyés par le moyen de la circulation, doivent agir ſur le poûmon, en y entrant dans cet état, conformement à leurs qualités originelles. Car de même que les poûmons qui ſont le principal organe de la ſanguification, agiſſent fortement ſur le chyle pour lui donner la qualité d'un fluide animal; de même auſſi le chyle réagit fortement ſur les poûmons.

5. Le bon air aide à la digeſtion, parce-qu'il concourt à la ſanguification qui ſe fait dans le poûmon. On ſçait par expérience qu'on perd, & qu'on recouvre l'appétit, dans différentes eſpèces d'air.

PROPO-

PROPOSITION III.

Le chyle n'eſt point parfaitement changé en ſang, par ſa circulation dans le poûmon ; on en obſerve pluſieurs parties, après la ſaignée, huit heures même après le repas, qui nagent en forme de ſubſtance huileuſe ſur la ſurface du ſang tiré dans la palete ; & ſans doute la digeſtion executée dans le poûmon, ainſi que celle qui ſe paſſe dans le conduit alimentaire, eſt differente dans les differens ſujets.

PROPOSITION IV.

Après que le chyle a traverſé le poûmon, la Nature continue ſon méchaniſme ordinaire pour le changer, durant ſa circulation avec le ſang, en liqueurs animales ; ce changement s'opére par le mêlange intime des particules alimenteuſes, avec celles de ces mêmes liqueurs, & ce mêlange s'exécute par l'action des ſolides.

Le chyle rapporté avec le ſang du poûmon, dans le ventricule gauche du cœur, eſt pouſſé de nouveau par l'action de ce muſcle, dans tout le ſyſtême artériel ; toutes les parties du corps, excepté

quelqu'unes des parties solides du foye, reçoivent quelque branche de l'aorte. Les artères sont des tuïaux élastiques doués d'une force contractile, par laquelle ils pressent & chassent le sang en avant; sa rétrogradation étant empêchée par les valvules du cœur. Ce sont des vaisseaux coniques dont la base est du côté du cœur, & dont les diamètres diminuent de plus en plus, à proportion qu'ils s'éloignent de cet organe: par conséquent la vîtesse du mouvement diminue aussi, suivant l'augmentation du frottement des fluïdes contre les parois des tuïaux: le chyle & le sang qui, sans ce frottement, seroient changés en une masse solide, étant pressés & divisés par cette action, principalement dans les capillaires, continuent d'être plus intimement mêlés, & d'acquerir un plus grand degré de fluïdité & d'homogenéité dans leurs parties; de-là

1. La nécessité d'un bon sang, & d'une circulation convenable, pour opérer la conversion des alimens en des sucs louables; d'où paroît aussi la nécessité de l'exercice (qui augmente l'élasticité des solides) pour la digestion.

2. La force des alimens, par où j'entends la résistence qu'ils opposent aux organes digestifs, doit être proportionnée à celle

de ces mêmes organes ; or comme cette derniere eſt plus conſidérable dans les Perſonnes qui font beaucoup d'exercice, elles peuvent ſupporter, & doivent prendre une nourriture plus forte ; parce que les alimens legers & ſubtils, ſont trop-tôt diſſipés par la vigoureuſe action des ſolides. La négligence de cette regle occaſionne de grandes maladies ; les ſubſtances à préparer doivent être proportionnées à la force de la machine deſtinée à cet uſage.

3. Les défauts de la premiére coction ne peuvent point être corrigés par la ſeconde ; car comme la force des ſolides qui contribuent à la ſeconde digeſtion, eſt limitée ; ſi le chyle paſſe dans le ſang, en un mauvais état, cette force ne ſuffira point pour changer une liqueur viciée, en des ſucs louables.

PROPOSITION V.

Les alimens ſont réduits par leur circulation dans le corps, en une ténuité preſque imperceptible, avant qu'ils puiſſent ſervir aux deſſeins de la nature.

Le ſang eſt compoſé dans les animaux vivans, de globules rouges, nageans dans une liqueur aqueuſe, ou ſéroſité ; celle-ci eſt ſéparée par les branches laterales des

derniers vaisseaux sanguins ; ces branches, qui dans l'état de santé, n'admettent point la partie rouge, peuvent être appellées artères séreuses. Ces dernieres jettent encore des ramifications latérales qui charient la lymphe, liqueur encore plus pure que la sérosité ; d'où on peut leur donner le nom d'artères lymphatiques ; celles-ci déchargent leur liqueur dans les veines du même nom, & n'admettent point la sérosité. On ne sçait point jusques où va cette progression ; dix artères capillaires dans quelques parties du corps comme dans le cerveau, n'égalent pas un cheveu ; & les plus petits vaisseaux lymphatiques sont cent fois plus petits, que les moindres artères capillaires. Quel méchanisme doit être celui qui peut attenuer un fluïde composé des ingrédiens des substances alimenteuses, comme l'huile, le sel, la terre, & l'eau, jusqu'à le faire couler librement par de pareils tuïaux, sans les obstruer ou les rompre.

1. On peut aisément appercevoir de-là l'inconvénient de la viscosité qui obstrue, & celui de l'acrimonie qui détruit les vaisseaux capillaires.

2. Les parties du corps où la circulation & la force élastique des fibres se trouvent les plus foibles sont les plus exposées

aux obstructions; les glandes formées par les extrêmités cylindriques repliées des artères sont de ce nombre.

3. De-là les alimens visqueux & trop solides sont nuisibles aux scrophuleux.

PROPOSITION VI.

Les solides & les fluïdes ont besoin d'une réparation continuelle.

Les mouvemens qui se passent dans la machine animale, exigent nécessairement la flexibilité de ses parties solides, formées, dans ce dessein, déliées, distinctes, & remplies de fluïdes convenables. Tout le corps n'est qu'un système de tuïaux qui communiquent tous ensemble médiatement, ou immédiatement. Une pareille machine toujours en mouvement, doit souffrir des pertes continuelles, dans les solides & les fluïdes qui la composent. Ils ont donc besoin les uns & les autres, d'une réparation constante. 1. La quantité des solides est très-petite comme il paroît par les atrophies & le microscope; ils sont entiérement nerveux, & viennent du cerveau & de la moëlle épiniere dont le volume paroît suffisant pour en fournir toute la trame. Réduits à un point dans leur origine, ils sont tous formés de fluïdes, comme il paroît par la

formation graduée du fœtus. Les solides & les fluïdes ne different que dans leur degré de cohésion, dont l'augmentation suffit pour changer un fluïde en solide. On a déja expliqué la maniere dont les fluïdes se réparent. La nutrition des solides est un peu plus obscure.

PROPOSITION VII.

La nutrition des solides s'exécute dans les plus petits vaisseaux, & dépend d'un degré convenable de mouvement & de ténuité dans le suc nourricier.

Les fluïdes se changent aisément en solides, & les solides en fluïdes réciproquement. Le blanc d'œuf (fluïde ressemblant à la sérosité du sang & duquel tout animal est originairement formé) se coagule, & devient solide par une chaleur moderée, de même que les parties les plus dures des animaux se résolvent de nouveau en gelée.

La sérosité peut être attenuée de plus en plus par l'action des fibres, de même que le blanc d'œuf, par l'incubation. Un fluïde mû dans un canal flexible, en allonge, suivant la direction de l'axe, & en tire, pour ainsi dire, les côtés par son frottement; ce canal constamment allon-

gé & tiré par la même action, devient toujours plus mince & plus grêle, jusqu'à ce qu'enfin il diffère à peine du suc qui y circule ; les extrêmités de pareils tuïaux cédant aisement à l'impulsion des fluïdes, sont continuellement emportées avec eux, & réparées en même tems par l'application du suc nourricier. Les interstices laissés dans l'étendue des fibres vasculaires, par les particules qui s'en détachent par l'action des liquides, sont aussi remplis de nouveau par les particules de la lymphe nourriciere (de même que les vuides d'un rivage le sont par la vase, que le courant y jette) qui s'y colent, s'y unissent, & s'y incorporent enfin, au moyen du frottement continuel qui les y applique. C'est par cette méchanique que tout le système des tuïaux & toute la machine se répare & se conserve.

1. Les tuïaux les plus récemment formés de fluïdes, sont les plus flexibles & les plus aisés à s'allonger. Ceux qui ont souvent éprouvé cette action, deviennent rigides, & à peine capables d'une plus grande extension. Par conséquent

2. Plus un animal est près de sa naissance, & plus il croît.

3. L'union ou la cicatrice des bords d'une playe, est dûe à cet allongement des fibres.

4. Il est aisé d'expliquer par cette doctrine la formation des parties les plus solides du corps : lorsque les fluïdes se meuvent dans des petits vaisseaux, qui en arrêtent le cours par le contact de leurs parois, leurs cavités s'évanouissent peu à peu, & les canaux deviennent enfin solides : plusieurs de ces derniers unis horizontalement forment une membrane : la membrane consolidée davantage, devient cartilage, & les cartilages se changent en Os : plus par conséquent, un animal est près de son origine, & plus il a de tuïaux, & moins il en a, à proportion qu'il avance en âge. Plusieurs de nos vaisseaux dégénérent en ligamens, les sutures mêmes du crâne s'abolissent par l'âge.

5. On peut tirer de la doctrine précédente plusieurs regles pratiques, pour le régime, suivant les différens périodes de l'âge, & l'état des solides. Il est évident que la nourriture des enfans doit être extrêmement ténue, & telle qu'elle étende les fibres sans les rompre ; cependant, lorsque les solides sont trop lâches, ce qui est le cas des enfans rakitiques, elle doit être légérement astringente, même dans les jeunes personnes.

6. Il paroît par la même doctrine, combien les alimens acrimonieux doivent être

préjudiciables dans les playes, les ulcères, &c. parce que leur cure s'exécute par l'allongement des fibres, & celles-ci ſont détruites par l'acrimonie.

Les alimens doivent différer auſſi, ſuivant l'état des ſolides dans les adultes. Quoiqu'une perſonne arrive à ſon parfait accroiſſement, à un certain âge, elle ne parvient peut-être jamais à ſon entiére groſſeur, qu'au dernier période de la vie. La membrane adipeuſe envelope preſque toutes les parties du corps, de maniere qu'il n'y a preſque aucune fibre, à laquelle, elle ne fourniſſe une gaine. Cette membrane ſépare un ſuc huileux appellé graiſſe, néceſſaire à pluſieurs uſages de la vie; lorſque les fibres ſont lâches & la nourriture trop abondante, une bonne partie de celle-ci ſe change en cette liqueur huileuſe: tout le poids du corps outre les vaiſſeaux, les os, & les muſcles, n'eſt que graiſſe; le changement des alimens en cette ſubſtance n'eſt point proprement nutrition, car celle-ci eſt la réparation des fluïdes & des ſolides; & la graiſſe n'eſt à proprement parler ni l'une ni l'autre. Je traiterai plus particulierement de cette matiére dans ſon lieu.

7. La matiére de la nutrition eſt la plus ſubtile, & la nutrition la derniere, & la

plus parfaite des fonctions animales ; pour l'exécuter, il faut, par les propositions précédentes, un degré convenable de mouvement circulaire, auquel la chaleur & le frottement soient proportionnés. La seule chaleur égale à l'incubation, est propre pour la nutrition ; un degré de plus ou de moins est insuffisant ; le suc nourricier lui-même, ressemble au blanc d'œuf, dans toutes ses qualités. Si la circulation est trop foible, les liqueurs acquierent les mêmes qualités, qu'elles feroient par un leger degré de chaleur sans mouvement ; elles deviennent visqueuses, le mêlange en est imparfait, & la personne, dans cet état, sujette à tous les accidens de la pléthore. Si elle est trop forte, les fluïdes tendent à la putréfaction, leurs parties les plus subtiles sont dissipées, & les solides détruits au lieu d'être réparés. Les alimens sont sujets aussi aux mêmes accidens, suivant la trop grande force, ou la foiblesse des puissances digestives ; d'où on peut déduire les cas où l'exercice convient à la digestion, & les regles pour en déterminer les tems & les degrés. Mais ces matiéres sont étrangeres à mon sujet.

PROPOSITION VIII.

La répetition fréquente des alimens n'eſt pas ſeulement néceſſaire pour la réparation des fluïdes & des ſolides, mais encore pour garantir les premiers de l'état d'une putréfaction alkaline qu'ils acquerroient par le mouvement & le frottement continuels, s'ils n'étoient délayés par un nouveau chyle.

Un animal qui périt par la faim, meurt avec la fiévre & le délire; comme il paroît par les expériences faites ſur les chats & les Chiens; dans ce cas, les parties les plus fluïdes ſe diſſipent, ce qui reſte devient alkalin & corroſif, & affecte les fibres délicates du cerveau. Les ordres les plus rigides de l'Egliſe Romaine, qui pratiquent le jeûne, éprouvent après lui des maux de tête & des éructations chaudes & fœtides. La longue abſtinence ne tuë point par le manque du ſang, car vingt jours de jeûne n'en diminuent pas tant la quantité qu'une grande hémorrhagie. Un animal ne ſçauroit mourir faute de ce fluïde, tant qu'il y en aura une quantité ſuffiſante, pour en entretenir la continuité juſques au cerveau, & y fournir la lymphe nervale. D'ailleurs la diminution des fluï-

des, & des solides est beaucoup plus considérable dans l'atrophie, que celle qui peut arriver dans le cas où l'on périt par la faim : l'abstinence tuë donc par le mauvais état, & non par le manque des fluïdes. Toute liqueur aqueuse préservera longtems un animal de la mort, en délayant ses fluïdes & les garantissant par conséquent de l'état alkalin mentionné ci-dessus ; ceci est confirmé par l'expérience ; car des personnes ont vecû 24 jours sans prendre rien que de l'eau * ; d'où il s'ensuit que les histoires des longues abstinences, où l'on n'a permis que de l'eau, ne sont point incroiables.

1. La longue abstinence, dans les constitutions chaudes-bilieuses, peut engendrer de grandes maladies ; elle est cependant plus incommode dans le cas d'acidité, à raison de l'inquiétude qu'elle cause dans l'estomac.

* Voyez les Transact. Philosoph.

CHAPITRE III.

Observations tirées de la Nature, & de l'analyse la plus simple des substances végétales.

PROPOSITION I.

TOus les animaux sont faits médiatement ou immédiatement de végétaux ou d'animaux qui vivent eux-mêmes de végétaux, n'y ayant point de progrès à l'infini.

PROPOSITION II.

Les végétaux conviennent assez pour réparer les déperditions animales; la gravité de leurs sucs approchant fort de celle de nos liqueurs, & étant composés des mêmes parties, que les substances animales; sçavoir, l'esprit, l'eau, le sel, & la terre; tous contenus dans la séve des plantes, laquelle est formée, dans la terre, d'eau de pluye, d'air, de sucs de végétaux & d'animaux putrefiés, & de particules minérales; car les cendres des plantes donnent quelque chose que l'ayman attire.

PROPOSITION III.

La séve varie, se travaille, & s'exalte de plus en plus, à mesure qu'elle circule dans les vaisseaux de la plante.

La séve dans la racine, & avant d'avoir éprouvé l'action de la plante, retient beaucoup de sa nature, & ne participe guere de la nature végétale; étant encore terreuse, dépourvûe d'esprit, aqueuse, & très-peu oléagineuse. Mais après qu'elle a pénétré la racine, elle est travaillée de plus en plus, à proportion qu'elle passe dans la tige, les branches, les feuilles, les fleurs, le fruit, & la semence. Le suc de la tige est semblable au chyle, qui n'est pas encore assez digeré, & il est ordinairement un peu acide dans toutes les plantes; quelques-unes le fournissent en abondance par l'incision. Les sucs donnés par les feuilles, sont 1°. celui qu'on tire par expression, rendu un peu plus oléagineux que dans la tige. C'est de ce suc, que vient la différence du goût des feuilles des plantes. 2°. La cire qui est exprimée par les abeilles. 3°. La manne qui est un sel saccarin essentiel qui transsude des feuilles de la plûpart des plantes.

Les sucs des fleurs sont 1°. le suc ex-

primé, un peu plus travaillé que celui des feuilles. 2°. Une huile & un esprit volatils dans lesquels réside l'odeur particuliere de la plante. 3°. Le miel qui transsude de toutes les fleurs, sans en excepter les ameres, est ramassé & sucé par les abeilles. Le suc du fruit n'est que celui de la plante, plus travaillé. Celui de la semence est une huile essentielle ou un baume destiné par la nature, à la garantir de la corruption. L'écorce contient, outre le suc ordinaire un suc huileux qui transsude de diverses plantes. Lorsque ce suc est en plus grande quantité, qu'il ne peut être exhalé par le soleil, il rend l'arbre ou la plante toujours verte: cette huile encore épaissie par l'évaporation, devient par degrés, baume, poix, resine &c. Outre tous ces sucs, il y en a un particulier dans chaque espèce de plantes, qu'on ne sçauroit rapporter à l'eau, à l'huile, ni au baume, & qu'on peut appeller le sang de la plante. Ainsi les unes fournissent, par la rupture de leurs vaisseaux, un suc laiteux, d'autres un jaune de goût & de qualités particulieres.

1. Voilà quels sont les ingrédiens des plantes, avant qu'elles passent par les préparations de la cuisine: d'où il suit que celui qui mange toute une plante crue, ou en boit le suc exprimé, prend plus de différentes

ſubſtances, que celui qui ſe nourrit de la même plante preparée, ou de quelqu'unes de ſes parties; car toutes les plantes contiennent la plûpart des ſucs mentionnés, du moins en petite quantité.

2. Les végétaux different des foſſiles & des animaux, en ce qu'étant brûlés, leurs cendres donnent un ſel fixe alkali, en très-petite quantité, dans ceux d'une odeur pénétrante & d'un goût piquant, comme la moutarde, les oignons &c.

3. Les ſubſtances végétales produiſent ſur le corps humain, plus de divers effets que les animales; auſſi le méchaniſme des plantes paroît être plus varié que celui des animaux: car quoique le même terroir en puiſſe produire une varieté infinie par le ſecours d'un ſuc nourricier preſque uniforme, chacune d'elles fournira cependant autant de differens ſucs, & pluſieurs davantage, qu'il n'y en a dans chaque animal, quoique nourri de bien de différentes eſpèces de ſubſtances. Ces deux méchaniſmes ſont également curieux; ou la formation des divers ſucs végétaux, d'un ſeul ſuc preſque homogène; ou celle d'un fluide preſque homogène (le ſang) de cette varieté d'alimens dont ſe nourriſſent les animaux.

4. Les qualités ſpécifiques des plantes

réſident dans leur eſprit naturel, leur huile & leur ſel eſſentiel; car l'eau, le ſel fixe, & la terre paroiſſent être les mêmes dans toutes les plantes.

Les effets des ingrédiens des plantes mentionnés ci-deſſus, ſont les ſuivans: les ſels végétaux réſolvent & attenuent les humeurs par la pénétration des fluïdes & l'irritation des ſolides; ils aident auſſi les ſécretions: les huiles ſont adouciſſantes, balſamiques, relâchent les fibres, & temperent l'acrimonie du ſang. Cette huile extraite par la digeſtion, comme dans une émulſion, conſtitue la qualité nourriſſante des végétaux. Elle abonde le plus dans les plantes parfaites, pendant leur accroiſſement & lorſque les ſels & l'eau y dominent le moins. Les plantes aromatiques quoiqu'elles abondent en huile, ne ſont ni ſi douces, ni ſi nourricieres; parce qu'elles échauffent à proportion de ce qu'elles contiennent d'eſprit.

L'eſprit & le ſel volatiles des végétaux ſont pénétrans, actifs, échauffans, & contraires aux proprietés des acides. Les baumes des plantes contiennent un ſel volatile; ces baumes privés de leurs acides, ſe changent en huile. La cire eſt compoſée d'un eſprit acide d'un goût nauſéeux, & d'une huile, ou beurre qui paroît blanc.

Cette huile est émolliente, laxative, & anodine.

Le miel est la production des végétaux, la mieux travaillée, & le savon végétal le plus exquis; il est balsamique, pectoral, & propre à résoudre la bile. Il ne contient aucun esprit inflammable avant d'avoir éprouvé l'action de la fermentation; car il ne donne rien dans la distillation qui brûle sur le feu.

Les fruits de la plûpart des végétaux sont aussi des espèces de savons; tous ces savons qui sont un mêlange d'huile & de sels sont incisifs, apéritifs, & propres à résoudre les substances visqueuses; l'eau pure ne dissout rien que les sels : mais comme la substance des coagulations n'est point purement saline, rien ne peut les fondre que ce qui pénétre, & relâche en même tems, c'est-à-dire, un savon ou un mêlange d'huile & de sel.

6. Les divers goûts indiquent les differentes qualités des plantes, de même que celles de toutes les espèces d'alimens. Les diverses saveurs viennent des differens mêlanges d'eau, de terre, d'huile, & de sel, mais principalement de l'huile, & de l'esprit mêlés avec quelque sel d'une nature particuliere. Le goût muriatique ou saumuré paroît être la production du mêlange

d'un sel acide & d'un alkalin ; car l'esprit de sel, & le sel de tartre mêlés ensemble forment un sel semblable au sel-marin. L'amer, & l'âcre ne diffèrent qu'en ce que les parties piquantes du premier, sont enveloppées dans une plus grande quantité d'huile que celles du dernier. L'acide, ou l'aigre vient d'un sel de la même nature, sans aucun mêlange d'huile. Dans le goût austere, comme celui des fruits verds, les parties huileuses ne sont point débarrassées des salines & des terreuses. Dans les saveurs douces, les acides sont si attenués & si dissouts dans l'huile, qu'ils ne produisent qu'une titillation légére & agréable ; dans le goût huileux, les sels semblent être entierement dégagés.

Les effets des végétaux sur le corps humain, étant très-differents, selon qu'ils sont de nature acide, ou alkaline, on doit faire usage des uns ou des autres, suivant les differentes constitutions, comme il paroîtra par ce que nous dirons dans la suite. Toutes les plantes siliqueuses, tétrapétales sont de nature alkaline.

PROPOSITION IV.

Les hommes se nourrissent de toutes les parties des végétaux, mais la nourriture

la plus propre, tirée de ce regne, eſt priſe des ſemences farineuſes de quelques plantes culmiferes, comme l'avoine, l'orge, le froment, le ris, le ſegle, le blé de Turquie, le millet, le panic; ou de quelqu'unes des légumineuſes-ſiliqueuſes, comme les pois, les fêves, &c. Toutes ces ſemences ſont la partie la mieux travaillée de la plante, comme nous l'avons dit Prop. III. Elles ſont huileuſes & propres par là, à former l'émulſion chyleuſe. Cette huile n'eſt point extrêmement exaltée, ni échauffante comme celles des plantes acrimonieuſes & aromatiques: elle eſt douce & amie du corps humain.

L'orge eſt émollient, humectant, & expectorant. L'avoine à quelqu'une des mêmes qualités. L'orge étoit employé par Hippocrate, comme une nourriture propre dans les maladies inflammatoires. Le ris, eſt l'aliment le plus benin, & le plus ami de l'homme & peut-être celui des deux tiers du genre humain; il convient aux pulmoniques, & à ceux qui ſont ſujets aux hémorrhagies. Vient enſuite le froment dont le ſon très-diſpoſé à s'aigrir eſt fort ſtimulant; d'où vient que le pain qui n'en eſt pas trop dépourvû, eſt plus ſain pour certaines conſtitutions. Le ſegle eſt plus acide, plus laxatif, & moins nourriſſant,

que le froment. Le millet eſt déterſif & bon dans les maladies des reins. Le panic fournit à l'homme une nourriture douce & adouciſſante, il en ſert auſſi aux oiſeaux qui vivent de grains. Le blé de Turquie donne un aliment très-fort, mais plus viſqueux que le froment. Les pois étant entierement privés de parties aromatiques, ſont adouciſſans au plus haut degré; mais comme ils ſont remplis de particules d'air, ils ſont venteux, quand ils ſont diſſouts par la digeſtion: les fêves leur reſſemblent, dans la plûpart de leurs qualités. Tous les grains mentionnés ci-deſſus ſont extrêmement diſpoſés à s'aigrir, à l'exception des pois, & des fêves.

Leurs parties farineuſes, diſſoutes dans l'eau, forment un aliment trop viſqueux pour en uſer conſtamment; & c'eſt avec raiſon qu'Hippocrate les condamne. Les hommes ont donc trouvé le moyen de rendre ces ſubſtances plus aiſées à digérer, en les fermentant, & en en réduiſant quelqu'unes en pain, qui eſt l'aliment le plus leger & le plus propre au corps humain, le levain diviſant par ſes acides, les parties gluantes & huileuſes de la farine.

La ſeconde eſpèce d'aliment dont les hommes ſe nourriſſent, ſont les fruits des arbres & arbriſſeaux. Ceux-ci contiennent

tous de l'eau ou du phlegme, une huile fort travaillée, & un sel essentiel; leurs qualités de piquant, de doux, d'aigre, ou styptique, &c. dépendent des differens mêlanges de ces principes. Parmi les fruits, il y en a de pulpeux, d'autres renfermés dans une enveloppe solide: ces derniers sont les semences des plantes, sur lesquelles ils viennent. Ils contiennent beaucoup d'huile embarrassée dans les parties terreuses & salines; ce qui les rend souvent difficiles à digérer, & leur fait traverser le conduit alimentaire, sans se dissoudre. Il y a d'autres fruits qui abondent en un suc visqueux-rafraichissant combiné avec un sel nitreux, qui les rend quelquefois nuisibles à l'estomac: tels sont les concombres, les courges, les melons, &c. quoique ces derniers contiennent, lorsqu'ils sont bons, un suc agréable, & un peu aromatique; ils sont diurétiques, & il y a des exemples de gens qu'ils ont jetté dans un pissement de sang.

Parmi les feuilles alimenteuses, les herbes potagéres fournissent une excellente nourriture. On compte parmi celles-ci, les espèces de choux qui sont émolliens, résolutifs, de nature alkaline, & par cette raison propres dans les cas d'acidité. Le choux rouge est regardé comme un bon remède

pour les pulmoniques, & le crachement de sang. Il y a, parmi les herbes potagéres, quelques plantes laiteuses, comme l'endive, la laitue, & la dent de lion, qui possèdent un suc extrêmement sain, propre à resoudre la bile; anodin, & rafraichissant, fort utile dans toutes les maladies du foye. Les artichauds ont un suc agréable, nourrissant & stimulant.

Parmi les tiges, quelques-unes contiennent un sel apéritif, & sont diurétiques, & savoneuses, comme les asperges, qui communiquent à l'urine (particuliérement si on les coupe lorsqu'elles sont blanches) une odeur puante, d'où vient que quelques Medecins les ont soupçonnées de n'être pas amies des reins: lorsqu'elles sont plus vieilles & qu'elles commencent à se ramifier, elles perdent cette qualité, mais pour lors elles ne sont pas si agréables..

Parmi les racines alimenteuses, quelques-unes sont pulpeuses & fort nourrissantes, comme les navets & les carottes; qui manifestent dans les bestiaux, leur qualité propre à engraisser. Il y a d'autres racines, qui contiennent un sel âcre volatil, comme les oignons, l'ail, les porreaux, les raiforts, & le céleri qui est le plus doux de toutes. Ces sortes de racines sont échauffantes, & de nature alkaline; c'est pour-

quoi elles conviennent dans les cas d'acidité. Les fungus, comme les champignons, & les truffes, donnent un sel alkali & beaucoup d'huile; comme il y a quelques espèces de champignons qui sont un poison, il y a lieu de douter de la salubrité des autres, si on en mange en trop grande quantité.

Il y a plusieurs substances végétales dont on se sert en assaisonnement, lesquelles abondent en une huile aromatique extrêmement exaltée, comme les epicèries, le thym, la marjolaine, le basilic, &c. Ces substances sont échauffantes, & la plûpart de difficile digestion. La plus amie de l'estomac est le fenouil. La moutarde abonde en un sel & une huile très-piquante, extrêmement actifs, & échauffans. Le sucre est le sel essentiel d'une plante, combiné avec une huile qui le rend inflammable; il est par conséquent savonneux, résolutif, & déterfif.

PROPOSITION V.

Quels sont les principes dans lesquels les végétaux se resolvent par les opérations les plus simples, tant de la cuisine, que de la Chymie.

Les opérations de la cuisine & de la Chymie

chymie ſont très-inférieures à celles du corps humain : il n'y a point de Chymiſte qui des plantes puiſſe faire du lait ou du ſang. On pourra cependant répandre quelque lumiere ſur cette matiére, en faiſant voir en quelles parties les végétaux ſe réſolvent par ces opérations ſimples, qui en ſéparent uniquement les parties, ſans les confondre, ni les détruire.

Les deux opérations déja mentionnées, je veux dire, la compoſition d'une émulſion, & la putréfaction végétale, ſont celles qui reſſemblent davantage à la digeſtion animale.

1. Dans l'émulſion, les parties huileuſes des végétaux ſont diſſoutes en une liqueur blanche ſemblable au chyle. Notre nourriture végétale conſiſte en ſemences farineuſes, en fruits, en pain, &c. ſur leſquels les dents & les machoires agiſſent comme le pilon & le mortier; la ſalive, la bile, le ſuc pancréatique, &c. tiennent lieu de l'eau que l'Apoticaire employe: l'eſtomac, & les boyaux forment le preſſoir, & les veines lactées, les couloirs, pour ſéparer des féces, les parties pures de l'émulſion chyleuſe. La blancheur du chyle vient de la lévigation & du mêlange intime des parties aqueuſes, ſalines, & huileuſes de nos alimens; & celle de l'émulſion, de ces mêmes parties extraites

des semences divisées & mêlées dans le mortier.

2. Les substances végétales acquierent, comme nous l'avons dit ci-devant, la nature animale, par la putréfaction.

3. Parmi les ingrédiens des végétaux, ce qui constitue la partie la plus spiritueuse & la plus odoriférante de la plante, se dissipe par la transpiration, & s'exhale par l'action du soleil. C'est l'esprit qui préside, pour ainsi dire, dans chaque végétal, dont il est le principe le plus actif, & ce qui lui donne sa saveur particuliere. C'est ce même esprit qui donne à chaque plante son atmosphère, dont les effets sont très-différens sur ceux qui s'en trouvent à portée, produisant chez les uns, des vapeurs, des maux de tête, l'assoupissement, la défaillance; & chez d'autres, un grand rafraichissement dans les esprits. On rapporte qu'il y a des arbres dans le Brezil, qui tuent, dans peu d'heures, ceux qui s'asseyent dessous. Cet esprit odoriférant se tire par un alembic à réfrigerent, de toutes les plantes le moins aromatiques, par une chaleur égale à celle de l'été.

4. Si on verse de l'eau chaude sur une plante & qu'on les laisse reposer suffisamment, la liqueur coulée est appellée infusion, & décoction, si la plante a bouilli

dans la même eau. Les infusions, & les décoctions des plantes contiennent les parties les plus aisées à s'en séparer, & apportent dans le sang, non seulement leurs qualités nourriciéres, mais encore les médicinales, comme il paroît par plusieurs expériences. L'infusion de casse rend les urines noirâtres ; celle de rhubarbe, & de safran leur donne dans un quart d'heure la couleur jaune.

5. Les parties les plus onctueuses, embarrassées dans les sels ne se séparent point par une légére décoction ; car si on continuë à faire bouillir la matiére, en ajoûtant de nouvelle eau, on verra flotter constamment sur la surface, une liqueur grasse, écumeuse, sapide, odorante, visqueuse, inflammable, qui écumée & séchée doucement, se dissipera en flamme sur le feu. Cette liqueur est une espèce de savon composé du sel & de l'huile de la plante.

6. Les infusions & les décoctions légéres contiennent plus des qualités spécifiques de la plante, que les décoctions fortes ; une partie du goût & de l'odeur se dissipant à tout moment dans ces dernieres.

7. Les infusions & les décoctions évaporées passent, suivant les différens degrés de consistence, en gelée, *défru-*

tum, * *Japæ*, *rob*, extraits, qui uniquement privés dans cette opération, de quelqu'unes des parties aqueuses, retiennent toutes les vertus de l'infusion & de la décoction.

8. La plus grande force de l'eau bouillante, ne sçauroit détruire la structure de la plante la plus tendre. Les linéamens du lys blanc subsistent après la décoction la plus forte.

9. Si l'on brûle l'extrait des plantes, ou le résidû de leurs fortes décoctions, les cendres bouillies dans l'eau & filtrées ensuite, donneront par l'évaporation un sel alkali-fixe brûlant.

10. Plus une plante contient de sel volatil, ce qui est le cas des plus piquantes dans le goût & dans l'odeur, moins elle donne de sel alkali-fixe. Ce dernier ne pré-existe point dans le végétal, sous la même forme; puisqu'on le tire des plantes acides, comme l'ozeille, par la même opération. Ces sels deviennent encore plus âcres & plus alkalins, par un plus grand degrés de feu. Celui de tous les sels essentiels des plantes, le plus en usage dans les alimens, est le sucre qui dissout plûtôt le

* C'est le suc tiré d'une plante par l'infusion ou la décoction, & dont on a rapproché les parties en leur donnant une consistence épaisse comme de la bouillie, par l'évaporation.

phlegme qu'il ne l'augmente ; car il ne devient ténace que par la longue ébullition. c'eſt un ſel huileux, car il eſt ſoluble dans l'eau, & fuſible au feu.

11. Une autre maniere de préparer les végétaux, c'eſt d'exprimer leurs ſucs. Ces ſucs exprimés contiennent le véritable ſel eſſentiel de la plante. Si on les fait bouillir juſqu'à conſiſtence de ſyrop, & qu'on les place en un lieu frais, ce ſel ſe cryſtalliſera autour du vaiſſeau. Ces ſels, quoique différens, ſuivant les plantes qui les fourniſſent, peuvent ſe réduire à trois claſſes. 1°. A ceux des végétaux acides, aſtringens & auſteres, tels que les fruits qui ne ſont pas mûrs ; & ces ſels reſſemblent au tartre. 2°. A ceux des plantes aqueuſes & ſucculentes ; comme l'endive, la chicorée, qui donnent une eſpèce de ſel nitreux ſoluble dans l'eau, & fort rafraichiſſant. 3°. A ceux des végétaux huileux & aromatiques, qui n'en rendent preſque point, qu'après que la fermentation a ſéparé l'huile. Il paroît par-là que les ſucs exprimés des végétaux, en contiennent toutes les vertus ſpécifiques, s'ils ne ſont pas filtrés trop clairs.

12. Les parties les plus volatiles des végétaux, ſont détruites dans les préparations de la cuiſine. S'ils en retiennent quel-

qu'unes, c'eſt dans les décoctions faites au bain-marie.

Nous prenons, dans les décoctions végétales, toutes les vertus ſpécifiques de la plante. Si nous mangeons la plante même, la cuiſſon en rend, à la vérité, les parties ſolides plus tendres, mais elle les prive en même tems d'une bonne partie de leur huile la plus ſubtile.

13. Les parties ſolides & vaſculaires des plantes ne ſouffrent aucun changement, dans le conduit alimentaire; car les cendres du marc d'une décoction forte brûlé ſur un feu clair, ſont encore la terre élémentaire dont les fibres des plantes ſont formées. Ces parties vaſculaires s'attachent quelquefois aux inteſtins, & cauſent des deſordres conſidérables. Les graines & les noyaux paſſent ſouvent auſſi, ſans ſubir d'altération. Les excrémens des chevaux ne ſont que du foin, & comme tels, combuſtibles.

14. La grande quantité d'air contenu dans les ſubſtances végétales, ſe développant à meſure de leur diſſolution dans le conduit alimentaire, produit toutes les indiſpoſitions flatueuſes.

15. Il y a d'autres préparations qui rétirent des végétaux, par la fermentation, des liqueurs ſpiritueuſes qu'on peut com-

prendre ſous le nom général de Vin. Ces liqueurs fermentées ont des proprietés tout-à-fait différentes de la plante ; car aucun fruit pris en entier & ſans être préparé, n'a la qualité enyvrante du Vin.

CHAPITRE IV.

Obſervations tirées de la Nature, & de l'analyſe la plus ſimple des ſubſtances animales.

IL n'y a point d'organe particulier dans l'animal conſidéré dans ſa ſubſtance matérielle, qui puiſſe ſervir à le définir exactement ; puiſqu'il y en a qui n'ont aucun organe, pendant que d'autres en ont pluſieurs. On ne peut pas non plus définir les animaux par la puiſſance qu'ils ont de changer de place ; car il y en a, qui vivent conſtamment attachés à des rochers, ou en d'autres endroits. Le caractére de l'animal ſe tirera donc, de ſa détermination volontaire à prendre ſes alimens par quelque ouverture du corps, qu'on peut appeller bouche, & à les conduire dans une ſeconde cavité nommée inteſtins où les racines par leſquelles il attire ſa nourriture à la

maniére des végétaux, ſont implantées : racines que ceux-ci ont au dehors, & l'animal au dedans. Le fœtus ſe nourrit, à la vérité, dans la matrice, comme une plante ; mais il le fait enſuite, par des racines implantées dans lui même ; peut-être auſſi qu'on pourroit diſtinguer un animal d'un végétal, en ce que ſes ſucs ſe meuvent dans leurs canaux, par un mouvement de projection.

PROPOSITION I.

Détailler en peu de mots les parties conſtituantes des ſubſtances animales.

Les animaux ſont compoſés de parties ſolides, & de fluïdes ; à moins qu'on n'en voulut diſtinguer quelqu'unes d'une nature moyenne, comme la graiſſe, & le phlegme.

1. Les ſolides paroiſſent être une terre unie à une huile : car ſi un os eſt calciné juſqu'à ce que la moindre force puiſſe le briſer en le plongeant dans l'huile il redeviendra ferme.

Les derniers ſolides ſont de la terre dans ſa plus grande ſimplicité ; car les Chymiſtes font des vaiſſeaux, avec des ſubſtances animales calcinées, qui ne ſe vitrifient point dans le feu ; au lieu que toute terre qui

contient quelque sel, ou quelque huile, se change en verre.

2. Moins les liqueurs animales s'éloignent de leur première origine, plus elles approchent des sucs des végétaux. Ainsi le chyle peut-être regardé comme un suc végétal dans l'estomac & les intestins; mais lorsqu'il est versé dans la veine souclaviere, il ressemble à de l'huile. Lorsqu'il est passé des intestins dans les veines lactées, il approche davantage de la nature du sang, & il en acquiert enfin tout le caractere, après plusieurs circulations avec ce fluïde.

3. Le sang est le fluïde du corps le plus universel, qui donne origine à tous les autres. Sa partie rouge differe de la sérosité; la sérosité de la lymphe: la lymphe du suc nerveux & celui-ci de plusieurs autres humeurs séparées dans les glandes.

4. Les substances animales different des végétales; 1°. en ce qu'étant réduites en cendres, elles sont parfaitement insipides; parce que tous les sels animaux étant volatiles, se dissipent par la grande chaleur. 2°. En ce qu'il n'y a point de véritable acide dans aucune liqueur animale.

5. Cependant les parties des unes se changent réciproquement en la nourriture des autres. Un animal peut nourrir une plante, & une plante un animal. Ce qui

semble prouver que les végétaux ont le pouvoir de convertir en acides, les liqueurs alkalines des animaux ; de même que ces derniers peuvent changer les sucs acides des plantes, en substances alkalines. Il suit de la double différence que nous avons dit être entre les substances végétales & les animales ; 1°. que toute nourriture animale est alkaline, ou anti-acide, 2°. que les substances animales, ne contenant aucun sel fixe, en ont besoin pour aider leur digestion, & se garantir de la putréfaction tant au dedans, qu'au dehors.

6. Les parties constituantes des animaux sont 1°. la terre. 2°. Un esprit particulier analogue à celui des plantes. 3°. L'eau. 4°. Le sel. 5°. L'huile.

7. La terre, comme on l'a déja observé, est constante & immuable.

8. L'esprit est une substance huileuse, attenuée jusqu'à la volatilité. Cet esprit semble être distingué dans chaque espèce, & individu. Un limier connoît la trace de la personne qu'il cherche, & tous les chiens de chasse, celle du gibier particulier qu'ils poursuivent. La faculté par laquelle ils distinguent les hommes particuliers, paroît être analogue à celle qui nous fait discerner les différentes espèces de végétaux par leur odeur.

9. Les Bêtes sauvages ayant l'odeur plus forte, & par conséquent cet esprit prédominant plus relevé, il est probable que leurs sucs sont plus exaltés à proportion.

10. L'eau est le principal ingrédient de tous les fluïdes & solides animaux ; car un os sec distillé, donne une grande quantité d'eau insipide. Cette liqueur paroît être, par conséquent, une boisson propre à chaque espèce d'animal.

11. Toutes les liqueurs animales, excepté le chyle qu'on peut regarder, comme on l'a déja dit, comme un suc végétal, contenant souvent des acides, sont composées d'eau impregnée de sels d'une nature particuliere. Ces sels ne sont point acides, ni parfaitement volatiles : car celui du sang évaporé à un feu doux, ne s'élévera point, n'y ayant que l'esprit & l'eau qui le fassent ; ils ne sont pas non plus parfaitement fixes ; car le même sang calciné ne donne aucun sel fixe ; ni parfaitement ammoniacaux ; car le sel ammoniac reste le même, après plusieurs distillations ; mais celles-ci détruisent la qualité ammoniacale des sels animaux & les alkalisent ; de maniére que ces sels ne sont ni entiérement fixes, ni entiérement volatiles, ni entiérement acides, ni entiérement alkalins, ni entiérement ammoniacaux ; mais ils sont doux, & benins, ap-

prochant davantage de la nature du sel ammoniac. Les sels élémentaires des animaux ne sont point les mêmes qu'ils paroissent après la distillation, à cause des altérations produites par le feu. Ces sels sont d'une nature douce, & particuliere dans les personnes en santé & dont la force vitale est en état de digérer parfaitement toutes le substances sapides dont elles se nourrissent; mais ils ne sont pas suffisamment attenués dans celles en qui cette force manque, où qui pêchent dans le régime : ils retiennent leurs qualités originaires qu'ils découvrent dans les cachexies, les différentes espèces de scorbuts, &c. maladies dont la cure consiste principalement dans le choix des alimens, dont les qualités soient opposées à la nature de ces sels.

12. L'huile des animaux varie suivant le mêlange des autres principes; dégagée de la terre, des sels, &c. c'est un principe simple passif, & le même dans tous les animaux.

13. Les substances animales s'assimilent plus aisément en celles des animaux : d'où il paroît probable qu'elles sont plus nourrissantes que les végétales.

Les qualités des alimens tirés du règne animal, dépendent de la nature, de l'âge, de la nourriture, & des autres circonstances

des animaux dont nous nous nourrissons.

Les sucs animaux & végétaux sont dans leur plus grande perfection, lorsque l'animal & la plante sont dans leur parfait accroissement : les jeunes animaux participent de la nature de leurs alimens : comme ceux qui tettent, de celle du lait, &c.

La nourriture tirée des animaux différe considerablement, suivant que ceux-ci sont terrestres, amphibies, ou aquatiques. Les Poissons contiennent plus de sel & d'huile, que les animaux terrestres, car ils se corrompent plûtôt que ceux-ci : quelques-uns, comme la raye, ont le goût du sel ammoniac, lorsqu'ils ont été séchés.

Les fibres musculaires des poissons sont généralement plus grêles & plus tendres que celles des animaux terrestres, & toute leur substance plus aqueuse. Quelques poissons, comme le merlan, peuvent être presque entiérement dissouts & reduits en eau.

Il suit de ces qualités, que quelques poissons fournissent une nourriture plus forte & plus disposée à s'alkalifer, que la chair ; laquelle par cette raison ne convient point à ceux qui veulent se mortifier. Les habitans des ports de mer sont généralement prolifiques.

Les poissons, nonobstant la surabondance de leur huile, n'engraissent pas au-

tant que la chair, à cause de leur qualité aqueuse.

L'huile dont les poissons abondent, est sujette à rancir, ou à se corrompre, elle pèse souvent sur l'estomac & communique l'odeur de rance à la sueur même : ce qui se trouve vérifié dans quelques endroits, où les habitans se nourrissent entiérement de poisson. Les oiseaux aquatiques régorgent de la même huile.

Le poisson étant de nature très-alkaline, a besoin d'être corrigé par le sel & le vinaigre.

14. Une autre différence de la chair des animaux, dépend de la diversité de leur nourriture, diversité par laquelle il est aisé de déterminer leurs qualités, considérés comme alimens. Car la chair des animaux de même espèce, est plus ou moins délicate, & nourrissante, selon les matiéres dont ils se nourrissent. Ceux qui vivent d'autres animaux ont la chair & les sucs plus alkalins, que ceux qui se nourrissent de végétaux.

15. La chair des animaux de même espèce différe aussi suivant leur état ; en général ceux qui sont les plus sains, & ceux qui sont chatrés, fourniſſent une meilleure nourriture.

Celui qui prend lui-même ses alimens,

choisit ceux qui lui conviennent le mieux, & dans la quantité la plus convenable, si leur abondance le lui permet; il fait aussi plus d'exercice, & respire un meilleur air: toutes raisons qui le rendent plus sain, & qui font préférer à Hippocrate la chair d'une laie, à celle d'une truie domestique; il n'y a point de doute que les animaux ne soient plus ou moins sains, selon l'air où ils vivent; & que leur chair ne differe beaucoup, suivant qu'ils se nourrissent dans les marais, ou sur les montagnes. Le grand exercice des bêtes sauvages, rend leurs sucs plus fins & plus exaltés; mais leurs fibres sont souvent, pour la même raison, plus dures. C'est peut-être aussi la raison pourquoi la chair du chevreuil est la plus délicate de la venaison. Cette regle a lieu aussi jusqu'à un certain point, à l'égard des poissons; ceux de mer & de riviére vivants dans un élément plus agité, sont meilleurs que ceux des viviers.

Les anguilles, faute de mouvement, sont grasses & gluantes; & c'est peut-être pour cette raison, que les poissons sans nageoires, & sans écailles, étoient défendus aux Israélites.

Comme les fibres des animaux gras sont ordinairement plus tendres & plus succulentes que celles des maigres, ce sont ceux-

là qui font le plus de plaisir : & la volaille qui a ces qualités, s'offrant, pour ainsi dire à l'homme, semble être sa nourriture naturelle.

16. La dureté des fibres musculaires & nerveuses des animaux vieux & adultes, en rend la chair moins agréable à manger, que celle des jeunes : mais aussi comme elle contient un suc plus exalté & plus spiritueux, elle fournit en décoction des sucs plus nourrissants, que cette derniere. La différence de la chair des muscles prise en substance, dépend de la dureté, de la tendresse, de la succulence, & de la sécheresse des fibres. Les diverses parties du même animal différent aussi dans leurs qualités : le foye est tendre & aisé à se corrompre, à cause du suc qu'il contient ; toutes les parties, mais principalement les glandes, participent des qualités des sucs qu'elles préparent ; les intestins, & les parties des environs du mésentère, sont relâchantes ; les os & la corne contiennent beaucoup de sel volatile ; les pieds parce qu'ils sont remplis de tendons & de ligamens, fournissent un aliment visqueux, propre dans les cas, où les incrassants sont indiqués. Le sang des animaux est laxatif, par ses sels, & difficile à digerer. Les bœufs, & la volaille engraissés, ont souvent le foye affecté.

PROPOSITION II.

Rechercher la nature, & donner l'analyse la plus simple des fluides & des solides animaux.

Les sujets les plus propres pour cette recherche, sont 1°. la liqueur qui a commencé à acquerir la nature animale, & qui approche le plus de celle du chyle, comme le lait. 2°. Celle qui ayant atteint cette nature par la circulation, devient nuisible, lorsqu'elle est retenue dans l'animal, comme l'urine. 3°. Un fluide qui n'est nullement excrémenteux, mais doux & nourricier, dont toutes les parties d'un animal parfait peuvent être formées, comme le blanc d'œuf. 4°. Le suc nourricier d'un corps sain, ressemblant au blanc d'œuf dans la plûpart de ses qualités. 5°. Les os.

1. Aucun de ces fluides n'est acide, ni alkalin dans l'état de santé, 1°. si on verse sur du lait chaud, récent, de l'huile de tartre par défaillance, ou quelqu'autre alkali, il ne se fera aucune effervescence; mais toute la liqueur restera en repos, paroissant un peu plus claire. Si on verse sur d'autre lait, de l'esprit de nitre ou quelqu'autre acide fort, il ne survendra encore aucune ébullition; le lait deviendra

seulement plus épais qu'auparavant : mais mêlez ces deux quantités de lait ensemble, & il se fera d'abord une effervescence considérable ; d'où il est évident que le lait n'est ni acide, ni alkalin ; mais que lorsqu'on y mêle ces deux espèces de sels, ils s'y manifestent par leur combat : on ne découvre point non plus que le lait soit acide, ni alkalin, par le mêlange du syrop de violettes.

La même chose arrive aussi en mêlant ensemble de la même maniere, deux parties de l'urine d'une personne saine, avant qu'elle ait séjourné, douze heures hors du corps : c'est ce qui arrive encore en mêlant deux parties de blanc d'œuf ; celui-ci devenant seulement un peu plus épais, lorsqu'on y verse l'acide. La férosité du sang soutient les mêmes épreuves.

2. Les laits de différents animaux différent très-peu, quant à leurs qualités sensibles ; celui de femme est le plus doux : leurs qualités nourricieres paroissent être dans l'ordre suivant, celui de femme, d'ânesse, de jument, de chevre, de brebis, de vache.

Celui des animaux, dont les excréments sont durs, est le plus nourrissant.

3. Le lait reposé quelque tems se sépare naturellement en une liqueur huileuse nom-

mée crême, & en une bleuâtre plus claire & plus pesante, appellée lait décrêmé. Aucune de ces deux liqueurs n'est acide, ni alkaline, mais elles le deviennent par le séjour. Elles sont aussi exemptes de toute acrimonie; car versées dans l'œil, elles n'y causent aucune douleur, ni sensation piquante. Le lait est une espèce d'émulsion ou liqueur blanche, ressemblante au chyle, faite principalement de végétaux qui après s'être mêlée avec la salive, la bile, le suc pancréatique, &c. en est aisément séparée dans les mammelles.

4. Il différe de l'émulsion en ce qu'il se coagule par le mêlange des acides; ce que le chyle, ni l'émulsion ne font point, les acides mêlés avec ces deux dernieres liqueurs, précipitent une matiére crétacée, & non caséeuse; si on verse, comme nous l'avons déja observé, de l'esprit de nitre sur du lait bouillant, il ne survendra aucune effervescence; mais la liqueur se séparant en caillé & en petit-lait, celui-ci deviendra naturellement acide, & celui-là se changera en fromage aussi dur que la pierre: ce qui montre que les parties les plus solides des animaux, peuvent être formées de lait. La même coagulation peut arriver à cette liqueur, dans le corps de ceux, qui abondent en acides.

5. Le lait d'un animal sain, nourri de végétaux, se séparera bien-tôt, à une chaleur égale à celle d'un homme en santé, en crême, & en une liqueur plus séreuse & plus pesante, qui parvient, dans 12. jours, au plus haut degré d'acidité. Mais celui des animaux qui ne se nourrissent que de chair, qui ont jeûné long-tems, qui sont fébricitans, & qui ont beaucoup travaillé, est plus enclin à se corrompre, qu'à s'aigrir, acquerant d'abord un goût salé, qui est un signe de la putréfaction, & se changeant ensuite en une liqueur sanieuse. Le lait des animaux des pays chauds est plus sujet à se pourrir, que celui des animaux des pays froids.

6. Le mêlange gradué de quelque alkali fixe, comme le sel de tartre, ou son huile par défaillance, avec du lait frais bouillant, formera un coagulum moins considérable que le mêlange d'un acide. Le lait acquiert, par l'ébullition, une couleur jaune, & passe ensuite par tous les degrés intermédiaires, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrête à un rouge vif. La même chose arrive par les pouvoirs alkalisans du corps, car lorsqu'une femelle qui allaite, tombe dans la fiévre, son lait passe de sa blancheur naturelle, à la couleur jaune, & le nourrisson montre pour lors son aversion

pour cette liqueur : ce qui étoit le cas, comme le rapporte le sçavant BOERHAAVE, des vaches de Hollande.

7. Si une nourrisse s'abstenoit de tous les végétaux acides, du Vin, & de la biere, & ne se nourrissoit que de chair, & d'eau, son lait, au lieu de s'aigrir, se putréfieroit, & acquerroit l'odeur d'urine. Cette nourriture est ordinairement, à l'exception de l'eau, celle des nourrices des grandes maisons ; ce qui fait que le lait qu'elles donnent à leurs nourrissons, les rend sujets à la fiévre : d'un autre côté, celui des pauvres femmes qui vivent de végétaux, étant disposé à s'aigrir, occasionne à leurs enfans les maladies qui dépendent d'acidité dans les boiaux, comme la colique, &c. Les symptômes de cette acidité sont, une odeur d'aigre, dans les excrémens, des éructations aigres, des distensions dans les boïaux, & la pâleur de la peau. La cure de ces deux indispositions dépend du changement de la nourriture de la nourrice, d'alkaline en acide, ou d'acide en alkaline, suivant que le cas le requiert : la meilleure pour elle, est le mélange des deux.

Il suit aussi des observations précédentes, qu'aucune nourrice ne devroit donner à tetter après 12. heures de jeûne, & que la disposition du lait vers la cou-

leur jaune, marque une fièvre prochaine.

Il paroît par les qualités du lait détaillées ci-dessus, que son usage convient dans les cas où il faut détruire, ou prévenir l'acrimonie; mais pas tant, lorsque les canaux sont obstrués, ce fluïde étant dépourvû de toute qualité saline. On peut surmonter, avec le tems, les inconveniens qui naissent de sa coagulation, par les sucs acides de l'estomac. Tout l'effet qu'il peut produire dans les obstructions, est en délayant.

8. L'urine récente, n'étant acide, ni alkaline, fournit, par la distillation, une eau limpide, qui n'est ni acide, ni alkaline, ni saline, ni inflammable; ce qui reste au fond de la cornuë, n'est pas non plus acide, ni alkalin, mais étant évaporé à la consistence de syrop, il passe par tous les degrés des couleurs, jaune, rouge, brune, & noire; & étant calciné ensuite, il donne un peu de sel marin, mais seulement dans les cas, où l'animal en a pris avec sa nourriture.

9. Il suit de-là que le sel marin passe par tous les couloirs du corps, sans altération; son usage moderé est très propre à garantir les humeurs de la corruption, & à déterger les vaisseaux. Les anciens don-

noient le sel gemme dans les fiévres putrides.

Toute urine humaine distillée, donne une eau d'une odeur fétide, ce que ne fait point celle des animaux qui se nourrissent de végétaux. Celle des grands bûveurs, & des fiévreux, fournit une liqueur extrêmement puante, mais point d'esprit inflammable; ce qui est inflammable reste dans le sang, & affecte le cerveau, les grands bûveurs meurent ordinairement apoplectiques.

10. L'urine est la lessive des sels du corps humain, & la marque propre de la nature, & de la quantité de ces mêmes sels, d'où l'on peut tirer de l'état de ce fluïde, des indications certaines pour le choix des alimens convenables. Quoique ces sels ne soient ni acides, ni alkalins, ils peuvent cependant s'alkaliser, & devenir même corrosifs par le mouvement violent des humeurs. Lorsqu'ils commencent à acquerir cette nature, ils affectent les fibres délicates du cerveau plus sensiblement que les autres parties.

11. L'urine récente distillée avec du sable sec, à une chaleur violente, fournit un sel alkali volatile, c'est de cette maniere que la chaleur du corps augmentée, donne à l'urine une odeur plus forte, & une

couleur plus foncée : tant que les sels seront emportés par les urines, les nerfs & le cerveau seront moins affectés ; mais quand au contraire ils ne sont point séparés dans une fiévre, c'est-à-dire lorsque l'urine devient pâle, le malade est en danger.

12. L'urine récente distillée avec un alkali fixe, acquiert la nature alkaline ; ce qui semble prouver que les sels alkalis pris intérieurement, peuvent changer les sels benins de nos liqueurs, en sels volatils & brûlans ; d'où il paroît qu'ils ne conviennent pas dans les maladies inflammatoires, où les sels de nos corps se trouvent déja trop attenués. Hippocrate instruit de ce fait par l'expérience, ordonnoit, dans ce cas, des substances d'une nature acide. L'urine extrêmement colorée indique en général une nourriture acide rafraichissante ; car il est certain que les alimens produisent, suivant qu'ils sont de nature acide, ou alkaline, une différence considérable sur les sels du corps humain.

13. Le rob, ou le sapa de l'urine distillé avec de la chaux vive, donne un esprit brûlant & non alkalin ; l'eau de chaux prise intérieurement dans le diabétes, change l'urine d'un pâle clair, en une couleur plus foncée ; ce qui montre le pouvoir de la lessive

lessive de la chaux, pour dégager les sels embarrassés dans les sucs visqueux de quelques scorbutiques.

14. L'urine récente se cristallise aussi par l'évaporation, & donne un sel qui n'est ni acide, ni alkalin, mais d'une nature active, qu'on peut appeller proprement le sel essentiel du corps humain. L'urine en digestion, à une chaleur égale à celle de notre corps, devient alkaline, & dépose une matière calculeuse aux côtés du vaisseau.

15. L'urine long-tems retenue dans la vessie, ainsi que dans un vaisseau de verre, deviendra rouge, fœtide, cadavereuse, & alkaline. Il en est de même des eaux croupissantes des hydropiques, qui produisent enfin la soif, la fièvre, & la chaleur.

16. On peut tirer de-là de très-bonnes règles pour le régime des hydropiques, & des personnes attaquées de néphrétique: ce régime doit être propre à dompter la nature alkaline des sels de la sérosité du sang de ces malades; ces sels se manifestent dans leur urine qui est, comme nous l'avons déja dit, la lessive de toutes nos liqueurs. On peut aussi tirer de l'urine un sel ammoniac, qui est celui qui approche le plus de la nature du sel animal.

17. Le blanc d'œuf est analogue au suc

nourricier du corps humain : toutes les parties d'un animal parfait en sont formées ; puisque, durant tout le tems de l'incubation, rien ne se consume de l'œuf, que le blanc.

18. Le blanc d'œuf est une liqueur visqueuse, insipide, sans action, & sans odeur, qui se mêle avec l'eau, & si douce, qu'appliquée sur les parties les plus sensibles, comme l'œil, elle n'y cause aucune douleur.

19. Il n'est ni acide, ni alkalin ; car si les liqueurs animales étoient l'un ou l'autre, & que le mêlange des substances opposées pût y produire une ébullition, elles feroient crever les vaisseaux.

20. Le blanc d'œuf se dissout peu-à-peu, à une chaleur un peu au-dessus de celle du corps humain ; une plus considérable l'épaissit en une masse blanchâtre, obscure, seche, & visqueuse ; c'est le cas de la sérosité du sang, sur laquelle les différens degrés de chaleur produisent aussi des effets contraires.

On doit faire attention à cette maxime dans le ménagement de la nourriture, de l'exercice, & de l'usage externe & interne de tous les remédes : les cataplasmes modérement chauds résolvent les tumeurs, mais les brûlans peuvent les confirmer. La

chaleur en général ne dissout, & n'attenue point les humeurs; lorsqu'elle est trop grande, elle produit des concrétions.

21. L'esprit-de-vin mêlé froid avec le blanc d'œuf, le coagule autant que l'eau bouillante, ce qui prouve sa grande stypticité; injecté dans les veines, il cause une mort soudaine; pris par la bouche en quantité, elle est aussi quelquefois prompte, mais toujours certaine. Tant s'en faut que les liqueurs spiritueuses atténuent, volatilisent, & rendent les fluïdes transpirables; qu'elles les condensent au contraire, & durcissent les solides: d'où vient la proprieté qu'elles ont d'empêcher la crue des jeunes animaux; effets qu'elles produisent aussi par la simple friction des parties, en coagulant par-là les sucs dans les extrêmités des vaisseaux, qui étant durcis, & presque oblitérés par la même cause, augmentent leur résistence à l'action des fluïdes qui les étenderoient sans cela. Ceci démontre clairement les mauvais effets des esprits inflammables sur le corps humain.

22. L'eau tirée du blanc d'œuf, par une distillation douce n'est ni acide, ni alkaline; mais si on pousse le feu, il donne un esprit alkalin, un sel, deux espèces d'huile & une terre: ce qui fournit un autre exemple des altérations que la grande cha-

leur produit dans les substances animales ; d'où nous pouvons aussi conclure, que les sels volatils n'existent jamais dans le corps humain, sous leur propre forme ; que la chaleur requise pour les volatiliser, expose la vie de l'animal, & qu'une nourriture extrêmement alkaline est nuisible & dangereuse dans les constitutions chaudes.

23. Le blanc d'œuf se putréfie, & s'alkalise par la digestion ; un seul grain de cette substance corrompuë, a opéré comme un poison, causant le vomissement & le cours de ventre ; son antidote réside dans quelque liqueur acide ; les substances de cette nature sont indiquées, lorsque les liqueurs animales tendent vers la putréfaction. Le blanc d'œuf se dissout pendant l'incubation ; mais, à proprement parler, il ne se putréfie point ; dans cet état, il ne seroit point propre pour la nutrition.

24. Il paroît probable que la bile, lorsqu'elle croupit, se putréfie, & cause le *cholera morbus* dans les premieres voyes, & une maladie pestilentielle par son mêlange avec le sang. Dans cet état vicieux de la bile, la diéte doit être ténuë & humectante pour délayer ; adoucissante pour temperer, & acide pour détruire l'acrimonie alkaline.

Le suc nourricier d'un animal sain, ressemble au blanc d'œuf, quant à la plûpart de ses qualités; mais ce suc étant trop subtil pour en tirer du corps humain, on substitue justement à sa place, la sérosité du sang.

25. La sérosité du sang soutient les épreuves mentionnées ci-dessus, & ne se découvre ni acide, ni alkaline; l'huile de vitriol l'épaissit seulement, & celle de tartre l'éclaircit un peu.

26. La sérosité du sang, digérée à une chaleur égale à celle du corps dans l'état de santé, deviendra plus claire par degrés, & se changera enfin, comme le blanc d'œuf, en une sanie alkaline qui fermente avec les acides, qui exposée à la distillation donne, comme lui, un sel alkalin. Ce procédé démontre l'effet d'une chaleur douce dans la dissolution des matiéres coagulées; la matiére visqueuse même qui forme une couëne sur le sang des pleurétiques, peut être dissoute par un degré de chaleur convenable.

27. Lorsque le sang croupit dans quelque partie du corps, il se coagule d'abord, se résout ensuite, & devient alkalin, putride & corrosif.

28. La sérosité du sang se dissout par une chaleur legére, mais une plus considé-

rable la coagule jusqu'à la rendre comme du parchemin : quand elle est entiérement putréfiée, elle ne se coagule plus. Il a été impossible, à cause de la putréfaction déjà commencée, de coaguler le sang de quelques personnes mortes de la peste.

29. La sérosité du sang se coagule comme le blanc d'œuf, par l'esprit de vin froid.

30. Elle est plus saline que le blanc d'œuf, à cause, peut-être, des sels pris avec les alimens ; & elle a quelque chose d'une odeur urineuse plus fœtide.

31. La sérosité donne, par la distillation, une eau extrêmement limpide qui n'est ni acide, ni alkaline, ce qui prouve que la partie du sang la plus subtile approche plus de l'eau, qu'aucune autre liqueur, & que le sang ne contient naturellement aucun sel volatile.

32. Les expériences que nous venons de rapporter doivent se faire sur le sang des personnes en santé : il peut arriver, que dans des constitutions foibles, où le chyle n'est qu'imparfaitement mêlé par la circulation, & flotte sur le sang, comme une huile, il est possible, dis-je, que la sérosité donne dans ce cas, des principes tout-à-fait différens, & peut-être même un esprit inflammable, à cause de la nature végétale du chyle.

33. La séroſité rend par une forte diſtillation, un eſprit, ou un ſel alkali volatile, deux eſpèces d'huile, & une terre; ce qui prouve encore le pouvoir de la chaleur dans le corps humain, pour changer les ſels doux en alkalins.

34. La séroſité eſt atténuée par la circulation, juſqu'au point d'enfiler les plus petits canaux du corps humain, & elle lui fournit un ſuc nourricier convenable; mais le frottement continuel & la chaleur de quelqu'unes de ſes parties la rendant piquante & nuiſible; la nature a formé les reins pour la décharge de ces parties. On voit par-là la néceſſité continuelle (Prop. VIII. du Chap. II.) d'un nouveau chyle qui, comme une émulſion, délaye la séroſité, & prévienne les déſordres qui naiſſent de la rétention des ſels qui doivent paſſer par les urines; & l'indication des rafraichiſſants & des délayants, lorſque les fluïdes ſont diſpoſés à s'alkaliſer.

35. Il paroît, par les expériences faites ſur les os & ſur les autres ſolides, qu'ils ſont compoſés des mêmes principes que les fluïdes: des os ſecs diſtillés fourniſſent une grande quantité d'eau inſipide, & après qu'ils ont ſubi la violence du feu, leurs cendres ne donnent aucun ſel fixe, excepté dans les animaux qui ont pris du ſel ma-

rin, des cendres desquels on en retire une très-petite quantité.

36. Les fluides & les solides animaux se résolvent dans les mêmes principes; ce qui est également vrai de toutes leurs préparations, Les gêlées faites par la coction de la chair & des os, dans l'eau claire, se résolvent dans les mêmes principes que la chair & les os mêmes; si on pousse la coction jusqu'à l'entiere consommation de l'eau, le resîdû ne donne aucun sel, par la distillation, & très-peu d'huile; il est donc possible d'extraire toutes les vertus des substances animales, par les décoctions; les plus légéres extrayent, après la séparation de l'huile, ou de la graisse, les parties les plus fines & les plus volatiles.

37. Les apprêts de la chair & du poisson doivent être faits dans la vûë de rectifier leurs qualités gluantes & nuisibles, & de retenir les plus nourrissantes; les viandes où la graisse reste, sont très-pésantes à l'estomac, ce qui rend la chair cuite au four, de difficile digestion, la chair bouillie est plus humectante & plus aisée à digérer que la rôtie.

38. Il paroît par le mêlange de différentes substances avec la sérosité du sang, que tous les sels alkalis volatiles la divisent, & que les acides la coagulent. Je dis al-

kalis volatiles, car la sérosité mêlée avec une égale quantité d'huile de tartre par défaillance, deviendra un peu plus épaisse, & il s'élévera une vapeur alkaline, du mêlange; mais la même proportion d'esprit de sel ammoniac rend la sérosité plus claire, sans causer aucune altération dans l'odeur, ni dans la couleur.

59. L'esprit de vitriol versé sur de la sérosité pure & sans mêlange, la coagule comme si on l'avoit fait bouillir. L'esprit de sel en rend aussi la coagulation parfaite, mais avec quelques phénoménes différens du premier cas. L'esprit de nitre produit le même effet.

La sérosité mêlée avec quelque alkali, versée sur celle qu'on aura mêlée avec un acide, excite une effervescence; à la cessation de laquelle les sels dont l'acide étoit composé, se regénérent.

40. Le vinaigre est un acide d'une nature très-particuliere, qui, quoique rafraichissant ne coagule point; car son esprit mêlé avec la sérosité du sang, la délaye doucement; l'huile de tartre même versée sur ce mêlange, ne produit aucune effervescence; quoique Mr. HOMBERG dise que l'esprit de vinaigre concentré & réduit à sa plus grande force coagule la sérosité.

41. Le mêlange des dissolutions du sel

marin, du sel gemme, du borax, du nitre, & du sel ammoniac, ne produisent aucun changement de couleur dans la sérosité ; mais toutes la divisent un peu, excepté celle du borax. Le sel de GLAUBER la coagule fortement, à cause de l'huile de tartre qu'il contient.

42. Toutes les substances savonneuses qui sont un mêlange d'huile & de sel alkalin, atténuent le sang, sans y causer aucune effervescence : l'esprit de corne de cerf pris en grande quantité produit des hémorrhagies, comme l'expérience me l'a appris, & il est par conséquent très-contraire dans bien des cas. BOERHAAVE dit, dans sa Chymie, que le sel volatile huileux coagule la sérosité, à raison de l'alkool, ou esprit rectifié qu'il contient.

43. La teinture de sel de tartre, c'est-à-dire, une préparation de l'esprit-de-vin le mieux rectifié, & de l'alkali fixe le plus fort, conserve la sérosité dans son état naturel ; l'esprit-de-vin tend à la coaguler, & l'alkali, à la dissoudre ; c'est pourquoi elle ne devient ni plus épaisse, ni plus ténue.

44. Nos alimens ordinaires participant, dans quelque degré, des qualités mentionnées ci-dessus, on peut tirer des expériences rapportées, des indications très-

utiles pour l'espèce de nourriture qui convient dans les différens états du sang, comme il paroîtra par ce qui suit.

CHAPITRE V.

Des effets des différentes substances alimenteuses sur les fluides & les solides du corps humain.

PROPOSITION I.

NOs divers alimens n'étant point assez parfaitement digérés, changés, & assimilés par la force vitale de nos corps, pour se dépouiller de toutes leurs qualités originaires, ils agissent diversement, suivant leur différente nature, sur nos fluides & nos solides, pendant qu'ils en opérent la réparation. Par conséquent

1. La maniere propre de traiter le sujet des alimens, est d'examiner les effets de leurs différentes espèces sur les solides & sur les fluïdes du corps humain, & de séparer, du moins en idée, leurs qualités alimenteuses de leurs qualités médicinales,

PROPOSITION II.

Les indispositions du corps humain demandent souvent des substances douées de principes plus actifs, que ceux des alimens ordinaires, pour produire des altérations soudaines : mais lorsque ces altérations ne sont point absolument nécessaires, on peut obtenir le même effet par l'action réitérée d'une nourriture convenable, avec plus de sûreté pour le corps, où les changemens les moins subits sont les moins dangereux. La moindre activité des alimens est compensée par leur quantité ; car selon les loix du mouvement, si la quantité & l'activité des substances alimenteuses & des médicamens sont en proportion réciproque l'effet sera le même.

1. Toutes les substances qui, par les facultés animales, peuvent être changées en nos fluïdes, & en nos solides, sont appellées alimens. Mais pour prendre la chose dans le sens le plus étendu, j'entends par aliment, tout ce que les hommes prennent, dans leur nourriture ordinaire, comme la viande, le poisson, & les assaisonnemens, tels que le sel, les épices, le vinaigre, &c.

2. On a expliqué, Prop. VII. Chap. II. comment les alimens, en se mouvant à

travers les tuïaux capillaires, les réparent, & se changent enfin en leur propre substance : mais durant ce mouvement, ils agiront différemment sur les solides, & sur les fluïdes, suivant leur différente nature. Tout ce qui agit sur les fluïdes, le fait en même tems sur les solides, & *vice versâ*, cependant on peut séparer ces deux actions par l'idée.

PROPOSITION III.

Détailler les différentes actions des alimens & des médicamens sur les fluïdes & sur les solides du corps humain.

Il y a une infinité de termes pour exprimer les différentes altérations produites dans le corps, par les alimens & les médicamens ; mais autant que la chose a rapport à notre sujet, on peut les réduire aux chefs généraux suivans.

Les actions des substances mentionnées, sur les solides, s'opérent 1°. par leur stimulation, où l'augmentation de leurs mouvemens oscillatoires. 2°. Par leur contraction, c'est-à-dire, par la diminution de leur longueur, & l'augmentation de leur épaisseur. 3°. Par leur relâchement qui consiste à les rendre plus fléxibles dans leurs parties les moins cohérentes. 4°. Par leur resserrement

ou le rétréciſſement des cavités des tuïaux capillaires.

2. Les actions des mêmes ſubſtances ſur les fluïdes conſiſtent dans le changement de leurs qualités, ou de leur quantité.

3. Leurs qualités ſont changées 1°. par la diviſion & la condenſation, c'eſt-à-dire, par l'augmentation ou la diminution de la maſſe de leurs particules. 2°. En les rendant doux ou acrimonieux. 3°. Par la coagulation ou le délayement, c'eſt à-dire, en rendant leurs parties plus ou moins cohérentes. 4°. Par l'augmentation ou la diminution de leur mouvement à travers les vaiſſeaux.

4. La quantité des fluïdes eſt augmentée ou diminuée par l'augmentation ou la diminution de la quantité des alimens, ou par la ſuppreſſion ou l'excitation des ſécrétions animales.

5. Toutes ces actions différentes peuvent s'exécuter par les ſubſtances alimenteuſes, ainſi que par les médicamens, comme il conſte par la raiſon, par l'expérience, & dans quelques cas, par la démonſtration oculaire; car on peut obſerver dans les vaiſſeaux ouverts d'une playe ou d'un ulcere, les effets des différentes ſubſtances ſur les fluïdes & ſur les ſolides. Les effets de l'eau tiède & des ſubſtances farineuſes pour

relâcher ; des esprits pour arrêter les hémorrhagies, & consolider les fibres ; des absorbans alkalins pour détruire l'acrimonie ; & de l'huile pour arrêter la transpiration, sont très-bien connus aux Chirurgiens : ils n'ignorent pas non plus l'influence de la nourriture sur les playes & sur les ulcères : de l'état de ceux-ci on peut juger des erreurs ou de la régularité de l'autre. Les substances âcres rompront les vaisseaux & produiront une sanie, au-lieu d'un pus louable. La principale intention de la chirurgie, ainsi que de la médecine, doit être d'entretenir un juste équilibre entre les fluïdes & les solides ; lorsque les vaisseaux sont trop lâches & qu'ils ne résistent pas suffisamment à l'action des liquides, il s'engendre de chairs baveuses. Quand au contraire la balance est de l'autre côté, il ne se forme point de cicatrice. S'il n'y avoit point de crime à faire sur les malades des expériences qu'ils ne font que trop fréquemment eux-mêmes, je pourrois répondre que la doctrine de ce chapitre seroit verifiée par l'expérience des playes & des ulcères, comme on s'en apperçoit même souvent dans un cautère.

PROPOSITION IV.

Expliquer les effets des différentes subs-

tances alimenteuſes ſur les fluïdes & ſur les ſolides.

1. La premiere eſpèce de ces ſubſtances eſt d'une nature très-douce, & n'agit que légérement ſur les ſolides; & comme l'action & la réaction ſont égales, le moindre degrés de force dans ces derniers, opére la digeſtion & l'aſſimilation de cette ſorte d'alimens; de cette eſpèce ſont le lait, & les bouillons faits des parties charnues des animaux, leſquels étant déja préparés, & aiſés à ſe changer en ſubſtances animales, ſont la nourriture propre des corps foibles, & leur conviennent parfaitement, à moins qu'il n'y ait quelque acrimonie dans l'eſtomac, qui les rend quelquefois nuiſibles, mais la coutume la ſurmonte à la fin.

2. Les matiéres qui irritent les ſolides, produiſent les plus grandes altérations dans le corps humain. Pluſieurs exemples prouvent ce fait. L'éternuement violent cauſe des convulſions dans tous les muſcles de la reſpiration, & une ſécretion univerſelle de toutes les humeurs, les larmes, la ſalive, la ſueur, l'urine, &c. Une pareille altération peut être cauſée par le ſeul châtouillement d'une plume: l'action de l'éternuement continuée par quelque ſubſtance fort âcre produiroit enfin le mal de tête, des convulſions univerſelles, la fiévre, & la

mort, les matiéres, par conſéquent, qui priſes en petite quantité cauſent des altérations conſidérables dans les fluïdes, doivent produire cet effet par leur qualité ſtimulante.

3. Les ſubſtances âcres & qui ſont aſſez ténues pour paſſer dans les tuïaux capillaires, doivent néceſſairement en irriter les fibrilles, y produire des contractions plus conſidérables, & des vibrations plus fortes.

4. Pluſieurs choſes que nous prenons comme alimens, ou avec nos alimens, poſſedent cette qualité dans quelque degré, tels ſont 1°. les ſucs des végétaux acides; 2°. les eſprits & les liqueurs fermentées, particuliérement les vins piquans; 3°. les végétaux aromatiques, comme le fenouil, la ſarriette, le thym, l'ail, les oignons, les porraux, la moûtarde, qui abondent en un ſel volatile piquant; 4°. toutes les épices en général; 5°. tous les végétaux qui, par la putréfaction, ſe réſolvent aiſément en une ſubſtance fœtide huileuſe alkaline. Les oignons, l'ail, le poivre, le ſel, & le vinaigre, pris en grande quantité, excitent par leur *ſtimulus*, une chaleur, & une fiévre momentanées: c'eſt pourquoi ils paroiſſent être très-convenables dans quel-

ques cas, dont nous ferons mention dans la suite.

5. Les solides peuvent se contracter de plusieurs manieres, 1°. par la solution de continuité; car une fibre entiérement coupée se retire par ses deux bouts; tout ce qui est par conséquent assez pénétrant pour détruire les petites fibres, doit les contracter. 2°. Tout ce qui désemplit les vaisseaux donne aussi lieu à la contraction des fibres; c'est pour cela que l'abstinence produit le plus convenablement cet effet. 3°. Tout ce qui raccourcit les fibres en s'insinuant dans leur tissu, comme l'eau dans une corde; les esprits fermentés possédent cette qualité à un haut degré.

6. Plus un esprit est huileux, plus il est nuisible, à cause de sa difficulté à se détacher du sang. L'eau-de-vie l'abandonne plus aisément que l'esprit de genièvre, & celui-ci plus que l'esprit d'anis. Les esprits aromatiques composés nuisent, 1°. par leur chaleur fermentative; 2°. par leur ténacité huileuse; 3°. par leur causticité; qualités cependant qui les rendent propres dans quelques cas, pris en petite quantité.

7. Les esprits fermentés contractent, durcissent, & consolident plusieurs fibres vasculaires ensemble, particuliérement où

elles se trouvent les plus tendres, comme dans le cerveau; d'où vient que ces esprits détruisent la mémoire & les facultés intellectuelles.

8. Les végétaux acides austéres contractent & fortifient les fibres, sans avoir aucuns des mauvais effets des esprits fermentés; tels sont toutes les espèces d'ozeille, dont les vertus résident dans un sel acide astringent, antidote souverain contre l'alkali bilieux; plusieurs espèces de fruits, comme les coings; quelques espèces de poires avec leur marmellade; les nefles, les capres, le fruit de l'épine vinete, les grénades, le pourpier; on les distingue tous aisément par un goût rude styptique. Parmi les boissons, les vins austères sont de ce genre; les fruits verds ont aussi la même qualité, mais ils sont sujets à occasionner des éruptions sales sur la peau, à obstruer les nerfs, & à causer des paralysies.

9. Le relâchement des fibres consiste à les rendre flexibles ou aisées à s'allonger sans rupture; ce qui ne s'exécute que dans les capillaires. Parmi les liquides doués de cette qualité relâchante, 1°. l'eau tiède tient le premier rang, 2°. les décoctions aqueuses des végétaux farineux ou des grains, comme l'avoine, l'orge, &c. 3°. tous les

fruits doux de jardin, 4°. presque toutes les herbes potagéres, les épinards, la poirée, les choux, &c. le choux rouge est regardé encore comme un bon pectoral : 5°. quelqu'unes des plantes qui donnent un suc laiteux, comme la laitue, la chicorée, dont le lait est anodin & résolutif & qui sont bonnes par conséquent dans les maladies du foye : mais tous ces végétaux ne doivent point être fermentés ; car la fermentation change leur nature. 6°. Les huiles exprimées des plantes douces. 7°. Les huiles animales, la crême, le beurre, la moële ; cette derniere est la plus pénétrante de toutes les substances huileuses.

10. Il n'est pas probable que rien de ce que les hommes prennent comme aliment, ait la qualité d'obstruer ou de fermer entiérement les cavités des capillaires ; de pareilles substances ne pourroient gueres entrer dans les veines lactées ; ou si elles y entroient, elles suspendroient la circulation dans le poûmon. Les alimens visqueux, il est vrai, tels que ceux qui sont tirés des substances farineuses non fermentées, ne pénétrent point si aisément les veines lactées, ni ne circulent point avec la même facilité, que ces mêmes substances fermentées. Certains champignons cueillis par mépriſe, pour bons, ont produit de la diffi-

culté dans la reſpiration : mais les tuïaux capillaires ſont très-ſouvent totalement obſtrués, ou par la compreſſion extérieure, ou par la coagulation du fluïde qui y coule.

11. Les alimens peuvent auſſi changer les qualités des fluïdes, en les atténuant ou diminuant la cohéſion de leurs parties ; cette cohéſion dépend du poids & de la quantité de notre nourriture : ainſi une nourriture médiocre, ou l'abſtinence doivent les atténuer, parce que la déplétion des vaiſſeaux donne lieu aux fluïdes de ſe dilater.

12. Tout ce qui pénetre & délaye en même tems, produit le même effet, l'eau par conſéquent imprégnée de quelque ſel pénétrant atténue très-fortement ; l'eau aiguiſée de ſel ammoniac paſſe à travers la peau. On peut juſtement attribuer à cette qualité pénètrante les grands effets des eaux médicinales ; toutes les ſubſtances ſtimulantes atténuent en accélerant le mouvement du ſang, à moins qu'elles ne l'augmentaſſent juſqu'à produire enfin la coagulation.

13. L'épaiſſiſſement ou la condenſation du ſang s'opére très-aiſément par l'exhalation des parties les plus liquides, au-moyen des ſudorifiques ; mais cette méthode jette ce fluïde dans un état de maladie. Les vé-

gétaux acides auſteres déja mentionnés ont la proprieté de condenſer les fluïdes, auſſi-bien que de fortifier les ſolides.

14. Le ſang des perſonnes qui travaillent, eſt plus denſe & plus péſant que celui des gens qui mênent une vie ſédentaire. Les maladies qu'on attribue à l'épaiſſiſſement du ſang viennent ſouvent de la cauſe contraire. Le ſang trop diſſout ſe fourvoye dans les vaiſſeaux ſéreux & lymphatiques, comme nous l'avons dit, Chap. II. Prop. V. & cauſe des obſtructions dont on a tort d'accuſer ſon épaiſſiſſement.

Les qualités du ſang dans l'état de ſanté, conſiſtent à être vermeil en ſortant du vaiſſeau, & dans la coagulation prompte de ſa partie rouge en une maſſe médiocrement dure, nageante dans une ſéroſité, qui doit être exempte de toute couleur fort-jaune ou verdâtre. La gravité du ſang eſt à celle de l'eau de la mer, comme 26-à-25. celle de la ſéroſité à celle de la même eau, comme 302-à-353. il eſt aiſé d'examiner, à ces marques, le ſang hors du vaiſſeau.

15. L'acrimonie n'eſt point naturelle mais accidentelle à nos fluïdes, elle peut arriver 1°. par une nourriture muriatique, ou acide; cette derniere eſt auſſi de deux ſortes; Car ou elle eſt acide de ſa nature, ou elle eſt rendue telle par des ſubſtances

aromatiques, qui deviennent acides par la fermentation. Les aromats étant composés de sels & d'huiles fort-exaltées unis ensemble. 2°. Par l'augmentation de la vélocité du sang, & par conséquent par le frottement des parties.

16. L'acrimonie du sang peut être de trois espèces, suivant la nature des sels acides, alkalins, ou Muriatiques qui la produisent: la muriatique approche plus de l'alkaline & demande la même cure: l'acrimonie acide qui est ordinairement produite par la foiblesse de la digestion, & le trop-long séjour des végétaux & du lait dans l'estomac, a son principal siége dans les premiéres voyes. Toutes les substances animales sont alkalines; mais les végétales sont les unes acides, les autres alkalines; on doit se servir des deux espèces, suivant les deux différentes intentions.

17. Les végétaux anti-acides sont 1°. Toutes les espèces d'ail, les oignons, les carotes, les navets, la racine de panicaut, les asperges, les raiforts, la moûtarde, les choux, &c. 2°. Toutes les substances animales, sur-tout celles des animaux qui vivent d'autres animaux; les sucs de ces derniers étant plus alkalins, que dans ceux qui se nourrissent de végétaux; tels sont

la plûpart des poiſſons, principalement quelques-uns de l'eſpèce teſtacée. 3°. L'eau en tant qu'elle délaye & diviſe les acides. 4°. Les huiles ſont anti-acides, en ce qu'elles émouſſent l'acrimonie; mais comme elles ſont quelquesfois difficiles à digérer, elles produiſent alors une acrimonie d'une autre eſpèce.

18. Lorſqu'au contraire l'acrimonie eſt alkaline, ce qui eſt plus ordinairement le cas des liqueurs qui circulent, la nourriture convenable conſiſte dans les décoctions des végétaux farineux que la nature ſemble avoir deſtinés pour la nourriture végétale des hommes. Cette acrimonie indique un uſage copieux de vinaigre & de fruits acides, comme les oranges qui contiennent un ſuc très-efficace dans la cure du ſcorbut muriatique des mariniers; le ſuc de limon convient auſſi dans le même cas; il eſt plus rafraichiſſant & plus aſtringent; que celui d'orange. Tous les anti-ſcorbutiques doux ſont auſſi indiqués, comme l'ozeille, la chicorée, la laitue, les pommes; & parmi les liquides, le petit-lait: tous les anti-ſcorbutiques piquans au-contraire, comme le *cochlearia*, les raiforts, la moûtarde, &c. ſont nuiſibles dans cette eſpèce de ſcorbut chaud.

19. Il y a une troiſiéme eſpèce d'anti-

ſcorbutiques propres dans cet état alkalin des fluïdes, qu'on appelle aſtringens ; tels que les grénades, les capres, & la plûpart des ſubſtances végétales confites avec le vinaigre. L'extrême de l'alkali eſt la putréfaction. Toutes les ſubſtances acides & le ſel marin lui réſiſtent ; mais comme ce dernier eſt un corps ſolide piquant, inaltérable dans le corps humain, il déchire les vaiſſeaux, quand on le prend en grande quantité, qu'on ne ſe nourrît que de viande ſalée ; il produit des éroſions dans les ſolides, & tous les ſymptômes du ſcorbut de mer ; ſcorbut dont la cure dépend des végétaux acides, & non pas des antiſcorbutiques chauds ; toutes les épices occaſionnent auſſi cette acrimonie, comme on l'a inſinué ci-devant.

20. Il y a d'autres ſubſtances oppoſées aux deux eſpèces d'acrimonie ci-deſſus, appellées adouciſſantes, parce qu'elles émouſſent ou enveloppent les ſels piquans ; comme les légumes farineux, tels que les pois, les fêves, les lentilles. Les huiles eſſentielles des animaux, comme la crême, le beurre, la moëlle ; cette derniere eſt un ſpécifique dans l'eſpèce de ſcorbut, qui occaſionne le cliquetis des os, parce qu'elle les humecte. Toutes les plantes ſans odeur & ſans goût piquant ſont adouciſſantes ; de

même que toutes les parties alimenteuſes des animaux ſains ; car aucune des liqueurs de ces derniers ne cauſe d'irritation dans l'œil, ni dans les playes récentes. L'acrimonie privée de viſcoſité, peut ſe guérir par une nourriture convenable ; mais celle, qui eſt jointe à la viſcidité a beſoin, pour être diſſoute, de ſubſtances plus actives.

21. Tout ce qui rend le mouvement du ſang plus languiſſant qu'à l'ordinaire, diſpoſe à l'acrimonie acide, & ce qui l'augmente au de-là du naturel, diſpoſe à l'acrimonie alkaline.

22. Après les altérations précédentes des fluïdes, ſuit leur délayement ; il n'y a point de véritable délayant que l'eau ; les autres liqueurs ne le ſont qu'à raiſon de l'eau qu'elles contiennent. L'eau délaye & relâche en même tems : cette derniere qualité eſt corrigée par le mêlange de quelque acide l'eau chargée d'acides, reſiſte à la chaleur & à l'état alkalin des fluïdes & on peut en continuer l'uſage ſans riſque tant que la ſoif, la vîteſſe du poulx, la liberté des paſſages urinaires, la ſéchereſſe, & la ſtricture des vaiſſeaux ſubſiſtent.

23. Au délayement eſt oppoſée la coagulation ou l'épaiſſiſſement qui eſt produit par la diſſipation des parties les plus liquides par le moyen de la chaleur, ou par

l'insinuation de quelque substance dans les fluïdes, qui en rende la cohésion des parties plus forte. Tous les végétaux dont le mêlange avec le vitriol de fer forme une couleur noire, ont cette qualité ; leur goût est ordinairement âpre & styptique : le vinaigre est comme on l'a dit déja, un acide bien particulier ; car il ne coagule point : les esprits inflammables coagulent les fluïdes, & durcissent les solides, à un haut degré.

24. Dissoudre les matiéres coagulées, est leur redonner la fluïdité ; ce qui peut s'exécuter par les liqueurs aqueuses imprégnées de quelque sel pénétrant, mais plus efficacement par les substances savonneuses, composées d'huile & de sel, comme le miel, les robs, & les gélées de la plûpart des fruits. Le miel & le vinaigre, mêlés ensemble sont un puissant dissolvant. L'épaississement est détruit par les substances âcres, & l'acrimonie par l'épaississement.

25. Les alimens agissent secondement sur les fluïdes, ou en augmentant, ou en en diminuant la quantité : le premier s'opére par une nourriture abondante & la suppression des évacuations ; le second par une nourriture médiocre ou l'augmentation des sécrétions animales, c'est-à-dire, l'expulsion des fluïdes hors du corps ; quoique les sé-

crétions des sucs louables s'exécutent mieux par l'augmentation des liquides.

26. Tout ce qui engendre du bon chyle, doit aussi engendrer du lait. Tel est celui de vache assaisonné de sucre ou de sel, dont la boisson augmentera la quantité de celui qui a été diminué par le trop grand usage de la viande : les crêmes, les bouillons, les bierres, peu chargées d'houblon, les posſets *, & en général tout ce qui relâche produit le même effet.

27. Les substances alimenteuses fourniſſent autant de bons pectoraux, que les médicamens: de ce nombre sont, toutes les préparations d'orge, d'avoine, de miel, & toutes les substances savonneuses, mentionnées ci-devant, dont l'action est d'atténuer le plegme.

28. Il y a des alimens lénitifs, qui aident l'expulsion des matiéres fœcales, sans irriter les boïaux; tels sont les huiles animales récentes (car elles deviennent âcres par le séjour) comme la crême, le beurre, la moëlle, les bouillons faits des parties des environs du mésentère, les huiles exprimées des fruits meurs (car celles des verds sont austeres & astringentes), les jus des fruits doux, les décoctions des végétaux farineux,

* Liqueur faite de vin de Canarie, de crême, de muſcade, d'œufs bien battus, & de sucre.

les savons naturels, comme le miel, le sucre. Cette sorte de nourriture ou de régime convient dans les pays chauds, ou la grande transpiration dissipe l'humidité. L'eau, le lait, & le petit-lait pris en plein air, sans beaucoup d'exercice, & tel qu'il ne puisse point les déterminer par la peau, relâche le ventre.

29. Il y a des alimens qui, outre cette qualité lubrifiante, stimulent légérement. Les gélées faites des parties solides des animaux, comme leurs cornes, irritent par les sels qu'elles contiennent. La chair salée, qui jette souvent les marins, dans le cours de ventre; les coquillages qui ont un goût salin; les fruits de jardin qui ont quelque acrimonie; la plûpart des bayes dont quelques-unes produisent la diarrhée; l'eau chaude mêlée avec du miel, & celui-ci avec des acides, dissolvent le phlegme des boïaux. Il y en a d'autres qui aident la sécrétion de la bile, comme tous les savons naturels, les sucs des fruits doux, & piquans, particuliérement les raisins, dont l'usage immoderé produit le *cholera-morbus*.

30. Les décoctions, les émulsions, & les huiles des végétaux émolliens, sont diurétiques, en tant qu'elles relâchent les canaux urinaires: les relâchans doivent

précéder ceux qui irritent & forcent les passages de l'urine. Ces émolliens doivent être pris en plein air, & par des estomacs vuides, pour en empêcher la route vers la peau. Les végétaux qui abondent en sels essentiels sont diurétiques par leur qualité stimulante, comme l'ozeille, le cerfeuil, le persil, le panicaut, &c. tels sont aussi tous ceux qui contiennent une huile aromatique, comme les asperges, le fenouil, &c.

31. Quant aux sudorifiques, on doit considérer que l'humeur qui se dissipe par la sueur est souvent la partie la plus subtile du sang, & qu'on n'en doit point forcer par conséquent la sécrétion, sans une nécessité manifeste. La matiére de l'insensible transpiration est douce, celle de la sueur ressemble à l'urine, & donne un sel volatil huileux fœtide. La sueur trop violente peut devenir ensanglantée; la matiére de cette humeur est la partie aqueuse de la boisson imprégnée de ce sel; quelquefois un chyle crud dans les personnes foibles & pulmoniques, & quelquefois, comme on l'a déja dit, la partie la plus subtile & la mieux travaillée du sang, comme dans les gens gras dont l'insensible transpiration est peu considérable.

32. La sueur est causée par le change-

ment de l'équilibre entre les fluïdes & les solides (équilibre dans lequel consiste la véritable santé) de maniere que le mouvement des premiers l'emporte sur la résistence des derniers; cette évacuation est par conséquent produite 1°. par le relâchement des passages de la peau. 2°. Par le délayement. 3°. Par la dissolution du sang. 4°. Par l'accélération de son mouvement; l'eau délaye & relâche en même tems, elle est par conséquent le meilleur & le plus sûr sudorifique; le mêlange des substances aqueuses & acides est un puissant sudorifique: les épices ne sont point si propres ni si saines, à cause de la chaleur & de la dissolution qu'elles produisent dans le sang.

33. L'insensible transpiration est la plus parfaite & la derniere action des digestions animales; sa juste sécrétion est la cause & le signe de la santé, & pour peu que la matiére de la transpiration soit retenue, elle est l'avancoureur certain de la maladie; par conséquent les meilleures indications, pour regler la diéte, se prennent de la quantité de la transpiration.

La nourriture la plus transpirable est certainement la plus facile à digérer, mais elle peut convenir ou ne pas convenir à l'homme suivant les circonstances où il se

trouve, & particuliérement selon la force de son mouvement musculaire. Par la Prop. IV. du Chap. II. La force ou la résistence des alimens doit être proportionnée à l'action des solides; celle-ci étant beaucoup plus considérable dans les personnes exposées au travail & aux exercices violens; les alimens trop transpirables les jetteroient dans les inconvéniens de la transpiration trop forte; tels que sont la foiblesse, la défaillance, & quelquesfois la mort subite. Ce qui diminue la sueur augmente l'insensible transpiration, c'est pourquoi une nourriture astringente & fortifiante contribue souvent à ce dessein. Les alimens les plus nourrissans sont, suivant les expériences de SANCTORIUS, les moins transpirables (excepté le mouton qui l'est le plus de tous, & la chair de porc l'est la moins) de même que les anguilles & toutes les substances grasses & huileuses: les alimens peu nourrissans pris en grande quantité sont très-transpirables.

Un estomac trop vuide ou trop plein, arrête la transpiration. Les fruits des plantes rampantes, comme les concombres, les melons, &c. produisent le même effet, c'est pourquoi la nature les a sagement placées, dans une saison où cette évacuation est trop abondante. La diversité des vian-

des diminue la transpiration, le miel l'augmente dans les constitutions froides, excepté lorsqu'il excite une trop grande sécrétion de la bile, car pour lors il la diminue : la grande boisson durant le tems de la chylification, arrête aussi la transpiration, attention que doivent faire ceux qui boivent beaucoup, après le repas.

Le signe le plus sûr du défaut de transpiration sont les flatuosités ou les vents.

34. Les menstrues sont poussés 1°. par tout ce qui occasionne la pléthore; tels sont tous les alimens aisés à digérer pris en assez grande quantité. 2°. Par toutes les substances savonneuses qui incisent les mucosités des premiéres voyes. 3°. Par les épices & les végétaux chauds qui abondent en un sel volatile huileux, comme nous l'avons déja dit plus haut.

35. La chaleur est produite dans le corps humain, par le frottement des fluïdes & des solides; car lorsqu'il cesse, comme à la mort, il survient un froid extrême. Le frottement des parties solides, les unes contre les autres, causeroit avec le tems une chaleur capable de les détruire si la nature n'avoit sagement pourvû à leur lubrification par une substance huileuse qui venant à manquer, comme il arrive quelquefois dans le scorbut, la goutte, & le rhuma-

tiſme ; il ſurvient ſouvent une chaleur inflammatoire.

36. Les ſubſtances ſtimulantes priſes en alimens, mais ſur-tout les eſprits inflammables, augmentent la chaleur en augmentant le mouvement ofcillatoire des ſolides. Tout ce qui augmente la denſité du ſang, même ſans en augmenter la vîteſſe, échauffe ; parce qu'un corps denſe eſt plus chaud, qu'un corps rare. Enfin le froid extrême échauffe auſſi. Le froid eſt produit dans le corps par les cauſes contraires à celles qui en cauſent la chaleur ; comme 1°. par l'affoibliſſement de la force des matiéres irritantes, par l'uſage du lait, du petit-lait, de l'eau, &c. 2°. Par tout ce qui relâche. 3°. Par les ſubſtances acides, qui ſont rafraichiſſantes par rapport aux alkalines, comme ces derniers le ſont par rapport aux acides.

37. Les céphaliques ſont toutes les ſubſtances qui atténuant & diviſant le ſang, le font circuler aiſément dans les capillaires du cerveau. Un cordial, à proprement parler, n'eſt pas toujours ce qui augmente la force du cœur ; car cette force augmentée, l'animal peut devenir plus foible, comme dans les maladies inflammatoires. Tout ce qui augmente la force naturelle ou animale, c'eſt-à-dire, celle qui meut les fluï-

des & les muscles, est un cordial; telles sont 1°. les substances, qui mettent la sérosité du sang dans l'état le plus propre pour la circulation & la nutrition; comme les bouillons faits de substances animales, le lait, les fruits meurs, & toutes les matiéres dont le goût est bon & point piquant. 2°. Tout ce qui relâche les fibres trop serrées, ou fortifie celles qui sont trop lâches; 3°. Ce qui, dans quelques cas, chasse les vents. 4°. Ce qui excite & emporte le mouvement languissant des esprits animaux, comme les épices, le vin, & les liqueurs spiritueuses.

38. Les carminatifs sont les substances qui délayent & relâchent en même tems, parce que les vents occasionnent des spasmes ou des convulsions dans les parties; tout ce qui excite la transpiration est aussi carminatif; car les vents sont une matiére transpirable retenue dans le corps.

39. Toute nourriture émolliente, & relâchante, & tout ce qui détruit l'acrimonie diminue les douleurs.

40. Il y a differentes matiéres qui prises comme alimens tuent les vers; comme l'huile, le miel, &c.

Toute personne qui fera attention à ce que nous n'avons fait qu'insinuer dans ce chapitre, s'appercevra aisément que toutes

les intentions remplies par les médicamens, peuvent l'être auſſi par les alimens.

On s'attendra peut-être que je diſe quelque choſe dans ce chapitre, des qualités de trois plantes étrangéres, le thé, le caffé, & le chocolat; dont l'infuſion & la decoction ſont aujourd'hui très en uſage: on a écrit pluſieurs traités là-deſſus, qui leur attribuent des bonnes & des mauvaiſes qualités qu'elles n'ont point. Le docteur THOMAS SHORT a publié depuis peu une ſçavante diſſertation ſur le Thé, dans laquelle il nous a donné, avec beaucoup d'habileté, & de ſçavoir, l'hiſtoire naturelle, & l'analyſe de cette plante. Mais comme l'infuſion & la décoction de ces végétaux dans l'eau commune ſont leurs ſeules préparations en uſage, il n'eſt point néceſſaire d'examiner ici d'autres principes de ces plantes, que ceux qu'on en extrait par ces deux opérations ſimples.

Les feuilles vertes du thé contiennent un ſuc narcotique qu'on fait exhaler à la chaleur avec beaucoup de ſoin, avant de l'expoſer en vente. On peut voir, dans le traité déja cité, les differentes méthodes de découvrir les frelateries du thé, faites par la coupe-roſe, les fiels, l'eſprit de corne de cerf, l'impreſſion du thé ſur les organes du goût & de l'odorat, y découvre

très-peu d'esprit volatile ; l'eau simple ne peut en extraire la résine ou huile fixe qui est amere & astringente ; il faut pour cela un esprit rectifié. Les principes actifs extraits par l'infusion, sont les parties de son huile ou partie gommeuse, & de ses sels les plus aisées à se séparer.

Son sel & sa gomme sont astringens ; les eaux chalybées en tirent une teinture de la même couleur que des feuilles du chêne. Il est disposé à s'aigrir, comme il paroît par ses effets sur les estomacs incommodés d'acidité : de maniere que le thé est l'infusion d'une plante de nature acide & médiocrement astringente, dans l'eau chaude. Il délaye par sa partie aqueuse, & stimule par son sel ; il modére par sa vertu astringente la qualité relâchante de l'eau chaude. L'eau imprégnée de quelque substance saline ou stimulante, étant, comme nous l'avons déja dit, très-pénétrante, s'insinue très-intimement dans le tissu de nos liqueurs, réjouit le cerveau, & répare les esprits. Le thé est une liqueur de cette nature, mais comme elle affecte les nerfs par sa qualité stiptique & stimulante, elle occasionne très-souvent des tremblemens ; il excite la transpiration par sa chaleur, dissout les viscosités de l'estomac, par sa qualité aqueuse, & peut par-là aider à la digestion,

mais sa décoction forte est émetique, & sa boisson trop abondante relâche & affoiblit le ton de l'estomac.

Le thé est diurétique à raison de sa qualité stimulante & délayante ; mais comme astringent, il n'est pas tout-à-fait si propre dans les cas où il s'agit de relâcher les canaux urinaires.

Le lait modére quelqu'une des qualités du thé rapportées ci-dessus, en le rendant plus doux & plus nourrissant ; le sucre, comme sel, augmente son *stimulus*. Il suit de ces idées 1°. que le thé ne convient qu'à ceux dont l'état demande quelqu'unes des altérations mentionnées ci-dessus. Il paroîtra plus clairement quels sont ceux-là, dans le chapitre suivant. 2°. Que la force immodérée & la quantité de cette liqueur, peuvent nuire dans plusieurs cas, & à presque tout le monde.

Le caffé a une huile fortement combinée & embarrassée dans les particules terreuses, la partie la plus nuisible de cette huile s'exhale durant la torréfaction du caffé, jusqu'environ un quart de son poids.

* Une livre de caffé a donné dans la distillation, six onces six dragmes d'esprit volatile ; deux onces deux dragmes & deux scrupules d'huile ; cinq onces trois dragmes

* Transact. Philosoph.

de tête-morte. Quoique les Chymiſtes n'ayent point pû tirer de ſel fixe, par la calcination du *caput-mortuum*, il faut certainement que ce végétal en ait quelqu'un.

L'eau extrait du caffé les parties de ſon huile les plus aiſées à ſe ſéparer, leſquelles nagent ſouvent ſur la ſurface de la décoction. Cette huile eſt volatile & par conſéquent très-peu nourriſſante.

Les huiles volatiles réparent les eſprits animaux, mais elles poſſédent en même tems toutes les mauvaiſes qualités des ſubſtances qui produiſent les effets de l'acrimonie huileuſe, dont nous parlerons dans le chapitre ſuivant; ces effets ſont la ſéchereſſe, la chaleur, la ſtimulation, le tremblement des nerfs; c'eſt pourquoi l'on a accuſé le caffé de cauſer la paralyſie, les veilles, & de détruire la vigueur maſculine. Il eſt aiſé d'inférer de ces qualités qu'il doit être nuiſible aux conſtitutions chaudes, ſéches, & bilieuſes, & utile peut-être aux phlegmatiques; mais quand on le prend trop fort ou en trop grande quantité, il eſt préjudiciable à tout le monde.

Le chocolat eſt certainement la meilleure de ces trois liqueurs, ſon huile eſt alimenteuſe & anodine en même tems; car ſa noix en fournit une auſſi douce que celle

de l'amande, & les Indiens en font du pain. Cette huile combinée avec le propre sel du chocolat, & avec du sucre, le rend savonneux & détersif; qualité par laquelle il aide souvent à la digestion & excite l'appétit; mêlé avec la vanille ou avec des épices, il acquiert les bonnes & les mauvaises qualités des huiles aromatiques, qui conviennent dans quelques cas & dans certaines constitutions; mais qui sont très-contraires dans d'autres.

CHAPITRE VI.

Des differentes intentions qu'on doit se proposer dans le choix des alimens, dans les differentes constitutions.

SAin & mal-sain sont des qualités relatives, & non réelles: affirmer par conséquent qu'une chose est saine ou mal-saine, sans décrire, dans toutes les circonstances, le sujet avec lequel elle a ces rapports, c'est, qu'il me soit permis de le dire, parler contre le bon sens.

Pour rendre ces termes d'aliment sain ou mal-sain intelligibles, deux choses sont nécessaires, 1°. de faire voir quels alimens

conviennent dans les différentes constitutions. 2°. Les intentions qu'on doit se proposer dans ces mêmes constitutions. Le premier point a été le sujet du chapitre précédent, le second fera la matiére de celui-ci.

PROPOSITION I.

Rapporter les différences les plus ordinaires des constitutions humaines.

1. Ces différences naissent, ou des solides, quant à leurs différens degrés de force ou de tension; étant dans les uns trop lâches & trop foibles; dans les autres trop élastiques & trop forts: ou du different état des fluïdes, qui étant composés d'esprit, d'eau, de sel, d'huile, & de terre, différent suivant l'excès de tous, ou de quelqu'un de ces ingrédiens; de là naissent les constitutions pléthoriques, phlegmatiques, grasses, salines, & séches; cette derniere est appellée par les anciens, atrabilaire ou mélancholique. La constitution pléthorique où le véritable sang abonde, est nommée sanguine. La saline est acide, alkaline, ou muriatique, suivant la nature des sels qui l'occasionnent.

2. Quoique chaque constitution soit maladie, dans quelqu'un de ces sens, toute-

fois ces maladies sont compatibles avec les fonctions ordinaires de la vie, & laissent les hommes à leur propre conduite, quant à leur maniere de vivre ; elles sont par conséquent un sujet propre à traiter dans cet ouvrage, où je suis fort éloigné de prétendre instruire mes collegues, ou les diriger dans la conduite des personnes qui sont commises à leurs soins.

3. Je crois qu'il convient d'avertir le lecteur de deux choses, 1°. que je tâcherai de donner l'idée la plus simple de la maladie, & du régime ou de la nourriture, qui lui convient, faisant abstraction des complications de la premiere, & des contre-indications de la seconde. 2°. Que dans un traité de cette nature, le raisonnement doit être précis, quoique la pratique puisse s'étendre beaucoup.

PROPOSITION II.

Expliquer les causes & les symptômes des fibres foibles & lâches, & la nourriture qui leur convient.

5. Il y a dans toutes les fibres, & dans les tuniques des vaisseaux, un pouvoir contractile par lequel elles tâchent de se raccourcir ou de se contracter ; ceci est évident ; car si une fibre est coupée transversalement, ses

deux bouts se rétirent, & font bailler la playe, la force opposée à cette contractilité des fibres, est formée par le liquide qui coule dans les tuïaux qu'elles composent. La santé consiste dans l'équilibre entre ces deux puissances; c'est-à-dire que, lorsque les fluïdes se meuvent si uniformement qu'ils ne pressent pas plus sur un endroit des solides, que sur l'autre, & qu'ils ne peuvent le supporter, & que, de l'autre côté, ces derniers résistent & agissent si également sur les premiers, qu'il ne se fait aucune sensation desagréable, l'animal est en santé; il est en maladie, au contraire, quand cet équilibre est emporté; tout ce qui le détruit dans un point, le détruit, en quelque maniere, dans tout le corps.

2. Les premiers & les plus simples solides de nos corps, sont peut-être purement terrestres, incapables d'altération, ou de maladie; de ces élémens sont composées les premieres fibres; de ces fibres les vaisseaux; des vaisseaux les viscères, ou organes du corps humain; la foiblesse par conséquent & la laxité des fibres, des vaisseaux, des viscères, & de toutes les parties solides, peuvent être regardées comme une seule maladie; quoiqu'il faut avouer qu'elle n'est pas toujours universelle, & qu'il y a quelquefois de la foiblesse dans quelque

organe, avec une force musculaire considérable.

3. On dit qu'une fibre est foible, lorsque la cohésion de ses parties est si légére, qu'elle peut se rompre, ou perdre son élasticité, par une force peu supérieure à celle qui se passe ordinairement dans le corps d'une personne saine: la foiblesse des vaisseaux ou des organes, consiste dans une cohesion si légére des parties constituantes, qu'elles se trouvent hors d'état d'exécuter les fonctions ordinaires de la vie considerée dans l'état de santé. Quoiqu'il y ait, absolument parlant, de la débilité dans les fibres des enfans, elle ne doit point être regardée cependant comme maladie, parce qu'elles doivent être lâches & souples, pour pouvoir s'allonger par l'action des fluides, & produire par-là l'accroissement, mais quand elles sont parvenues, dans les adultes, à leur extension parfaite, elles ne peuvent plus céder, sans se rompre, ou perdre leur élasticité.

4. La laxité d'une fibre consiste dans une telle cohésion de ses parties, qu'elle peut être allongée par une force légére: la laxité est une espèce de foiblesse.

5. Les causes les plus communes de la débilité des fibres, sont 1°. le défaut, ou la grande perte des sucs les plus essentiels:

s'il n'y a pas assez de sang, le chyle ne sçauroit s'assimiler aisément. Une personne, qui en perd journellement beaucoup, devient hydropique, & leucophlegmatique. Plus une fibre élastique, de même qu'un arc, a été tendue, plus elle se rétablit avec force; mais si elle est privée d'élasticité, elle est, ainsi qu'une vessie, purement passive à l'égard de l'influx du liquide. 2°. Les alimens trop visqueux & trop gluans, pour être parfaitement digérés; de cette espèce est, selon Hippocrate, le pain non levé. 3°. La vie sédentaire, car le mouvement augmente la circulation des liqueurs, & par conséquent la cohésion des parties solides. 4°. La trop grande extension causée par la plénitude. Une corde de luth soutiendra un poids de cent livres, sans se rompre, mais sans pouvoir en même tems exercer son élasticité; ôtez-en cinquante, & elle élevera immédiatement le poids. 5°. Une atmosphère humide. L'atmosphère est ce qui retient les fibres unies ensemble; nous les sentons se serrer ou se lâcher, suivant le différent état de l'air; plusieurs qui se portent bien dans un air sec, tombent, dans un air humide, dans toutes les maladies qui dépendent du relâchement. 6°. Enfin cette foiblesse peut venir de la structure, ou de la constitution naturelle de la machine,

6. Les signes & les effets ordinaires de la débilité des fibres, sont 1°. la pâleur, la douceur, & la froideur de la peau ; 2°. la couleur pâle du sang ; car la rougeur de ce fluïde dépend de l'action forte des solides ; 3°. un pouls foible ; 4°. des bouffissures par tout le corps, ou quelqu'une de ses parties, 5°. la stagnation des humeurs, & la pourriture, qui en est la suite ; car la force des vaisseaux, & la pression de l'air étant diminuées, toutes les liqueurs se dilatent, & ce qui croupit se putréfie ; si une personne, dont les solides sont fermes, commence à se bouffir, & passe ainsi, comme d'une constitution chaude, dans une froide, ses fibres s'affoiblissent. 6°. Les anxiétés, & les palpitations de cœur : les éructations aigres, après une nourriture végétale, & les nidoreuses, après une animale, marquent une foiblesse dans les organes de la digestion. 7°. Le changement de l'état sain des humeurs, en celui que les Médecins désignent sous le nom général de cacochymie ; 8°. les taches, & les décolorations de la peau ; car les vaisseaux latéraux, qui aboutissent vers l'habitude, donnent entrée à des sucs grossiers, qu'ils n'admettroient point, s'ils étoient doués d'un degré de stricture convenable. 9°. L'atrophie, parce que les vaisseaux destinés

à recevoir les sucs nourriciers s'obstruent, ou se dessèchent à cause de leur foiblesse. 10°. Les hydropisies, parce que les fibres étant lâches & débiles, occasionnent le ralentissement des fluïdes. En un mot la plûpart des maladies chroniques viennent de la laxité des fibres ; cas où la principale intention doit être de rétablir le ton des solides, car celui-ci rétabli, la maladie se dissipera avec le tems ; mais sans cela, tous les secours deviendront inutiles.

7. Il est évident que la nourriture des personnes dont les fibres sont foibles, doit être aisément convertible en substances animales ; tels sont les alimens mentionnés, Chap. V. Prop. IV. & V. comme 1°. le lait qui est la partie chyleuse de l'animal déja préparée. La partie caséeuse est séparée & dissoute par la bile, & la plus séreuse entre dans le sang ; le simple petit-lait est trop relâchant : 2°. Les œufs au sortir de la poule ; car la partie la mieux travaillée, & la plus spiritueuse se perd, en le faisant cuire ; 3°. Les bouillons dont la qualité alkaline peut être corrigée, s'il le faut, par le mêlange de quelque acide ; 4°. les décoctions, les crêmes, & les panades, faites de pain bien fermenté (car la fermentation, comme il a été insinué, Chap. III. Prop. IV. détruit la viscosité

gluante des substances farineuses). 5°. Les vins austères trempés ; ils rafraichissent plus que l'eau seule, & ne relâchent point en même tems : 6°. Tous les végétaux, doués d'un suc acide austère, rapportés au Chap. V. Prop. IV. & VIII. conviennent aussi dans ce cas. Le relâchement, produit par la pléthore, se guérit par la diéte, & de quelle cause qu'il provienne, par ses contraires. On doit prendre garde de ne point obstruer les vaisseaux, en travaillant à fortifier les fibres.

PROPOSITION III.

Expliquer les symptômes, & les causes des fibres trop fortes & trop élastiques, & la nourriture, qui leur est propre.

1. L'état des fibres, opposé au précédent, est la rigidité ou l'élasticité trop grande ; la premiere les rend inflexibles aux causes auxquelles elles doivent céder pour conserver l'animal en santé ; par la seconde, elles ne résistent pas seulement à leur allongement, mais elles se rétablissent encore avec trop de force & de pression sur les fluïdes.

La rigidité des organes est cet état qui leur fait résister à l'expansion nécessaire à l'exercice & à la continuation des fonctions vitales,

vitales. La roideur des vaiſſeaux & des organes doit néceſſairement ſuivre celle des fibres ; ſoit parce que celles ci en forment les parties conſtituantes, ſoit parce qu'à cauſe de la grande force du cœur & du mouvement des fluïdes, pluſieurs tuïaux, par où ils couloient auparavant s'obliterent & s'uniſſent enſemble. Voy. Prop. VII. Chap. II.

2. La véritable ſanté conſiſte dans cette fléxibilité des fibres & des vaiſſeaux, qui leur permet de céder à la force du cœur, pour recevoir les fluïdes ; & dans l'élaſticité, néceſſaire enſuite, pour en continuer le mouvement progreſſif, par leur reſtitution ; car ſi les vaiſſeaux étoient entiérement rigides, ou que leur force élaſtique fut égale, ou excédat celle du cœur, la circulation ne ſçauroit ſe faire ; ou s'ils renvoyoient le ſang avec trop de violence vers le cœur, il ſe formeroit des concrétions polypeuſes dans les ventricules, particuliérement lorſque les valvules ſe trouveroient diſpoſées à devenir plus rigides elles-mêmes ; s'il ne reſtoit qu'une goutte de ſang dans le cœur, à chaque battement, ces gouttes parviendroient, après pluſieurs pulſations, à une maſſe conſidérable.

3. Il eſt aiſé de déterminer, par les loix de l'hydraulique, les effets naturels de cet-

te constitution, qui est la source des maladies aigues, comme le relâchement l'est des chroniques.

4. Les causes de cet état des fibres, sont 1°. outre la constitution naturelle du corps, un trop long usage des alimens propres à fortifier les fibres. 2°. Le grand exercice ou le travail; ceux qui en font beaucoup, sont, selon Hippocrate, difficiles à guerir des pleuresies; cette constitution se fait aisément connoître par les apparences extérieures du corps; étant maigre, chaud, velû, sec, & extenué, sans maladie; les muscles sont durs & fermes, parce que la grande force avec laquelle les petits vaisseaux se contractent, les rétrécissant beaucoup, ils chassent les liqueurs qu'ils contiennent, & admettent peu de celles qui suivent, d'où les tuïaux deviennent durs, & serrés; cette constitution se découvre enfin par la force du pouls, & la vigueur des fonctions vitales,

5. Les regles qui regardent le régime, dans cette constitution, peuvent se tirer de la Prop. IV. du Chap. précédent. On doit s'y abstenir des substances employées dans l'état opposé. Le lait est trop nourrissant, mais le petit-lait convient, comme émollient. Les vins forts & austères doivent être rejettés, mais plus encore les es-

prits inflammables qui durciſſent les fibres ; l'eau étant un puiſſant relâchant, eſt la boiſſon propre ; il n'y a point de meilleur moyen que le bain, pour aſſouplir & relâcher ; toute nourriture émolliente, comme les fruits mucilagineux dont on peut former des gélées ; les herbes potagéres de l'eſpèce émolliente ; les ſubſtances réſolutives, & déterſives, c'eſt-à-dire, qui détachent les matiéres gluantes adhérantes aux fibres ; tels que ſont les ſavons végétaux, dont le principal eſt le miel : tout ce qui augmente la graiſſe ; les ſubſtances huileuſes, les huiles animales, la crême, le beurre, la moëlle, les matiéres farineuſes, non fermentées, obſervant d'uſer le moins de ſel, qu'il eſt poſſible, car le ſel durcit ; toutes ces ſubſtances, dis-je, conviennent dans le cas préſent. La nourriture tirée des animaux, doit y être donnée en bouillons, plûtôt que ſous aucune autre forme.

6. Les Méthodiques, ſecte ancienne de Médecins, déduiſoient avec beaucoup de raiſon, toutes les maladies de cette double cauſe, le relâchement & la rigidité des fibres ; car les fluïdes tirent leurs qualités des ſolides. Il ne paroît gueres qu'on puiſſe donner d'autre raiſon des diverſes ſécrétions animales, que la configuration, & l'action différentes des vaiſſeaux, qui ſéparent,

d'une seule liqueur homogène, tant de divers fluïdes; je crois même que si, dans la plûpart des cas où les humeurs sont viciées, il étoit possible de les ôter entiérement, & d'y en substituer immédiatement de saines, par la transfusion, ces dernieres acquerroient, après plusieurs circulations, les solides restant toujours les mêmes, les qualités des premieres. Les Méthodiques ont erré, en ce qu'ils ont considéré les solides vasculaires comme le seul siége des maladies, sans faire attention que les solides, ou les organes eux-mêmes peuvent être alterés, en agissant sur les fluïdes.

PROPOSITION IV.

Rapporter les causes, & le régime des constitutions pléthoriques.

La pléthore, ou sur-abondance de sucs louables, qui est la premiere maladie des fluïdes, est causée par la vigueur des organes digestifs, l'abondance des bons alimens, l'âge moyen, le tempérament sanguin, dont nous parlerons ci-après, le défaut d'exercice ou du mouvement musculaire, l'air humide, la suppression des évacuations ordinaires. Ses effets sont la trop grande sensibilité à la chaleur, ou au travail, la distension des gros vaisseaux, & la com-

preſſion des petits, les lacérations à la moindre cauſe, l'arrêt de la circulation, à cauſe de la trop grande réſiſtance que ſouffre le cœur, la ſuffocation, &c. Les remèdes propres à cette conſtitution, ſont oppoſés à ſes cauſes; par exemple, une nourriture légére, l'exercice, & les évacuations convenables; on doit pourtant obſerver de ne point guérir la pléthore par la trop longue abſtinence; dans ce cas, les parties les plus fluïdes ſe diſſipent, & il ne reſte que les plus groſſiéres: la ſaignée diminue la pléthore, mais elle augmente ſouvent la force des organes digeſtifs, & par conſéquent la maladie.

PROPOSITION V.

Expliquer les ſymptômes des conſtitutions ſanguines, & la nourriture qui leur eſt propre.

1. La conſtitution ſanguine, dans le ſens qu'on l'entend ordinairement, c. a. d. celle d'une perſonne qui abonde en ſang, eſt différente de la pléthorique; ſes ſignes extérieurs ordinaires ſont la rougeur du viſage, la couleur bleue, & le gonflement des veines, la douceur de la chair, la couleur vive de la peau, blanche ſans être pâle; une pareille conſtitution eſt ſujette, non-

obstant une grande apparence de santé, à une infinité de maladies.

2. Le sang est composé, comme il a été observé (Chap. II. Prop. V.) de globules rouges qui nagent dans une liqueur claire appellée sérosité; la partie rouge est la moindre en quantité. Ces globules sont élastiques, & chacun divisibles en six autres, qui pour lors deviennent jaunes; ceux-ci se divisent encore en d'autres plus petits, plus blancs, & plus transparens; les vaisseaux destinés à admettre ces derniers, ne sçauroient recevoir les gros, sans maladie: c'est pourquoi à proportion que le sang passe dans des tuïaux plus étroits, sa rougeur disparoit de-plus-en plus. Tout le chyle est blanc & n'acquiert la couleur rouge que par la circulation. Un mouvement libre & considérable du sang, doit produire, dans ces constitutions, une couleur vive dans la peau, parce qu'il force la partie rouge à passer dans un plus grand nombre de vaisseaux capillaires: couleur à laquelle contribue aussi ordinairement la grande transparence des vaisseaux, occasionnée par la finesse & la délicatesse de leurs tuniques. La grosseur des veines qui paroissent bleues & transparentes dans les personnes sanguines, prouve encore cette vérité.

3. Ces personnes paroissent être par con-

fréquent susceptibles des maladies qui dépendent de l'impétuosité du mouvement du sang, & de la trop grande délicatesse des vaisseaux : la premiere cause les rend sujettes aux maladies inflammatoires ; car l'action & la réaction des solides & des fluïdes augmentée, produit un frottement plus considérable, auquel la chaleur est proportionnée : ce frottement doit produire une forte disposition à la corruption alkaline des fluïdes, & par conséquent aux suppurations, le mouvement violent du sang, doit aussi occasionner des sécrétions plus abondantes, & la dissipation des parties liquides ; & de-là, peut-être, l'épaississement & des concrétions couenneuses, qu'on trouve toujours dans ceux qui meurent à la suite d'une circulation trop forte.

Si les vaisseaux sont dans un état de rigidité qui les empêche de céder ; un mouvement projectile considérable occasionne leur rupture, & par conséquent des hémorrhagies, particulierement dans les poûmons où le sang abonde ; mais si les vaisseaux cédent, au-lieu de se rompre, la personne sera exposée à tous les inconvéniens d'une circulation erronée, c'est-à-dire, ou le sang s'égare dans les tuïaux séreux, ou lymphatiques, suivant la Prop. V. du Chap. II ; de-là les obstructions & les inflammations ; &

comme la délicateſſe & la débilité des tuniques regnent probablement, dans ce cas, par-tout le ſyſtême vaſculeux, les glandes & les vaiſſeaux lymphatiques ſe trouveront affectés, ainſi que les vaiſſeaux ſanguins, & ces conſtitutions ſeront ſujettes par conſéquent aux tumeurs glanduleuſes, à la rupture des vaiſſeaux lymphatiques, & à toutes les maladies qui en dépendent.

5. Les ſecours naturels tirés des alimens, dans le cas de la rigidité, ſont 1°. la modération dans leur quantité. 2°. Tout ce qui eſt capable de relâcher les veines; car ce qui produit cet effet, prévient le trop grand mouvement des liqueurs, dans les artères: les alimens relâchans, & rafraichiſſans, ſont par conſéquent indiqués; à moins qu'il n'y ait des ſignes d'une trop grande ténuité dans les fluïdes, & pour lors les matiéres acidules conviennent quoiqu'elles ſoient un peu aſtringentes; car les perſonnes qui uſent de beaucoup de vinaigre, rabaiſſent leur couleur vermeille qui eſt un ſymptôme de la conſtitution ſanguine dont nous parlons.

On renvoye le lecteur au chapitre précédent, pour les particularités du régime.

La conſtitution ſaline des fluïdes eſt acide, alkaline, ou muriatique, comme dans

le ſcorbut de mer : nous en parlerons en particulier.

PROPOSITION VI.

Expliquer les cauſes, & les ſymptômes de la conſtitution acide des fluïdes ; & la nourriture qui lui eſt propre.

1°. On a démontré ci-devant que les liqueurs d'un animal ſain ne ſont ni acides, ni alkalines. Aucune des parties fluïdes ou ſolides d'un animal qui ſe nourrit de ſubſtances mêmes acides, ne donne rien, par le feu, que des ſels alkalis, ſuivant les expériences rapportées au Chap. IV. celles qui ſemblent montrer le contraire, ont été faites ſur des animaux qui avoient pris beaucoup de ſel marin, lequel ne ſe change jamais parfaitement dans le corps. L'ingénieux & ſçavant BOERHAAVE ayant nourri un moineau avec du pain pendant quatre jours, pendant lequel tems il en mangea au-delà de ſon poids, il ne pût découvrir aucun acide dans ſon corps, ni dans ſes excrémens : la raiſon de ceci eſt que la force vitale d'un animal ſain, peut transformer les ſubſtances alimenteuſes acides qu'il prend, en des liqueurs douces & nourriciéres. Par cette force on entend la ſomme de toutes les puiſſances d'un corps, qui changent ſes alimens en fluïdes de la

propre nature. Une vache nourrie de trêfle, de marguerites, d'ozeille, donne un lait exempt de toute acidité; mais si la force vitale est foible, elle est insuffisante pour détruire l'acidité des substances prises par la bouche. Les liqueurs faites de végétaux fermentés, comme le vin, & les bierres, s'aigrissent à une chaleur qui n'excéde pas celle du corps humain; il arrive la même chose dans un estomac, qui est trop foible pour changer ces liqueurs, elles n'y sont pas plus alterées, qu'elles ne le seroient dans un vaisseau exposé à un pareil degré de chaleur & d'humidité; de-là vient que les estomacs foibles revomissent, sous la forme de vinaigre, le vin qu'ils ont pris en trop grande quantité pour pouvoir être digéré. Du pain avalé par un homme mourant, suivra sa propre nature, & subira dans l'estomac l'altération qui ne dépend que de la chaleur. Le pain de ségle s'aigrira dans un estomac foible, & celui d'un laboureur le digérera. Les substances farineuses fermentées s'aigrissent; & les non fermentées étant mêlées avec une légére quantité d'eau, deviennent visqueuses, & ensuite dures comme la pierre: ainsi si on les donne à des enfans débiles, elles reconserveront leur caractere; car le pain leur cause la colique; & les substances fa-

rineuſes non fermentées leur rempliſſent les premiéres voyes de viſcoſités.

2. Comme il n'y a point naturellement d'acides dans les animaux, il faut, s'il s'y en trouve, qu'ils ayent été pris par la bouche, & qu'ils ayent éludé les puiſſances digeſtives; alors en ſe mêlant avec le ſang, ils peuvent en infecter toute la maſſe, ſi la quantité de ce fluïde, & la force de la circulation ne ſe trouvent pas ſuffiſantes pour les détruire; mais c'eſt pour lors un état de maladie. Les expériences faites ſur le chyle, n'y ont jamais découvert aucune acidité; mais elles ont toujours été faites ſur celui d'animaux ſains.

3. Le premier & le principal ſiége de l'acidité eſt l'eſtomac; cette qualité du chyle eſt en partie détruite dans le *duodenum*; où ſe mêlant avec la bile, il perd beaucoup de ſon acidité, il devient encore moins acide dans le reſte du conduit alimentaire, & encore moins dans le canal thorachique, à raiſon de la grande quantité des liqueurs animales qui s'y ſont mêlées. Mais cette acidité peut, comme on l'a déja dit, paſſer juſque dans le ſang. De-là l'acidité qu'on obſerve quelquefois dans la ſueur, & qu'on doit regarder comme un ſigne de convaleſcence, après les maladies aigues, où le ſang étoit dans l'état contraire.

4. Les causes antécédentes, & concomitantes, & les effets de cette constitution, sont les acides pris en trop grande quantité : les rapports aigres, un appétit insatiable, particuliérement de substances terreuses, & absorbantes, (cas des filles qui ont les pâles couleurs) les aigreurs & les douleurs d'estomac, (ces douleurs sont occasionnées quelquefois par une bile âcre, mais cette cause peut être distinguée par l'absence des autres symptômes, particuliers à l'acidité) les douleurs de colique aux environs du nombril ; les tranchées sans cours de ventre, que les Anglois éprouvent dans les Indes occidentales, sont occasionnées peut-être par la trop grande quantité d'acides, comme le jus de limons, qu'ils prennent dans le punch. Les coliques des enfans procédent de l'acidité, & de l'expansion de l'air des alimens, pendant leur fermentation ; car l'huile de vitriol jette l'estomac dans des contractions involontaires : l'inactivité & le changement de couleur de la bile, sont encore des effets des acides, car ceux-ci changent la couleur, & la consistence de cette humeur. La bile est le principal instrument de la digestion, & peut, comme nous l'avons déja dit, (Chap. I. Prop. V.) diviser la substance caséeuse, dans l'estomac d'un veau, & la ren-

dre fluïde ; c'eſt pourquoi, les conſtitutions bilieuſes digérent aiſément le fromage : de l'acidité viennent encore l'odeur aigre des excrémens, laquelle eſt cadavereuſe lorſque la bile ſurabonde ; les ſueurs acides, la pâleur de la peau ; car la grande quantité de vinaigre rend, comme on l'a déja obſervé, les lévres pâles. Les tumeurs des mammelles peuvent être l'effet de l'acidité du lait, de même que les convulſions des enfans peuvent provenir des acides qui, paſſés dans le ſang, vont affecter les fibres délicates du cerveau. Quelques eſpèces d'éruptions cutanées ſont les productions d'un trop grand uſage de fruits acides, verds, & de ſubſtances farineuſes.

5. L'acidité n'étant point naturelle aux fluïdes, mais introduite par les alimens, elle doit ſe guérir par ceux dont les qualités ſont contraires ; & que le lecteur trouvera au chapitre précédent. Les remèdes anti-acides ſont inefficaces, ſans une nourriture de la même eſpèce ; celle qu'on tire des animaux, eſt diſpoſée à s'alkaliſer, particuliérement celle des animaux qui ſe nourriſſent d'autres animaux ; comme les inſectes, les poiſſons, & ſur-tout les coquillages. L'acidité de l'enfant peut ſe guérir en mettant la nourrice à l'uſage de la viande. Il y a pluſieurs végétaux anti-aci,

des qui ne fermentent pas aiſément, mais qui ſe pourriſſent, comme tous les anti-ſcorbutiques chauds. Le céléri, les aſperges, les choux, les navets, les carottes, les oignons, l'ail, les raiforts, la moûtarde, le panicaut, & les orties ſont anti-acides. L'eau eſt la boiſſon propre dans les cas d'acidité; ſa qualité trop relâchante peut être corrigée en la faiſant bouillir avec quelque ſubſtance animale, comme l'yvoire, la corne de cerf, &c. Il eſt néceſſaire de s'abſtenir des liqueurs fermentées.

6. Cette maladie eſt très-ordinaire 1°. aux enfans, à cauſe de la foibleſſe de leurs fibres, & de leur nourriture laiteuſe; 2°. à ceux qui menent une vie ſédentaire; 3°. à ceux qui prennent beaucoup de pain, de vin, & d'acides végétaux; 4°. aux filles diſpoſées aux pâles couleurs & aux artiſans qui ſe ſervent de préparations acides, comme les Diſtillateurs, & les Teinturiers.

PROPOSITION VII.

Expliquer les cauſes, & les ſymptômes des conſtitutions, qui abondent en un alkali ſpontané, & la nourriture qui leur convient.

1. La constitution opposée à la précédente, est celle qui abonde en un alkali spontané : aucun animal brûlé ne rend de sel alkali sans la putréfaction ; mais étant putréfié il donne un alkali volatile ; point d'animal, par conséquent, qui contienne, en santé, aucun alkali véritable ; mais dans les maladies qui augmentent le frottement & la chaleur des fluides, les sels auparavant benins, acquiérent la nature alkaline. Le sang humain est doux au sortir de la veine, & ne cause aucune irritation dans l'œil, ni sur une playe récente ; mais si on l'expose à un degré de chaleur égale à celle du corps humain, il deviendra fœtide, dans trois jours ; son sel volatile & alkalin, fermentant pour lors avec les acides ; & l'huile restante sera rance & volatile ; le sang peut arriver à la fin au même état, dans les vaisseaux, mais il faut qu'il passe auparavant par tant de degrés d'altération, que l'animal sera détruit, avant qu'il parvienne au dernier. Toutes les substances animales exposées à l'air & quelqu'unes des végétales exposées à la chaleur, deviennent alkalines d'elles-mêmes : toutes les plantes acquiérent par la putréfaction, la nature animale, & donnent les mêmes principes par l'analyse. (Chap. 1. Prop. III.)

2. Les causes de cette maladie ou consti-

tution, viennent d'une nourriture alkaline. Si une nourrice vivoit de végétaux, de pain, & de liqueurs fermentées, son lait seroit aigre, ou disposé à le devenir; si elle se nourrissoit au contraire de substances animales, son lait tendroit à la putréfaction, & non à l'acidité.

S'il étoit possible d'user de moûtarde en grande quantité, elle réduiroit bien-tôt le sang à l'état alkalin, & détruiroit la machine; les plantes anti-scorbutiques chaudes prises en grande quantité, occasionnent la puanteur de l'haleine, & corrompent le sang. Toutes les liqueurs des animaux qui vivent d'autres animaux, sont plus disposées à s'alkaliser, que celles de ceux qui se nourrissent de végétaux, raison peut-être, pourquoi les poissons participent plus de cette qualité, que les animaux terrestres: car ils se putréfient plûtôt à l'air, que ces derniers (Chap. IV. Prop. I.). Un animal, dont les puissances digestives sont considérables, changera les acides en substances animales; mais si les alimens tiennent tous de la nature alkaline, ses liqueurs le feront encore davantage. Personne ne peut supporter une nourriture de chair & d'eau, sans acides, tels que le sel, le vinaigre, & le pain, sans tomber dans une fièvre putride. Si cette nourriture consistoit en escar-

gots, en poisson, particuliérement en leur foye; en coquillages, vipéres, & oiseaux rapaces, comme quelques-uns qui vivent d'insectes & de végétaux de nature alkaline, cet effet arriveroit plûtôt. Les œufs & les vins d'Espagne pris en grande quantité, sans exercice, occasionnent la fiévre. L'abondance du bon sang & des sucs louables, disposé à cet état alkalin, de même que la longue abstinence, les fluïdes se trouvant privés par-là, du délayant fourni par le nouveau chyle. (Chap. II. Prop. VIII.) La grande force des boïaux, le bon état, & l'abondance de la bile produisent le même effet. Nous en trouvons une autre cause dans l'action vigoureuse des vaisseaux; ce qui fait que les personnes jeunes & robustes risquent plus du côté des fiévres pestilentielles, que les gens foibles, & les vieillards.

Le mouvement violent produit aussi cet état alkalin. Deux os frottés rudement ensemble, ou avec une lime, répandent une odeur fœtide. Une forte friction peut causer la gangrène; & néanmoins, la stagnation des fluïdes les jette dans la putréfaction.

Les effets de cet état alkalin, dans quelque degré considérable, sont 1°. la soif, & la diminution de l'appétit, que les choses

corrompues occasionnent plus qu'aucune autre ; ceux qui sont incommodés d'acidité, ont souvent la digestion mauvaise, avec un appétit excessif : 2°. les éructations nidoreuses différentes des aigres : 3°. l'impureté de la langue & du palais ; 4°. l'amertume & la chaleur de la bouche ; 5°. la soif ; 6°. le dégoût ; 7°. le vomissement bilieux ; 8°. les déjections d'odeur cadavereuse ; 9°. les douleurs de colique avec chaleur. Outre ces effets qui se passent dans l'étendue du canal alimentaire, cet état dissout le sang, & le dispose à la putréfaction ; il empêche encore la nutrition ; car aucun poulet ne peut éclore d'un œuf pourri ; le sang devenu acrimonieux corrode les vaisseaux, produisant des hémorrhagies, des pustules rouges, plombées, noires, gangréneuses, & presque toutes les indispositions inflammatoires.

3. Les personnes de cette constitution doivent se nourrir de substances acidules, de beaucoup de pain, de vinaigre, & autres acides sous la forme d'assaisonnement, sans épiceries ; en un mot, ils doivent faire usage des alimens décrits dans le Chapitre précédent. Les acides préservent les substances animales de la putréfaction ; car le sang, la chair, ni la graisse ne se corrompent point dans le vinaigre : on connoît,

par expérience, l'effet des plus forts acides, de l'huile de vitriol même, dans les fiévres putrides; où les esprits alkalins doivent être nuisibles; les substances farineuses, particuliérement celles qui sont tirées de l'avoine, conviennent aussi, comme étant douées de la qualité acide; c'est une erreur commune qu'on doit s'abstenir du vin dans cet état; les vins clairs, comme celui du Rhin, de la Moselle, bûs avec de l'eau, conviennent dans la fiévre; mais lorsque la maladie est accompagnée de beaucoup de chaleur, le lait mêlé avec l'eau est la boisson la plus propre. Le nitre est préférable au sel commun, en assaisonnement; ce dernier causant la soif; l'eau est le seul délayant, mais comme elle est dépourvûe de toute acidité, elle devient meilleure en la mêlant avec le jus de limon, ou le rob, ou la gélée de quelque fruit acide; les alimens adoucissans mentionnés à la Prop. IV. du Chapitre précédent, seront quelquefois d'un grand secours.

4. Le scorbut muriatique, qui est ordinairement produit par la trop grande quantité de sel marin, & qui est commun parmi les mariniers, est plûtôt une maladie artificielle, que naturelle; excepté dans quelques-uns qui s'y trouvent naturellement disposés. Ses symptômes ordinaires sont

un goût salin dans la salive, la démangeaison & des érosions rouges sur la peau, sa sécheresse; la grande soif; des urines lixivieuses quelquefois avec une substance grasse sur la surface, en forme de pellicule; enfin le soulagement par les substances aqueuses, & acides. La cure de cette maladie consiste dans une nourriture de choses fraiches non salées; de matiéres farineuses émollientes; de liqueurs acidules; de lait de beurre, de fruits acides; & l'abstinence des anti-scorbutiques chauds, de l'espèce de la moûtarde: enfin la regle du régime ne différe pas beaucoup de celle du scorbut alkalin mentionnée ci-devant.

5. Il est de grande importance de sçavoir si les maladies cutanées viennent d'une cause acide ou alkaline, parce que la méthode curative doit varier, suivant la différence de cette cause. On peut les distingueur 1°. par la différente maniére de vivre qui les a occasionnées; les alimens cruds, les substances farineuses, les fruits verds, & autres matiéres acides, produiront quelquefois le scorbut, la gâle, & même la lêpre; cas où les sels volatiles, & ceux qu'on tire des substances animales, sont indiqués. 2°. Par les différens symptômes; dans l'acrimonie acide, par exemple, il n'y a ni soif, ni chaleur, ni si grande diminution d'ap-

petit, que dans l'alkaline. 3°. Les éroſions de la peau ne ſont pas d'une couleur ſi foncée dans la premiere, que dans la ſeconde. En général, l'attention aux ſymptômes détaillés, peut conduire à la nourriture convenable.

6. Il y a une autre conſtitution des fluïdes, qu'on peut appeller proprement glutineuſe ou phlegmatique : phlegme, parmi les anciens, ſignifioit une humeur froide, viſqueuſe, contre l'étymologie du mot qui vient de φλέγω, brûler, mais ils admettoient deux eſpèces de phlegme, le froid & le chaud. Ils appelloient, phlegmon ſimple, la tumeur produite par le premier, & phlegmon phlegmonodée, lorſqu'elle venoit d'un ſang glutineux.

7. Le phlegme ou la pituite eſt une eſpèce de demi-fluide, étant aſſez ſolide pour qu'une partie en attire pluſieurs, ce qui n'arrive pas dans un fluide parfait; mais pas aſſez pour qu'une ſeule partie entraîne toute la maſſe, comme dans un ſolide parfait.

8. La pituite où le mucus ſéparé dans le nez, la bouche, le palais, l'eſtomac, les boïaux, & la trachée-artère, n'eſt point un ſuc excrémenteux, mais une humeur louable, néceſſaire pour défendre les parties qui la ſéparent des excoriations telles

qu'elles arrivent dans le nez lorsqu'elle est trop claire. Le manque de cette humeur, dans la trachée-artère, occasionne l'enrouement & la difficulté d'avaler. Elle défend les intestins, contre l'acrimonie des substances qu'ils reçoivent, & lubrifie les extrêmités des jointures. C'est se tromper, par conséquent, que de s'imaginer que le phlegme ne sçauroit être trop purgé; mais lorsqu'il est trop visqueux ou qu'il se sépare trop abondamment, il jette le corps dans l'état de maladie; ou cause la constitution phlegmatique dont il s'agit, ce phlegme paroît être la pituite vitrée des anciens.

9. Le premier siége de cette humeur, est le conduit alimentaire, où elle cause, dans les constitutions phlegmatiques, des crudités, la perte d'appétit, & un sentiment de replétion, & d'inquiétude; car elle empêche la contraction naturelle des fibres, & émousse ce sentiment d'irritation qui produit la faim. Une sensation de plénitude, sans avoir mangé, est un signe certain d'un estomac phlegmatique. Dans les intestins, elle occasionne le gonflement du bas-ventre, & l'atrophie de tout le corps, parce que la croute visqueuse formée par cette humeur sur la surface interne des boïaux, empêche l'entrée du chyle dans les veines lactées: c'est le cas des enfans rachitiques.

Dans le poûmon qu'elle affecte ſouvent, elle peut s'épaiſſir par l'évaporation de ſes parties les plus liquides, juſqu'à fermer le paſſage des bronches : arrêtée dans la peau, elle la rend pâle : le chyle qui par l'action de la circulation paſſe, comme nous l'avons déja obſervé, par toutes les couleurs intermédiaires, juſqu'à ce qu'il parvienne enfin à un rouge vif, reſtant crud & blanchâtre, par le défaut de cette action, produit le même effet dans l'habitude du corps ; & les perſonnes dans cet état, ſont appellées leucophlegmatiques ; de ce phlegme viennent auſſi les tumeurs froides, lymphatiques, la viſcoſité, & par conſéquent l'imméabilité des liqueurs ; de-là les léthargies dans les vieillards.

10. Les cauſes de cette conſtitution ſont 1°. les alimens viſqueux, comme les fruits verds, les ſubſtances farineuſes non fermentées, & priſes en grande quantité. Les farines détrempées dans l'eau, forment une eſpèce de colle, à raiſon de l'huile qu'elles contiennent. 2°. Les grandes pertes, ou manque du ſang, ce fluïde étant un ſavon naturel, dont le mouvement conſtant, le préſerve lui & le chyle de la coagulation. 3°. La foibleſſe des puiſſances digeſtives ; à cauſe de la viſcoſité qu'elle laiſſe dans le chyle. 4°. Le manque ou le mauvais état

de la bile, comme le principal dissolvant des alimens; les constitutions phlegmatiques & les bilieuses sont opposées. 5°. La dissipation des parties les plus fluides, par la chaleur, ou par quelque évacuation considérable; les sueurs abondantes & le flux d'urine disposent, par conséquent, à cette constitution en épaississant le phlegme. 6°. La stagnation des humeurs, occasionnée par la foiblesse des organes excrétoires; car si la pituite croupit, elle devient visqueuse par l'action de la chaleur. Voilà les causes & les symptômes de la constitution phlegmatique froide; celle qui est accompagnée de chaleur, devient inflammatoire: mais il n'y a point de cause plus fréquente & plus forte de cette indisposition, que la vie sédentaire; ni de remède plus efficace, que l'exercice.

11. Les symptômes guident à la cure. Elle consiste 1°. dans toutes les méthodes de division, rapportées, Chap. V. Prop. IV. 2°. Dans l'usage des liqueurs & du pain, bien fermentés; car la fermentation détruit la viscidité des substances farineuses. 3°. Les alimens de haut goût sont propres aussi aux phlegmatiques; les épices, les oignons, & l'ail dissolvent le phlegme. 4°. L'eau imprégnée de quelque substance pénétrante, délaye & divise en même tems.

5°.

5°. Les eaux thermales ſont le meilleur diſſolvant du phlegme. 6°. Toute eſpèce de nourriture propre à procurer la chaleur & un mouvement vif dans le ſang, & par conſéquent, les bouillons faits des parties des animaux les plus volatiles & les plus diſpoſées à s'alkaliſer, conviennent auſſi.

12. La trop grande fluïdité eſt une indiſpoſition des humeurs, oppoſée à l'épaiſſiſſement ou à la conſtitution précédente : ſes ſymptômes ſont l'excès des ſécrétions animales, comme de la tranſpiration, de la ſueur, des urines, les déjections liquides, la maigreur, la foibleſſe, & la ſoif, la méthode curative doit être oppoſée à la précédente. Les ſubſtances farineuſes, les gêlées non fermentées tirées des animaux, & des végétaux, & enfin toutes les choſes de cette nature, décrites Chap. V. Prop. IV. conviennent dans ce cas.

13. La conſtitution graſſe en forme encore une autre. La graiſſe eſt une eſpèce de ſubſtance amphibie ; diviſible comme un ſolide ; diſſoluble à une chaleur non excédente celle du corps humain ; bornée & retenue dans ſes propres vaiſſeaux, comme un fluïde. Les ſymptômes de cette conſtitution qui ſe rencontre ſouvent avec la pléthorique, ou la phlegmatique, décrites ci-deſſus, ſont trop apparens pour avoir beſoin

de deſcription. Outre l'embonpoint produit par la graiſſe, il peut y en avoir un ſecond formé par la grande maſſe des chairs muſculaires, ce qui eſt le cas des gens robuſtes. Un animal qui, après un travail rude & continué, ne paroît être que vaiſſeaux, os, & muſcles, doublera peut-être ſon poids & ſa maſſe, par un long repos. Cette addition n'eſt que de la graiſſe, & peut-être qu'un animal n'arrive jamais dans ce ſens, à ſon parfait accroiſſement.

14. Les cauſes ordinaires de cette conſtitution, ſont 1°. une diſpoſition particuliere & peut-être héréditaire du corps; laquelle paroît conſiſter, ſuivant la doctrine du Chap. II. dans la vigueur des organes de la digeſtion, & le relâchement des fibres des vaiſſeaux, particulierement de ceux des environs du pannicule charnu. Par l'action des fibres des vaiſſeaux ſur les fluïdes, les parties huileuſes du chyle (nageantes encore par la Prop. III. du Chap. II. ſur la ſurface du ſang tiré pluſieurs heures après le repas, ſont intimement mêlées avec ce fluïde; mais lorſque cette action n'eſt pas aſſez forte, & que le chyle eſt abondant, peut-être que les parties les plus groſſieres de ſon huile ne ſubiſſent jamais une diviſion parfaite; quelques eſpèces de volaille engraiſſées ont toujours un ſuc laiteux, na-

geant au-dessus de leur sang. 2°. La grande quantité d'alimens huileux, le lait, le beurre, & les liqueurs huileuses fermentées. 3°. Tout ce qui occasionne assez de froideur dans la peau, pour arrêter la transpiration; froideur par laquelle les parties huileuses figées, sont dissoutes & atténuées ensuite par la chaleur interne. Les habitans des pays froids & humides, sont généralement plus gras, que ceux des climats chauds, & secs; mais la cause la plus commune est le trop d'alimens, & le trop peu d'exercice; en bon François, la gloutonnerie & la paresse. La nourriture médiocre & le travail empêcheront d'engraisser, à mon avis, ceux qui y sont les plus disposés. J'ose assurer que d'une armée de 40000. fantassins, où on en remarquera à peine un de gras, il en engraissera 20000. par le repos & l'abondance. Le trop de sommeil augmente la graisse, non seulement parce que le mouvement musculaire est long-tems suspendu, mais encore en relâchant les solides. Les plus grandes cures de cette incommodité ont été exécutées par le peu de sommeil, ceci soit dit en passant.

15. L'huile est nécessaire, dans les animaux, pour plusieurs fins: elle est nécessaire dans tous pour le mouvement, dans quelques-uns pour la nourriture; la graisse

que ces derniers accumulent dans l'Eté ; ſupplée, pendant l'Hiver, à la diſette des alimens ; ce qui fait voir la ſageſſe de la nature, en donnant à certains animaux, un épiploon quadruple : mais le trop de graiſſe jette dans les inconvéniens ſuivans.

16. Elle empêche 1°. le mouvement des articulations, en les rendant plus difficiles, en rempliſſant les eſpaces occupés par les muſcles, lorſqu'ils ſe gonflent, & ſe contractent. 2°. Elle expoſe à toutes les maladies qui dépendent du défaut du mouvement projectile des liqueurs ; car elles coulent dans leurs vaiſſeaux, à raiſon de la ſupériorité de la force du cœur, ſur la preſſion ou réſiſtance oppoſée, or celle-ci eſt exceſſive dans les gens gras. 3°. Elle expoſe aux ſuppurations, dont la membrane adipeuſe eſt le principal ſiége. 4°. Elle rend les maladies inflammatoires dangereuſes ; la chaleur fébrile diſſout pluſieurs matiéres croupiſſantes, & entr'autres la graiſſe qui, mêlée pour-lors avec le ſang, ſe volatiliſe, & occaſionne une acrimonie beaucoup plus dangereuſe, que la ſaline ; car les ſels peuvent être délayés par l'eau, ce que ne font point les huiles. La diſſolution de la graiſſe, par la fiévre, eſt démontrée par la perte qu'il s'en fait dans cette maladie. Au milieu de tous ces inconvéniens & de beaucoup d'au-

tres, les personnes grasses, qui arrivent à un âge avancé, ont cet avantage, qu'elles ne sont point sujettes à la stricture, & à la dureté des fibres, tristes effets de la vieillesse.

17. Les causes mentionnées ci-dessus, conduisent directement à la cure : comme la maladie est la production de la gloutonnerie & de la paresse ; l'abstinence & l'exercice en sont les antidotes. On a remarqué que la chaleur fébrile dissout la graisse ; tout ce qui, par conséquent produira médiocrement cet effet, sans exposer la vie du malade, doit convenir ; telles sont toutes les substances âcres & stimulantes, le sel, le poivre, l'ail, les oignons, le vinaigre, &c. pris en quantité, produiront une fièvre momentanée. L'excès du sel réduiroit le corps à l'extrêmité de l'aridité & de la sécheresse. Les anciens étoient si persuadés de la force des stimulans dans ce cas, que leur fameux remède contre la graisse, étoit une certaine quantité de vinaigre de scille pris le matin ; par la même raison, les substances savonneuses, comme le sucre, le miel, les sucs des fruits mûrs ; les herbes potagéres, avec l'abstinence des viandes grasses, sont très-efficaces. Les liqueurs aqueuses, non fermentées sont seulement nuisibles en ce qu'elles

relâchent : mais d'un autre côté, la quantité des liqueurs huileuses fermentées, augmente ordinairement la maladie. Tout ce qui excite les sécrétions, particuliérement la sueur, & l'insensible transpiration, & dans cette vue l'eau même prise en quantité, est quelquefois utile. Les sels mêlés avec la graisse, la durcissent, & les matières acides figent l'huile; l'esprit de nitre change celle d'olives en une espèce de substance graisseuse; mais on peut se servir des acides, comme stimulans : si on ne les employoit que comme rafraichissans, ils ne conviendroient pas si bien dans le cas présent, où il s'agit d'entretenir un degré de chaleur considérable, mais ils sont, à raison de leurs qualités mentionnées ci-devant, fortement indiqués dans les maladies inflammatoires des gens gras; où l'huile dispose à une putréfaction rance. L'abstinence étant la principale méthode diététique pour prévenir ou guérir cette incommodité, ceci me conduit à dire quelque chose de la quantité des alimens en général.

18. La fréquente répétition des alimens est nécessaire, (Prop. VIII. du Chap. II.) non seulement pour réparer les solides & les fluïdes, mais encore pour préserver ces derniers de l'état de la pourriture alkaline, qu'ils acquerroient par le frottement con-

tinuel, s'ils n'étoient rafraichis, & délayés par du nouveau chyle; d'où il suit 1°. que la longue abstinence peut être la source de grandes maladies, particuliérement dans les constitutions chaudes bilieuses; & très-incommode aux constitutions acides, à cause de la sensation desagréable qu'elle cause dans l'estomac. 2°. Que la quantité des alimens nécessaire pour entretenir l'animal dans un état convenable de vigueur, doit être divisé en répas, à des intervalles convenables de la journée; par cette méthode, ni les organes de la digestion, ni les vaisseaux sanguins ne se trouveront point surchargés, ni les liqueurs privées trop longtems d'un nouveau chyle. SANCTORIUS confirme cette maxime, dans sa doctrine de la transpiration.

19. Le grand secret de la santé consiste à conserver les fluïdes dans une certaine proportion avec la capacité & la force des tuïaux dans lesquels ils coulent; mais le danger est moindre lorsque la quantité des fluïdes est trop petite, que lorsqu'elle est trop considérable; car une petite quantité de liqueurs passera, où une plus grande ne sçauroit passer, & non *vice versâ*.

20. Lorsque la quantité du fluïde est trop petite, l'action élastique des vaisseaux dans

laquelle la vie consiste, agit avec trop de force sur le liquide. De-là la trop grande dissipation de ce dernier, le dessèchement & la décadence graduée de la machine, dans la trop grande plénitude ; ou la force élastique des vaisseaux est totalement détruite, ou si elle continuë d'être proportionnée au degré d'extension, comme un arc trop fortement bandé, elle pousse avec trop de violence les fluïdes dans les vaisseaux & vers le cœur, rend l'animal sujet à toutes les maladies qui dépendent de la pléthore, & peut le jetter dans un péril éminent. Par conséquent les maladies dépendantes de la réplétion sont plus dangereuses que celles qui dépendent de l'état contraire. Les exemples de vies longues se trouvent principalement parmi les gens sobres. L'abstinence portée à l'extrêmité, deviendra mortelle, mais les expériences en sont très-rares.

21. Ceux dont la circulation est imparfaite dans quelque organe du corps, ne devroient jamais charger leurs vaisseaux de trop de chyle ; nous l'avons déja observé à l'égard des poûmons, Chap. II. Prop. II. mais cela est également vrai dans tout autre cas, comme les maux de tête, que la frugalité soulage, & que le trop de boisson & de nourriture occasionnent. L'assoupisse-

ment, l'oppreſſion, la péſanteur, & la laſſitude ſont des ſignes d'un repas exceſſif, particuliérement dans les jeunes perſonnes.

22. La quantité de l'inſenſible tranſpiration découverte par le poids, eſt la meilleure regle pour ſe conduire dans le régime; par conſéquent l'uſage des alimens halitueux ou tranſpirables, & l'exercice augmentant l'un & l'autre la tranſpiration, conviennent aux gens gras.

23. Les différentes conſtitutions de l'air diſpoſent les habitans des différens pays, à être plus ou moins gras. L'expérience de SANCTORIUS qui démontre que la tranſpiration eſt aux autres ſécretions, comme 5-à-3. ne ſe trouve véritable dans ce pays (l'Angleterre) que dans le plus chaud de l'été; de maniere que l'action de l'air de Padouë, ſur la tranſpiration eſt égale toute l'année à celle du nôtre, dans le mois d'Août.

24. On peut trouver dans la doctrine précédente, la raiſon du grand appétit des gens gras & des gens maigres; la grande tranſpiration la fournit dans ceux-ci; & la partie de cette matiére qui n'étant pas aſſez atténuée eſt retenue à la ſurface de la peau, à meſure qu'elle y eſt portée, nous fournit celle des gens gras. La faim n'eſt que l'aver-

tissement fait à l'ame, du besoin où les vaisseaux se trouvent de nouveaux alimens. Après les sécrétions, les canaux des gens gras sont aussi vuides que ceux des maigres; car la graisse est autant hors des routes de la circulation, que ce qui s'est évaporé; & peut être qu'elle devient, dans ce cas, comme une excroissance morbide qui exige une nourriture superflue.

25. Les enfans & les vieillards sont ceux qui supportent le moins l'abstinence. Les premiers, à cause de la quantité d'alimens qui se consument dans l'accrétion; les derniers par rapport à leur foiblesse, & le peu de nourriture qu'ils prennent chaque fois. Les hommes de moyen âge la soutiennent mieux, à raison des parties huileuses dont leur sang abonde.

26. Les regles de diéte prescrites par HIPPOCRATE, de donner dans les fiévres plus ou moins d'alimens, ou de les faire prendre plus ou moins solides, selon la durée du tems qu'on prévoit qu'aura la fiévre, suivent naturellement des principes précédens; par exemple, on n'en doit point permettre dans une éphémére, à cause qu'elle se termine en 24. heures, dans une fiévre de quatre jours, moins que dans une de huit, diminuant toujours la quantité des alimens, & les rendant plus délayans &

moins solides, à mesure que la maladie avance vers son période.

27. Nous venons à présent à ce qu'on peut appeller constitution terrestre, ou atrabilaire, dans laquelle les parties du sang les plus spiritueuses & les plus fluïdes, comme l'esprit, l'eau & l'huile subtile, étant évaporées au point de laisser le sel, la terre, & l'huile grossiere, en trop grande proportion, le sang devient épais & noirâtre; & c'est-là la constitution que les Anciens nommoient atrabilaire ou mélancolique: mélancolie signifiant en grec, bile noire; la question s'il y a une telle humeur, n'est qu'une dispute de mots. HIPPOCRATE a donné ce nom à cette humeur, & cela doit suffire; d'ailleurs c'est une matiére de fait que dans l'extrêmité de cette maladie, la bile devient noirâtre, & le sang incline vers une consistence glutineuse.

28. Les signes de la pente ou tendence vers cet état, sont un visage sombre ou livide, la sécheresse de la peau, la maigreur, un esprit vif & pénétrant, la foiblesse du pouls & de la respiration. Ses causes sont 1°. tout ce qui enléve les parties les plus volatiles du sang, & fixe le residû; les grandes applications d'esprit au même objet, soit qu'elles produisent la tristesse ou la

grande joye, l'une & l'autre dissipant également les esprits ; 3°. l'exercice immoderé, dans un air chaud, avec une soif qu'on ne peut éteindre ; 4°. les alimens de dure digestion, comme la viande séche & salée, les fruits verds, les substances farineuses non fermentées & l'abus des liqueurs spiritueuses.

Les effets de cet état visqueux & vicié du sang, sont la stagnation & la viscidité des humeurs, les obstructions, l'acrimonie, la putréfaction, la sécrétion imparfaite de la bile, une circulation défectueuse, particuliérement dans les branches latérales, destinées à séparer les parties les plus fluides ; & par conséquent des sécrétions visqueuses & médiocres dans les glandes : le mouvement trop lent du sang dans les artères cœliaque & mésentérique, produit différentes incommodités dans les intestins grêles & les hypochondres ; d'où les personnes de cette constitution, sont appellées hypochondriaques : ces incommodités sont un sentiment de pesanteur, d'anxiété, & de plénitude, une mauvaise digestion ; d'où les différentes espèces d'alimens acquiérent dans l'estomac, l'état qu'ils affectent naturellement ; celui d'acidité, par exemple, si la nourriture est prise des végétaux acides ; alkalin ou nidoreux, si elle est tirée de subs-

tances animales, particuliérement de la graisse, dont la qualité rance se communique si fort aux humeurs, que la salive brûle quelquefois dans le feu. Cette indigestion vient de l'inactivité de la bile, qui occasionne aussi la constipation du ventre, & la difficulté d'être purgé. L'urine est quelquefois limpide, quelquefois épaisse, & cette derniere est souvent un signe de guérison. Les humeurs portées vers les glandes salivaires, à l'occasion des obstructions formées dans le bas-ventre, produisent un crachement fréquent.

29. Cet état des fluïdes affecte enfin les tendres capillaires du cerveau, par la viscosité & l'imméabilité de la matiére, collée dans leur cavité, dérange l'imagination, & produit finalement la corruption des viscères du bas-ventre.

30. Il est évident qu'on ne doit pas plus entreprendre d'emporter cette maladie, par des remèdes actifs, que d'arracher avec violence une épine de la chair, ou quelque matiére gluante, adhérante à un fil de soye; les matiéres visqueuses doivent être doucement divisées, délayées, & emportées: toutes les substances qui échauffent, dissipent encore davantage les parties fluïdes, & par conséquent augmentent la maladie; c'est pourquoi on trouve que l'eau impré-

gnée de quelque sel pénétrant, est très-efficace dans cette indisposition. La diéte doit être opposée à l'acrimonie particuliere, soit qu'elle soit acide, ou alkaline, ce qu'il est aisé de découvrir par le N°. 5. de cette proposition. Elle doit être adoucissante, légére dans les deux cas, humectante, & propre à dissoudre la bile; de cette nature sont les savons végétaux, comme le miel & les sucs des fruits mûrs, quelqu'unes des plantes rafraichissantes & laiteuses, comme la chicorée, la laitue, la dent de lion, dont on remarque le bon effet, dans les pays chauds. Le lecteur peut voir, dans le Chapitre précédent, la diéte qui convient dans toutes les intentions du cas présent.

PROPOSITION VIII.

Tirer quelques conséquences générales de la doctrine précédente.

Il est aisé de déterminer par ce que nous venons de dire dans ce petit Essai, les régles du regime dans les différens états tant de santé que de maladie du corps humain.

1. Par la Prop. VII du Chap. II. la nourriture des enfans doit être ténue, & abondante, & telle qu'elle allonge les fi-

bres, sans les rompre ou les durcir, à cause de leur foiblesse & de l'état d'accrétion. Le lait a toutes ces qualités.

2. Par la Prop. IV. du même Chapitre, la solidité, la quantité, & la résistence des alimens doivent être proportionnées à la force, ou à la quantité de l'action musculaire, plus grande dans la jeunesse, que dans aucun autre âge, raison qui sembleroit y indiquer une nourriture forte & solide; mais qui doit être (parce que cet âge est encore dans l'état d'accrétion) émolliente, relachante, copieuse, & sans acrimonie.

3. La nourriture des adultes doit être solide & douce & d'une consistence convenable; leur boisson principale, doit être de l'eau froide (parce qu'elle possède, dans cet état, son esprit & son air naturels que la chaleur détruit), & une quantité de liqueurs fermentées proportionnée à leur tempérament.

4. L'action des fluides sur les vaisseaux, & l'exercice des fonctions animales ordinaires, doivent à la fin durcir les fibres, abolir plusieurs canaux, & en consolider plusieurs ensemble; de-là vient le dessechement, l'immobilité, la foiblesse du corps, & celle de la premiere & seconde digestion. La perte des dents, & le défaut

de la mastication, qui sont les accidents de la vieillesse, exigent une nourriture semblable à celle de l'enfance, qui soit émolliente & délayante, souvent répetée, mais sans que la quantité en soit proportionnée à la masse du corps.

5. On peut aussi déterminer aisément de la doctrine du Chap. V. les inconvéniens, qui naissent de l'excès de quelque aliment que ce soit. Trop de sel produit la soif, l'enrouement, l'acrimonie dans la sérosité dont il détruit par conséquent la douce qualité nourriciere; l'érosion des petites fibres, les douleurs & tous les symptômes du scorbut muriatique.

6. Les acides pris en trop grande quantité, particuliérement ceux qui sont austères, comme les fruits verds, produisent une stricture trop considérable dans les fibres, épaississent & coagulent les fluïdes; de-là les douleurs, le rhumatisme & la goutte, la pâleur, la gâle, & autres éruptions cutanées: les substances extrêmement styptiques sont nuisibles aux nerfs, & occasionnent la paralysie.

7. Les épices trop abondantes causent la soif, la sécheresse & la chaleur, animent le poulx, augmentent le mouvement du sang, & dissipent les fluïdes; de-là la

maigreur ; les douleurs d'eſtomac, le dégoût, & la fiévre.

8. Les liqueurs fortes, particuliérement les eſprits inflammables, pris en grande quantité, enyvrent, reſſerrent, durciſſent, deſſechent, irritent les fibres, & coagulent les fluïdes. Elles corrodent & détruiſent la tunique interne de l'eſtomac & des inteſtins ; & ſi la digeſtion eſt une putréfaction, il faut que les eſprits l'empêchent par leur qualité naturelle ; * ces liqueurs produiſent encore la foibleſſe, des vents, des obſtructions particuliérement dans le foye ; les fiévres, la leucophlegmatie, & l'hydropiſie : comme elles élévent, par leur ſtimulation, les eſprits pour un moment, (élévation à laquelle ſuccéde une déjection proportionnée), elles mettent dans l'habitude & la néceſſité de les continuer, & même de les augmenter. Les liqueurs encore fermentantées, comme le moût & la nouvelle bierre, ſont ſujettes à produire des ſpaſmes dans l'eſtomac, des coliques, & des diarrhées.

9. Une nourriture viſqueuſe engendre des vents, des crudités d'eſtomac, des obſtructions dans les petits vaiſſeaux des inteſtins, dans les orifices des veines lactées, & dans les glandes, des tumeurs & la dureté

* Voyez l'anatom. de Chiſelton.

du bas-ventre, la froideur, la pâleur de la peau, & la viscidité des fluïdes.

10. Les alimens huileux relâchent les solides, & particuliérement l'estomac & les intestins (les Moines qui usent de beaucoup d'huile sont sujets aux hernies) ils causent des éructations nidoreuses, le dégoût, des vomissemens huileux & amers; des obstructions dans les capillaires, en leur interdisant l'entrée de la partie aqueuse, avec laquelle ils ne se mêlent point; enfin ils produisent la soif, & les inflammations.

11. L'usage constant d'une même nourriture peut produire des mauvais effets, dans quelque constitution que ce soit. La nature a pourvû l'homme d'une grande variété d'alimens; elle lui a donné l'appétit pour les desirer, & les organes pour en faire la digestion. (On peut voir dans l'Histoire naturelle de la Jamaïque du Chevalier Sloane, tout ce qui peut faire les délices de la table). Cet usage constant de la même nourriture peut faire tourner la constitution vers quelqu'un des extrêmes, mentionnés dans ce Chapitre; La 1e. regle de Celse, du Chap. 1er. est bonne pour les personnes en santé. *Sanus homo qui benè valet, & suæ spontis est, nullis obligare se legibus debet, nullum cibi genus fugere quo populus*

utitur, interdum in convivio esse, interdum ab eo se abstinere, modo plus, modo amplius assumere, &c. Le sens de ce passage est qu'un homme sain & qui est son maître, ne doit point s'astreindre à des regles étroites, ni s'abstenir d'aucune viande, dont l'usage est commun; qu'il doit quelquefois se régaler, quelquefois jeûner, quelquefois dormir, quelquefois veiller plus qu'à l'ordinaire, &c. Une exacte & scrupuleuse regularité est presque impraticable; elle est même dangereuse, lorsque devenue habituelle, on s'en écarte; car toutes les substances, dont on ne fait pas usage ordinairement deviennent stimulantes & nuisibles à nos corps, comme le vin, & la chair le sont à ceux qui n'y sont pas accoutumés: la regle de Celse, restrainte comme il convient, est bonne par conséquent pour les personnes en santé, & même pour celles qui ont quelqu'une des indispositions rapportées dans ce Chapitre; soit resserrement, soit relâchement; en qui l'acide domine ou le bilieux, &c. mais l'attachement constant à la même espèce d'alimens, peut rendre le cas incurable, en le portant dans l'extrême opposé.

12. Les regles générales sur le régime, sans avoir égard aux constitutions particuliéres, sont absurdes.

13. La distinction ordinaire en nourriture végétale prise avec l'eau, & en animale avec les liqueurs fermentées, n'est ni exacte, ni complette, eu égard aux différentes constitutions. 1°. Parce qu'il n'y en a aucune de celles qui sont rapportées dans ce Chapitre, qui puisse être limitée & restrainte à cette distinction; on ne pourroit peut-être pas même astreindre une même personne, à l'une ou à l'autre de ces deux nourritures, dans les différentes circonstances. 2°. Parce que la nourriture végétale n'est point caracterisée, n'y ayant point de qualité alimenteuse générale, en laquelle tous les végétaux conviennent; il y en a d'acides, d'alkalins, de rafraichissans, d'échauffans, de relâchans, d'astringens, d'âcres, de doux, &c. d'utiles, ou de nuisibles, suivant les différentes constitutions qui en font usage: on peut faire un bouillon avec des végétaux, qui soit plus fort qu'aucun jus de viande.

14. Comme la viande est généralement alkaline, & que plusieurs végétaux sont acides & rafraichissans; ceux d'une constitution chaude bilieuse se trouveront extrêmement bien d'une nourriture végétale, & d'une boisson aqueuse, & peut-être également bien, si on l'entre-mêle de substances animales corrigées avec une quan-

tité ſuffiſante de matiéres acides, comme le pain, le vinaigre, & les liqueurs fermentées.

15. L'huile de la plûpart des végétaux, dans laquelle conſiſte principalement leur qualité nourriciere, ne paroît pas être ſi difficile à digérer que celle des animaux; la viande graſſe eſt de plus dure digeſtion que la plante la plus huileuſe priſe comme aliment: les perſonnes malades ne ſçauroient prendre une ſi grande quantité de graiſſe fondue, que d'huile d'amandes douces.

16. Les ſubſtances animales ſont plus nourriſſantes & plus aiſées à ſe changer en nos liqueurs, que les végétales; c'eſt pourquoi ces dernieres ſont plus propres, comme étant moins nourriſſantes, pour certaines conſtitutions; quoiqu'il y ait quelques végétaux, comme les carottes & les navets, qui engraiſſent les animaux, qui ne vivent que de végétaux.

17. Comme les qualités des plantes ſont plus différentes que celles des ſubſtances animales, la nourriture tirée de quelques eſpèces de végétaux, peut être plus efficace dans la cure de certaines maladies chroniques, qu'une nourriture animale.

18. Les parties fibreuſes ou vaſculaires des végétaux paroiſſent à peine être alterées

dans le conduit alimentaire. La fiente de cheval n'est que les filamens du foin, ce qui fait qu'elle est combustible.

19. Les substances végétales abondent plus en particules aëriénes que les animales, & sont par conséquent plus venteuses.

20. L'homme est par sa formation, ainsi que par son appétit, un animal carnacier; les instrumens de la digestion sont si bien adaptés à la nourriture propre de chaque animal, que de la structure des premiers, il est aisé de deviner la seconde: la plûpart des quadrupédes, qui vivent d'herbes, ont des dents incisives pour les arracher & les diviser: une fois avalées, elles remontent d'un des estomacs, pour recevoir une nouvelle altération par une seconde mastication; enfin la masse ainsi préparée passe par quatre estomacs de figure & de structure différentes, avant qu'elle arrive aux intestins. Ceci est le cas des animaux ruminans; excepté quelques-uns, comme les liévres, qui n'ont qu'un ventricule. Il paroît par ce méchanisme que la nature employe beaucoup de travail à changer les végétaux en substances animales: c'est pourquoi les animaux non ruminans qui vivent d'herbes, ont de fortes dents molaires, & machent beaucoup. On a vû aussi des hom-

mes qui ruminoient & remachoient leurs aliments & en qui le défaut de cette fonction a été le ſymptôme, ou l'avant coureur d'une maladie prochaine. (Voyez les Tranſact. Philoſoph. & le *Sepulchret. Anatom.* Bonet.) On obſerve dans les oiſeaux qui vivent de graines, le méchaniſme d'un moulin; leur jabot eſt la trémie qui reçoit & polit les graines, les laiſſant tomber par degrés dans l'eſtomac, où elles ſont moulues par deux puiſſans muſcles, dont l'action eſt aidée par les petites pierres que ces volatiles avalent à ce deſſein; pluſieurs de ceux-ci, comme les pigeons, digérent à demi les alimens, avant de les donner à leurs petits, l'eſtomac de ces derniers étant trop foible pour exécuter cette action. Quelques oiſeaux, comme le coucou, qui vivent de ſubſtances aiſées à ſe diſſoudre, tels que les vers, les œufs, &c. ont les tuniques de l'eſtomac unies. Les oiſeaux de proye qui ſe nourriſſent de ſubſtances animales, ont des eſtomacs membraneux, & non muſculeux.

Les meilleurs inſtrumens pour diviſer les herbes, ſont les dents inciſives, pour caſſer les matiéres dures, comme les os, & les noix; les molaires, pour briſer la chair, les canines qui paroiſſent ſi néceſſaires à ce deſſein, que l'aigle les a placées, non

dans le bec, mais deux à la racine de la langue, pour retenir sa proye, & trois rangées à ses machoires, à l'entrée du gosier. L'homme a les trois espèces. Les dents, & les estomacs de quelques animaux carnaciers ne différent pas beaucoup de ceux des hommes. Un lion a généralement 14. dents à chaque machoire; quatre incisives, quatre canines, & six molaires, assez fortes pour diviser la chair, ainsi que pour briser les os. L'homme en a communement 16. à chaque machoire, dont il n'y a que deux canines. Les plis de la tunique interne de l'estomac du lion, sont plus forts, que les rides de celle de l'estomac de l'homme; mais ils différent peu dans le reste. L'estomac des oiseaux aquatiques qui vivent de poisson, est semblable à celui de l'homme. Il paroît, par ce qu'on vient de dire, que la nature a pourvû les hommes d'instrumens propres à préparer & à digérer presque toutes les espèces de substances alimenteuses; ils sont donc carnaciers, & par la structure de leurs parties, & par leurs appétits.

21. On a objecté contre cette doctrine que les animaux qui vivent de graines, ont un long *colon* & un *cœcum*, & que ces intestins manquent dans ceux qui se nourrissent de chair. On répond que l'observation

n'est

n'eſt point vraye ſans exceptions. On ſçait que l'homme a ces deux boïaux ; pluſieurs animaux qui vivent de chair, n'ont ni l'un ni l'autre, & pluſieurs de ceux qui ſe nourriſſent de graines, les ont tous les deux ; certains qui ne mangent point de viande, ont un grand *cæcum* & point de *colon* ; & d'autres n'ont ni l'un ni l'autre. Il y en a de ceux qui mangent quelquefois de la chair, qui ont ces deux boïaux ; mais comme l'obſervation eſt généralement vraye, elle prouve du moins que l'homme eſt deſtiné à uſer quelquefois de nourriture végétale, & eſt un nouvel exemple du plus grand travail de la nature, à aſſimiler les ſubſtances végétales en animales, en leur fourniſſant un paſſage plus long & plus retardé.

22. Les animaux qui vivent de chair, ont plus de courage, de force, & d'activité que ceux de la même grandeur qui ſe nourriſſent d'herbes ; ce qui paroît évident, ſi on compare ces derniers avec les lions, , les tigres, & l'eſpèce canine. Les oiſeaux de proïe ſurpaſſent auſſi ceux qui vivent de graines, en force & en courage. Je ſçai plus d'un exemple de paſſions de colére qui ont été très-moderées par une nourriture végétale.

23. Les liqueurs fermentées ſont pro-

pres, & peut-être néceſſaires à ceux qui vivent de ſubſtances animales; car la chair, ſans être corrigée par les acides, comme le pain, le vinaigre, & les liqueurs fermentées, eſt une nourriture trop alkaline; le vin même pris avec modération en tempére plûtôt la chaleur, qu'il ne l'augmente. L'eau eſt le ſeul délayant, & le meilleur diſſolvant de la plûpart des ingrédiens de nos Alimens. On ſçait par expérience que l'eau eſt la liqueur la plus propre pour aider la digeſtion; mais comme elle relâche, ſon uſage conſtant peut nuire à quelques conſtitutions. Comme elle eſt dépourvûe de tout acide, elle ne convient point avec une nourriture entiérement alkaline.

La doctrine établie dans cet Eſſai, eſt dans la plûpart de ſes points (je ne dis pas dans tous) conforme à celle du divin HIPPOCRATE, comme il paroît par divers paſſages de ſes ouvrages, particuliérement de ſes livres de la Diéte, de ſa Méthode du régime, dans les maladies aiguës; des Commentaires de Galien ſur les mêmes traités, & quelques autres de ſes ouvrages. Dans ſes livres de la Diéte, il décrit les qualités de toutes les ſubſtances dont les hommes ſe nourriſſent généralement, & celles de la chair de pluſieurs animaux qui ne ſont point en uſage parmi nous; comme

les chiens, les renards, les Anes, les chevaux. Je citerai quelques endroits de ces ouvrages, autant qu'ils ont du rapport à cette partie de la Diéte, qui concerne les Alimens, ſans renvoyer le lecteur aux éditions, aux livres, & aux pages, ce qui lui ſeroit de peu d'uſage. Les maximes de ce grand homme ſont, que la ſanté dépend principalement du choix des Alimens.

Que les Médécins d'avant lui devoient être blâmés pour n'avoir point preſcrit de regles pour le regime.

Que celui qui veut traiter habilement la matiére des alimens, doit conſidérer leur nature, celle de l'homme, & la conſtitution de la perſonne qui les prend.

Que la chair des animaux ſauvages, eſt plus sèche que celle des domeſtiques; celle de ceux qu'on a engraiſſé, plus que celle de ceux qui ſe ſont nourris de pâturage.

Que celle des animaux châtrés, & de ceux qui ſont dans la vigueur de l'âge, eſt la meilleure, & celle de ceux qui n'ont pas été expoſés à un rude travail, la plus tendre.

Que le bœuf eſt bilieux, c'eſt-à-dire, diſpoſé à s'alkaliſer, de même que toute autre eſpèce de chair.

Que la viande des pays chauds & ſecs, eſt très-nourriſſante.

Il porte l'exactitude, quant à la maniere d'aprêter les viandes, jusqu'à dire que de les rôtir c'est leur enlever leur humidité.

Que la chair salée doit être macérée, & humectée.

Qu'elle dessèche, atténue, & lâche le ventre.

Il est aussi très-curieux dans le tempérament qu'il donne aux qualités de ses viandes, par les assaisonnemens de leurs contraires.

Il décrit les qualités de la chair de la plûpart des espèces de volatiles: il nous dit que celle des oiseaux qui vivent de graines, n'est pas si humide, & si huileuse, que celle des canards. Il est très-exact quant aux qualités du poisson frais & salé, & des végétaux alimenteux & médicinaux.

Il rapporte que les oignons, les porreaux, les raiforts, &c. sont chauds & acrimonieux; que certaines substances végétales, comme la moûtarde, & le cresson, occasionnent la dysurie; que d'autres, comme la laitue, sont rafraichissantes & relâchantes; que le céleri est diurétique; que la menthe est chaude; que les choux dissolvent la bile; que les herbes odorantes sont échauffantes; les légumes venteux; les fruits meurs, laxatifs; les verds, as-

tringens ; ceux des climats chauds plus secs & plus échauffans que ceux des pays froids, & que les concombres, qui ne sont pas meures, sont difficiles à digérer.

Il n'est pas moins exact dans la description du lait & du petit-lait, & de toutes les espèces de pain & d'eau, laquelle il choisit claire, légére, sans goût, & sans odeur, tirée non de la neige, mais des fontaines exposées à l'Orient ; quoiqu'il semble avoir sçû quelque chose des eaux minérales, il ne dit rien de leur usage.

Il ne décrit pas avec moins d'exactitude les qualités des différentes espèces de vin, noir, blanc, austère, clair, huileux, & leurs usages propres, par où il paroît qu'on ne bûvoit jamais ou rarement de vin pur, dans son pays. Il le permet tel, après des grandes dissipations d'esprits par la fatigue, & en regle la quantité, suivant les saisons.

Il a aussi examiné les qualités médicinales des alimens ; il nous dit que quelques-uns sont laxatifs, d'autres humectans, d'autres desséchans, quelques-uns astringens, certains diurétiques.

Les qualités qu'il attribue aux substances alimenteuses, sont à la vérité les quatre communes parmi les Anciens, le chaud,

le froid, le sec, & l'humide; ses notions sont en conséquence souvent très-justes, & très-instructives; rien ne peut l'être d'avantage que ce qui suit; sçavoir que les substances acides, âcres, austères, & amères ne nourrissent point, mais qu'elles causent des frissons par la stimulation que leur qualité astringente cause dans les fibres; que les matiéres douces, huileuses, & grasses sont nourrissantes & anodines; que l'eau délaye & rafraichit; que le miel est déterssif, & le vinaigre utile aux constitutions bilieuses: ses maximes dans la cure des maladies, par les alimens, ne sont pas moins judicieuses.

Il avance encore que les maladies dépendent du vice des parties contenuës & contenantes, c'est-à-dire, des fluides, & des solides.

Que ces derniers doivent être relâchés, ou resserrés, suivant qu'ils donnent passage à une trop grande ou trop petite quantité d'humeurs.

Que les animaux sont composés de feu & d'eau, définition qui n'est pas si imparfaite qu'on pourroit se l'imaginer; car par l'eau, il paroît entendre les parties passives & même les solides, & par le feu, toutes les parties actives & volatiles; il place la différence des constitutions dans l'excès ou

le défaut de ces principes, & compare leur mêlange à une eſpèce d'harmonie.

Qu'il y a dans le corps humain, l'amer, le ſalé, le doux, l'âcre, l'inſipide.

Que les contraires ſe guériſſent par leurs contraires.

Que la ſanté conſiſte dans une proportion convenable de ſang, de pituite, & de bile.

Que la ſur-abondance du ſang & de la bile, ſont les cauſes des maladies aigues.

Que la longue abſtinence occaſionne l'amertume de la bouche, & le battement des tempes; il blame les Médecins qui affamoient leurs malades, dans le commencement de la maladie; la raiſon qu'il en donne & qui eſt conforme aux principes établis dans cet Eſſai, eſt qu'ils deſſéchoient trop par-là, c'eſt-à-dire, que les parties fluïdes étoient diſſipées.

Que l'homme ne ſçauroit vivre en ſanté, ni digérer ſes alimens, ſans exercice, & que la quantité & l'eſpèce de ceux-là, doivent conſerver une juſte proportion avec celui-ci. GALIEN ſon Commentateur poſe les deux aphoriſmes ſuivans.

Les perſonnes jeunes, chaudes, robuſtes & laborieuſes, peuvent ſe nourrir de viandes dures & groſſiéres, comme le bœuf, le porc, la chair & le poiſſon ſalés, le fro-

mage dur, le pain de seigle, les œufs durs, &c. parce que ces substances nourrissent & se digérent lentement, car si ces personnes usoient de viandes légéres; ou elles seroient trop-tôt digérées, ou elles se convertiroient en bile.

Le lait est la nourriture la plus propre pour les enfans; les viandes tendres pour les personnes dans l'état d'accrétion; & les liquides pour celles qui sont attaquées de maladies aigues.

HIPPOCRATE observe encore que la pâleur est l'effet de l'acidité.

Que le choix de la nourriture doit se faire, selon la différence des constitutions; les phlegmatiques, par exemple, se nourrissant de chair & de poisson bien assaisonnés; de volaille, peu de végétaux; & de vins noirs & austéres: ceux d'un tempérament sec, de fruits addouciſſants, de figues, de raisins secs, & de vins doux; ceux dont la digestion est mauvaise, & le ventre lâche, cas des constitutions acides, de volaille, nourriture en même tems alkaline, & de digestion aisée; les personnes constipées d'herbes potagéres.

GALIEN son Commentateur nous dit que les substances ameres engendrent la bile & brûlent le sang, sans procurer aucune nourriture à la machine: elles peuvent ce-

pendant, suivant ce qu'on a dit dans cet Essai, fournir une espèce de bile auxiliaire. Il avance encore que les épiceries piquantes sont très-contraires aux corps délicats, à raison de leur disposition à se fondre & à s'enflammer : les personnes robustes peuvent les prendre avec les viandes grossiéres, & par conséquent, elles conviennent, suivant les principes de cet Essai, aux gens gras, à cause de leur qualité fondante : les viandes chargées de sel sont dangereuses ; leur grand usage produisant les inflammations, la lépre, des ardeurs d'urine, & des obstructions considérables : elles ne conviennent qu'aux constitutions robustes, comme les Matélots, les Soldats, & les Laboureurs accoutumés à la fatigue & au travail.

Les viandes grasses ne sont bonnes que pour les estomacs secs ; elles sont bien-tôt corrompues dans les sanguins & les bilieux ; dans les phlegmatiques, elles procurent le cours de ventre, & empêchent la rétention.

Il observe encore que la nourriture des malades doit être opposée dans les qualités à la maladie ; car la santé elle-même n'est qu'une espèce de tempérament acquis & conservé par un mêlange convenable de contraires. Les alimens prescrits, en con-

séquence, dans les fiévres, par HIPPOCRATE, étoient les ptisanes, & les crêmes d'orge, les décoctions de certains végétaux, mêlées avec quelque acidité; l'hydromel, l'oxymel, & les vins légers trempés & sans goût, lorsqu'il n'y avoit point de disposition au délire. Il donnoit l'eau, le vinaigre & le miel dans les pleuresies; & les inflammations du poûmon; cas où il mêloit quelquefois les épicéries, ce qui paroît étrange, mais qu'il faut qu'il ait prescrit dans la vûe de provoquer l'expectoration; il ordonne dans les ulcéres du poûmon le sel & la graisse, dans sa ptisane pour les douleurs d'après l'enfantement, la graisse & les porreaux; pratique qui lui avoit sans doute réussi.

Il prescrit le lait d'ânesse en grande quantité, & jusqu'à environ quatre pintes de Paris, dans les cas convenables; mais particuliérement comme un restaurant. Il donne ce même lait & le petit lait, avec la précaution de s'abstenir d'huile, & de graisse, aux constitutions chaudes & sèches.

Ses maximes générales pour la conservation de la santé, ne sont pas moins judicieuses.

Il conseille une nourriture modérée avec un degré d'exercice convenable.

Il remarque que les perſonnes d'une conſtitution chaude, doivent s'abſtenir d'exercices violens, uſer du bain d'eau chaude, plûtôt que d'onctions; ſe nourrir du maïs, qui eſt ſa nourriture favorite, & d'herbes potageres.

Qu'on ne doit point s'aſſûjettir à une diéte trop reguliere, parce que, dans ce cas, la moindre erreur devient dangereuſe.

Que toutes les altérations ſoudaines, & extrêmes, ſoit de plénitude, d'évacuation, de chaud, ou de froid, ſont dangereuſes.

GALIEN, Interprête de l'eſprit d'HIPPOCRATE, nous dit que la conſtitution d'un corps peut-être entiérement changée par la nourriture.

Que nous devons prendre ces eſpèces de viandes, qui conviennent le-mieux à notre âge, à notre tempérament, & à nos indiſpoſitions; car comme chaque membre de nos corps, ſe nourrit d'un ſuc différemment qualifié, de même les travailleurs, les gens oiſifs, les enfans, les jeunes perſonnes, & les vieillards, les conſtitutions chaudes & froides, les phlegmatiques & les colériques doivent uſer de nourritures différentes. Il me ſeroit aiſé de citer un in-

finité d'autres passages, pour prouver la conformité de la doctrine de cet Essai, avec les notions, & la pratique d'HIPPOCRATE; mais ceux que j'ai déja rapportés, suffiront, & pourront servir à confirmer à quelques lecteurs, par autorité, ce qu'ils ne voudroient pas se donner la peine de déduire par raisonnement.

Fin de la Premiere Partie.

REGLES PRATIQUES
SUR
LA DIÉTE
DANS LES DIFFERENTES
CONSTITUTIONS
ET MALADIES
DU CORPS HUMAIN.

Par JEAN ARBUTHNOT, *Docteur en Médecine, Membre du College des Médecins de Londres, & de la Societé Royale.*

SECONDE PARTIE.

A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez GUILLAUME CAVELIER, près la Fontaine S. Séverin, au Lys d'Or.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation, & Privilége du Roy.

PREFACE.

ON a reproché deux défauts à la premiere Partie de ce traité ; le premier, c'eſt d'être obſcure ; le ſecond, de n'être pas auſſi pratique qu'elle doit l'être : quant au premier reproche, je réponds que l'obſcurité peut être priſe dans deux ſens, ou comme réelle, ou comme rélative à l'intelligence du lecteur ; ſi l'obſcurité eſt priſe dans le premier ſens, j'oſe aſſûrer que c'eſt injuſtement qu'on le blâme : Il n'eſt peut-être pas entiérement vrai, mais je ſuis ſûr qu'il eſt intelligible. Si l'obſcurité eſt priſe dans le ſecond ſens, les élemens d'Euclide même peuvent être regardés comme obſcurs : j'avoue ingénument que j'avois fait un jugement trop partial de la capacité de di-

vers de mes lecteurs ; il eſt cependant vrai que pluſieurs, qui ne ſont point de la profeſſion ont entendu le tout ; d'autres une grande partie ; mais il n'étoit point poſſible d'écrire à la portée de tout le monde.

Quant à la ſeconde faute, j'ai tâché de la réparer par l'addition de cette ſeconde Partie, que j'ai été obligé d'écrire à la hâte, & dans un tems que les angoiſſes du corps & de l'eſprit, outre les affaires, me rendoient très-impropre pour cette entrepriſe : tout ce que je puis dire en ſa faveur eſt que, quoique moins exacte, elle peut être plus utile que la premiere, la regardant d'ailleurs comme un ouvrage aſſez ſemblable à un almanac, dont l'utilité eſt publique, mais dont perſonne ne s'eſt jamais propoſé, je penſe, de retirer aucune réputation. C'eſt une collection des préceptes épars dans la premiere Partie, avec des nouvelles regles, qui s'étendent aux maladies les plus communes, de même qu'aux

constitutions des corps, j'ai encore suivi ici la méthode du sçavant BOERHAAVE, qui a certainement étudié & enseigné cette Partie de la profession mieux qu'aucun ne l'avoit fait avant lui.

Je ne sçaurois penser qu'il soit peu important de traiter, *ex professo*, de cette Partie de la Diété avec quelque exactitude, pour les raisons suivantes: 1°. Parce que les parties d'un art ou d'une science sont souvent mieux entenduës, lorsqu'on les traite séparement: 2°. Parce que les Praticiens en Médecine & en Chirurgie sont souvent frustrés dans leurs intentions, par les erreurs de diéte commises par leurs malades; inconvénient que j'ai souvent éprouvé, je suppose, de commun avec plusieurs de mes Collegues. 3°. Parce que quelques Regles Pratiques de cette espèce peuvent être utiles à ceux qui ne sont point à portée de recourir à l'avis du Médecin; de même qu'à quelques Praticiens peu

expérimentés, dont on eſt quelquefois obligé de ſe ſervir. Les méthodes preſcrites dans ce court Traité, leſquelles ſont à la portée de preſque tout le monde, produiront plus de bien & cauſeront moins de mal dans les maladies aigues, que les remèdes peu convenables & donnés hors de ſaiſon ; & le régime que chacun y trouvera convenable à ſon état, pourra faire des grandes cures dans les indiſpoſitions chroniques. J'eſpere enfin d'avoir fini ſur ce ſujet. J'ai écrit la premiere Partie par hazard, & la ſeconde pour réparer quelques défauts de la premiere : triſte récompenſe des Auteurs.

REGLES PRATIQUES SUR LA DIÉTE,

Dans les différentes conſtitutions & maladies du corps humain.

CHAPITRE I.

Des différentes qualités, & effets des ſubſtances alimenteuſes.

1. *Des ſubſtances alimenteuſes auſtères, & aſtringentes.*

CE ſont celles qui contiennent un ſel acide eſſentiel combiné avec la terre & tres-peu d'huile; comme pluſieurs ſortes de prunes, & quelques eſpèces de poires, qu'on peut

distinguer par leur goût âpre & stiptique.

Les coings, qui par leur qualité sont souvent utiles aux estomacs foibles, & pour arrêter les hémorrhagies.

Les grenades, qui contiennent un suc stiptique, & extrêmement rafraichissant.

Le fruit de l'épine-vinete, les néfles, les griotes, tous utiles dans les pertes de sang.

L'ozeille, qui est bonne dans le crachement de sang, & l'haleine puante.

Le pourpier, qui est succulent & acidule, contenant un sel nitreux rafraichissant.

La pimprenelle, astringente, & vulneraire. Les tamarins, rafraichissans, & astringens, mais neanmoins laxatifs.

Les capres, astringentes, & diurétiques. Toutes les matiéres confites au sel & au vinaigre, particulierement le fenouil de mer, qui est stimulant. Ces sortes de substances incommodent certains estomacs, par leur qualité acide, & astringente.

Il y a des vins de la même nature, connus par leur goût âpre & austère ; de même que toutes les eaux acidules & ferrées.

Les liqueurs fortes & spiritueuses contractent & durcissent les solides plus encore que les précédentes.

2. *Des ſubſtances alimenteuſes adouciſſantes, & relâchantes.*

Ce ſont les ſucs de la plûpart des fruits meurs de jardin, comme les ceriſes; ces fruits ſont rafraichiſſans, & laxatifs; & leurs noyaux bons pour la gravelle.

Les fraiſes; qui par leur odeur embaumante ſemblent auſſi être cordiales. Les pepins, qui ſe détachent des fruits meurs en les ſecouant dans l'eau, ſont un très-bon remède contre la pierre. Les ſucs des fraiſes & des limons dans l'eau de fontaine ſont une excellente boiſſon dans les fiévres bilieuſes.

Les oranges. Les douces ſont plus relâchantes que les ameres ou celles de Seville, qui neanmoins ne ſont point échauffantes; ces dernieres ſont très bonnes dans le ſcorbut chaud.

Les citrons & les limons. Leurs ſucs ſont plus rafraichiſſans que celui d'orange. Les limons aigres ne poſſedent pas beaucoup la qualité relâchante, étant un peu ſtyptiques.

Les pommes qui ſont auſſi pectorales, rafraichiſſantes & lénitives; elles différent conſidérablement ſelon leurs eſpèces; mais leurs qualités peuvent ſe connoître aiſément par le goût.

Les poires, qui participent beaucoup des mêmes qualités, quelqu'unes de leurs espèces paroiſſent être, par leur goût relevé, plus cordiales que les pommes.

Les pêches, qui ſont auſſi cordiales & pectorales.

Les prunes douces. Les auſtères ſont aſtringentes.

Les meures, qui ſont auſſi pectorales & corrigent l'alkali bilieux.

Les abricots qui, excepté ceux qui ſont bien meurs, ſont plûtôt un peu ſtyptiques.

Les groſeilles. Celles qui ſont extrêmement meures ſont lénitives, les vertes ſont aigres & aſtringentes.

Les raiſins de Corinthe ſont bons dans le crachement de ſang; ils ſont extrêmement rafraichiſſans, & un peu aſtringens. Leur gêlée mêlée avec l'eau, eſt une excellente boiſſon dans les fiévres bilieuſes.

Les raiſins qui pris modérement augmentent l'appétit, & aident à la digeſtion; mais pris en grande quantité ils diſſolvent trop la bile, & produiſent le cours de ventre; ſecs ils ſont pectoraux.

Les figues. Elles domptent puiſſamment l'acrimonie, ſont utiles dans la toux, & l'enrouement; extrêmement émollientes, & diurétiques par le relâchement qu'elles

produiſent dans les voyes urinaires, bonnes dans le piſſement de ſang ; on a toujours cru que leur uſage immoderé engendroit des poux.

Les mêlons, les courges, les citrouilles, & les concombres contiennent un ſuc rafraichiſſant, avec un ſel nitreux ; celui de mêlons eſt nourriſſant, cordial & diurétique ; & il y a des exemples de piſſements de ſang produits par leur quantité immoderée ; on doit les manger à jeun. Les concombres ſont trop froids pour certains eſtomacs. Ceux dont le ſang eſt diſſout & aqueux doivent s'en abſtenir ; ſi leur tige eſt meurtrie, la pulpe du fruit devient amere, & produit l'effet de la coloquinte. Le ſuc de ceux qui ne ſont point meurs, eſt purgatif. Les concombres ſont utiles dans le piſſement de ſang.

Tous les fruits qui contiennent un ſel acidule eſſentiel, beaucoup de phlegme & peu d'huile, ont la qualité lénitive, de-même que les herbes potageres émollientes, comme ;

Les choux, qui ſont adouciſſans, & ſans aucune acidité. La gêlée ou le jus du chou rouge cuit au four & mêlé avec du miel, eſt un excellent pectoral.

La laituë dont le ſuc eſt anodin, diſſolvant de la bile & propre pour les mélan-

coliques; cette plante eſt diurétique, & bonne dans les ſtranguries, particuliérement quand on la mange crue; on croit qu'elle augmente le lait.

La chicorée & la dent de lion qui ont quelqu'unes des mêmes qualités avec une légére amertume extrêmement agréable à l'eſtomac & point échauffante. Le ſuc de la dent de lion eſt bon dans les fiévres intermittentes.

Les épinars, qui ſont émolliens mais peu nourriſſans; on les regarde comme bons dans les inflammations des boyaux.

Les bettes émollientes, nourriſſantes, & laxatives.

Les carottes, bonnes dans les cas de colique néphrétique, anti-acides, & engraiſſantes.

Les panais utiles dans les coliques phlegmatiques. La plante dont on tire l'opopanax eſt une eſpèce de panais.

Le chervi, eſt une bonne racine dans le piſſement & le crachement de ſang.

La ſcorſonere eſt adouciſſante, bonne dans la petite vérole, la rougeole, les fiévres peſtilentielles, & la goutte; ſon ſuc exprimé eſt meilleur que ſa décoction.

Le ſalſifix, c'eſt une racine alimenteuſe qui a la plûpart des qualités de la ſcorſonere.

Toutes

Toutes les substances farineuses sont aussi émollientes, comme,

L'orge qui est déterſif, quoique légérement visqueux; la décoction & la crême d'orge conviennent dans les maladies inflammatoires.

Le ris est nourrissant, bon dans les hémorrhagies.

Le mays ne fermente pas si aisément que les autres grains; c'est la raison pour quoi il est plus visqueux.

Le froment qui est le plus propre de tous les grains pour le pain. Celui-ci est laxatif, & irrite les boïaux lorsqu'il n'est pas entiérement purgé du son.

Le pain de ris est plus disposé à s'aigrir, & moins nourrissant que celui de froment.

L'avoine est déterſive, résolutive, & pectorale. Le gruau & le beurre, appliqués extérieurement, dessèchent les dartres de la tête.

Le millet est diurétique, déterſif, & bon dans les maladies des reins.

Le panic est apéritif; bouilli avec du lait il est adoucissant & tempére l'acrimonie.

Les pois contiennent une huile douce, sans aucune qualité piquante; ils sont par conséquent extrêmement adoucissans, & modérent l'acrimonie.

Les fêves & les haricots ont les mêmes qualités ; on les regarde comme diurétiques, & bons pour la pierre.

L'opinion commune eſt que les perſonnes qui menent une vie ſédentaire, ne doivent pas manger beaucoup de pois, ni d'haricots à cauſe de leur viſcoſité.

Les huiles animales, la crême, le beure, & la moëlle ſont toutes lénitives & nourriſſantes : cette derniere eſt excellente dans le ſcorbut ſec, accompagné du cliquetis des os, cas où elle produit ſon effet naturel.

La boiſſon la plus relâchante eſt le petit lait & l'eau chaude ; les décoctions des ſubſtances farineuſes, & les panades poſſedent auſſi cette qualité.

3. *Des ſubſtances délayantes.*

Telles ſont l'eau & les liqueurs aqueuſe ſans le mêlange d'aucune matiére ſaline ; les décoctions des ſubſtances farineuſes, les robs, & les gêlées des fruits de jardin.

Les réſolutifs ſont ceux qui redonnent aux liquides nouvellement figés, leur premiere fluïdité. Telles ſont,

Toutes les ſubſtances ſavonneuſes, ou compoſées de ſel & d'huile ; la plûpart des

fruits de jardin meurs poſſedent par conſéquent cette qualité, & le miel plus que toutes les matiéres végétales. Les ſimples délayans diſſolvent & entraînent les ſels.

4. *Des anti-acides, ou les ſubſtances contraires à l'acidité.*

Les anti-acides ſont toute nourriture animale en général, parce qu'il n'y a point d'animal qui ait aucun acide; la chair rôtie, quoique moins aiſée à digérer que celle qui eſt bouillie, eſt particuliérement de ce nombre.

Les animaux qui ſe nourriſſent d'autres animaux doivent avoir cette qualité à un plus haut degré, que ceux qui vivent de végétaux acides; tels ſont la plûpart des poiſſons, tous les oiſeaux qui ſe nourriſſent de vers & d'inſectes; pluſieurs eſpèces d'oiſeaux aquatiques, les bécaſſes, les bécaſſines, & différentes eſpèces de petits oiſeaux qui, à cauſe de cela, fourniſſent un aliment plus nourriſſant, que ceux qui vivent de graines ou d'autres végétaux.

La chair des animaux diffère ſuivant qu'ils ſont terreſtres, aquatiques, ou amphibies. Les poiſſons contiennent beaucoup d'huile; les amphibies participent un peu de leur nature. Les mêmes eſpèces d'ani-

maux différent auſſi ſuivant le terroir & l'air où ils vivent, & ſelon les alimens qu'ils prennent : ainſi la chair de ceux qui pâturent dans les marais, n'eſt pas la même que celle de ceux qui paiſſent ſur les montagnes ; celle de bœuf, de mouton, & des bêtes fauves différe pareillement ſelon le pâturage, mais cette différence ne ſe montre dans aucun animal auſſi ſenſiblement que dans le cochon.

Les jeunes animaux ont, à raiſon de leur âge & de la nature de leurs alimens, les fibres plus tendres, & abondent plus en humidité que les vieux, dont les fibres ſont plus dures, les ſucs plus exaltés, & plus ſavoureux.

Le mouton eſt, ſuivant l'expérience, la nourriture la plus tranſpirable ; & le porc & les huîtres le ſont le moins de toutes.

La chair des animaux qui mangent beaucoup & qui s'exercent à proportion, doit être nourriſſante ; à cauſe de la forte ſanguification qui s'exécute chez eux, tels ſont les pigeons, de-même que certains poiſſons.

La nature de la plûpart des nourritures animales peut ſe découvrir par le goût, & autres qualités ſenſibles, ainſi que par quelqu'unes des regles générales mentionnées

ci-dessus, sans entrer dans une recherche particuliére de chaque espèce.

Les œufs sont, peut-être, la nourriture animale la plus nourrissante, la plus exaltée, & en même tems la plus indigeste, personne n'en pouvant prendre & digérer la même quantité que d'autres alimens.

Les coquillages sont nourrissans, leur huile se trouve corrigée par leurs sels qui la rendent piquante, & stimulante.

Mais, comme on l'a dit ci-devant, toute nourriture animale est anti-acide ou alkalescente.

Les végétaux pris avec des alimens anti-acides, deviennent plûtôt fœtides & puans, qu'ils ne s'aigrissent.

Toutes les espèces de choux sont anti-acides.

Les asperges, sont diurétiques ou apéritives; l'odeur puante qu'elles donnent à l'urine, les fait soupçonner d'être nuisibles aux reins.

Le persil & le céleri contiennent un sel & une huile piquans; ils sont diurétiques, & apéritifs, & ne conviennent pas dans les hémorrhagies.

L'ail, la rocambole, les oignons, l'échalote, & les porreaux abondent tous en un sel, & en une huile volatiles, & piquans. Ils sont extrêmement diurétiques & très-

efficaces dans les cas où les diurétiques ſtimulans peuvent être ſûrement employés : l'expérience a appris que l'ail étoit un excellent remède dans les jauniſſes, les hydropiſies, & l'aſthme produit par un phlegme viſqueux. Toutes ces plantes ſont nuiſibles dans les cas où la maſſe ſanguine eſt trop diſſoute, dans le crachement, & le piſſement de ſang.

Le creſſon, les raves, les raiforts, & la moûtarde abondent auſſi, dans différens degrés, en un ſel piquant. Ils ſont propres à dompter l'acidité, mais très-contraires dans les cas où le ſang tend à l'état oppoſé de putréfaction alkaline; ils ſont en général plus propres pour les vieillards & les conſtitutions froides, que pour les perſonnes jeunes, & les ſanguines. La moûtarde eſt un remède très-puiſſant dans les cas de phlegme & de viſcoſité.

La laitue & le chou marins contiennent un ſel doux très-bon dans le ſcorbut.

Les carottes, les navets, & les panais ſont des anti-acides d'une eſpèce plus douce.

Les orties ſont bonnes dans les hémorrhagies.

Les ſubſtances végétales, qui abondent en une huile douce, opérent en émouſſant l'acrimonie des ſels; telles ſont la plûpart

des eſpèces de noix dont la plus grande partie, quoique de difficile digeſtion, poſſéde quelques bonnes qualités médicinales. De ce nombre ſont,

Les noix de noyer, qui ſont auſſi cordiales, anti-hyſtériques, & médiocrement ſudorifiques.

Les noiſetes, qui ſont bonnes dans le crachement de ſang.

Les châteignes, qui ſont bonnes dans les foibleſſes des femmes.

Les amandes, qui ſont pectorales.

Les piſtaches, qui ſont nourriſſantes & ſtimulantes.

Les olives ſont anti-acides par leur huile; mais toutes les ſubſtances huileuſes engendrent une acrimonie d'une autre eſpèce.

Les truffes qui ont une huile exaltée & un ſel volatil; elles ſont échauffantes.

Les morilles ont quelqu'unes des mêmes qualités, ainſi que les topinambours qui ſont très-nourriſſans.

Les champignons, qui contiennent un ſel volatile huileux; c'eſt pourquoi le vinaigre en eſt le principal correctif; le poiſon de quelques-uns rend les autres ſuſpects; ceux qui empoiſonnent opérent par une eſpèce de ſuffocation, dont le meilleur remède eſt le vin, ou le ſel, & le vinaigre, & le vo-

miſſement auſſi-tôt qu'il eſt poſſible.

L'acidité ſe guérit auſſi par le délayement ; l'eau eſt par conſéquent anti-acide.

5. Des ſubſtances acides.

Ce ſont la plûpart des fruits meurs de jardin, les liqueurs fermentées, les petits vins, avec peu d'huile, & beaucoup de tartre ; le vinaigre, le lait aigre, le lait de beurre. Diverſes plantes, connues par le goût, comme l'ozeille, &c. Les farineuſes ſont aceſcentes, c'eſt-à-dire qu'étant gardées, elles s'aigriſſent plûtôt qu'elles ne ſe pourriſſent.

6. Des ſubſtances qui diſſolvent les matiéres graſſes & glutineuſes.

Telles ſont les épiceries, comme la canelle, le macis, la muſcade, les cloux de gérofle, le gingembre, le poivre. Ces aromates abondent en une huile fort exaltée & en un ſel volatil, principes qui les rendent échauffants, & les font fortement agir ſur les fluïdes & ſur les ſolides ; le gingembre eſt, peut-être, une des meilleures de ces ſubſtances ; toutes les épiceries ſont mauvaiſes pour les mélancholiques.

De la même nature ſont les végétaux

employés en aſſaiſonnement, comme le thym, la ſariéte, la marjolaine, le rômarin, la menthe, les écorces d'orange & de citron; le fenouil qui contient une partie ſubtile, balſamique, chaude, & ſtimulante; le cerfeuil eſt de la même nature. Ils ſont bons dans les conſtitutions phlegmatiques froides: la ſauge eſt ſtimulante & aſtringente; employée en grande quantité, elle produit l'yvreſſe.

Tous les ſavons & les ſubſtances ſavoneuſes, & par conſéquent les fruits meurs, les ſucs des plantes âcres & aromatiques; toutes ces matiéres réſolvent les obſtructions des ſolides, & atténuent quelquefois les fluïdes.

7. *Des ſtimulants.*

Ce ſont en général tous les ſels acides & alkalins; toutes les huiles acrimonieuſes, & les matiéres, où elles abondent; car celles-ci bouchent par leur huile les extrêmités des petits vaiſſeaux, & irritent par leurs ſels, les ſolides; par conſéquent toutes les ſubſtances mentionnées dans l'article précédent ſont ſtimulantes, de-même que tous les eſprits fermentés dont l'effet eſt très-prompt.

Le grand froid ſtimule, en produiſant

d'abord des frissons, & ensuite une chaleur brûlante; les matiéres qui irritent à l'excès, causent de la douleur.

8. *Des incrassants, ou les matiéres, qui épaississent les humeurs.*

Ce sont tout ce qui dissipe assez fortement les parties liquides, pour épaissir ce qui reste: l'exercice violent ou le travail produit par conséquent cet effet; le sang des personnes qui travaillent, est plus dense que celui des sédentaires. Une consistence convenable dans les fluïdes, est très-nécessaire pour la santé; elle s'acquiert principalement par l'exercice. Tout ce qui provoque abondement les sécrétions, particuliérement la sueur, épaissit à la fin les humeurs.

9. *Des choses qui rendent le sang acrimonieux, ou piquant.*

Ce sont celles qui augmentent la vélocité de ce fluïde, car les sels sont produits par le frottement mutuel des liquides, & des solides.

Tout ce qui atténue les humeurs.

Tout ce qui resout les concrétions, & les rend fluïdes.

La grande quantité de ſubſtances huileuſes ; rendant les humeurs âcres & fœtides par la chaleur.

Les huiles diſtillées deviennent âcres ; les exprimées ſont douces.

Celles qui ſont entiérement privées de leurs ſels, ne ſont point âcres.

L'acrimonie eſt de trois eſpèces : l'acide cauſée par le long ſéjour des végétaux dans l'eſtomac ; aucune ſubſtance animale, excepté le lait, ne produit l'acidité.

L'alkaline produite par les ſels fixes, les alkalis fixes & les volatils pris en grande quantité, & par les ſels eſſentiels des végétaux ; tels que le ſucre, la manne, & le miel.

La muriatique occaſionnée par tous les végétaux qui abondent en un ſel & une huile âcres, & volatils, comme la moûtarde, l'ail, les oignons, les raiforts, le creſſon ; & par toutes les épicéries. Tout ce qui cauſe de la douleur rend les humeurs piquantes.

10. *Des ſubſtances qui diminuent & temperent l'acrimonie ou l'acreté.*

Ce ſont les huiles exprimées des végétaux meurs comme celles d'amandes, de piſtaches, & des autres noix, avec toutes leurs autres préparations.

Les émulsions d'orge, d'avoine, &c.

Les décoctions des légumes farineux, comme les Pois, les fèves, &c.

Les huiles naturelles des animaux, comme la graisse, la crême, le beure, la moëlle, particuliérement cette derniere, qui est excellente dans quelques scorbuts.

Tous les végétaux insipides & sans odeur sont adoucissants.

Les gêlées & les bouillons des substances animales peu assaisonnées; les matiéres acides par rapport aux alkalines, & les alkalines par rapport aux acides.

Les esprits inflammables fermentés domptent l'acidité, & offrent souvent un prompt remède, lorsque l'estomac est attaqué de cette maladie. L'esprit de vin adoucit les esprits de sel, de nitre, & de vitriol; mais pour lors ces esprits ont d'autres mauvais effets.

Les absorbants comme la craye, les yeux d'écrevisses; mais ces substances ne sont point alimenteuses, excepté la corne de cerf calcinée, qui a quelque chose de cette qualité.

Rien ne diminue plus l'acrimonie du sang, qu'un mouvement égal de ce fluïde, qui ne soit ni trop vîte, ni trop lent; le premier produit l'acrimonie alkaline, & le dernier cause l'acide.

11. *Des ſubſtances qui coagulent les humeurs.*

Telles ſont les matiéres qui diſſipent les parties les plus fluïdes, comme dans le cas de l'épaiſſiſſement, & celles qui imbibent quelqu'unes des parties liquïdes, comme les abſorbants.

Tous les végétaux qui avec le vitriol de mars forment une teinture noire ou pourpre, comme font les noix de galle. Les jus des végéraux qui ne ſont point meurs, & ceux de tous les auſtères, qui coagulent la ſalive, & qui mêlés avec le ſang dans les veines, produiroient des polypes dans le cœur, & la mort.

Tous les eſprits inflammables fermentés poſſédent cette qualité à un haut degré.

12. *Des ſubſtances, qui accélerent le mouvement du ſang.*

Ce ſont toutes les matiéres ſtïmulantes, délayantes, & atténuantes, ce qui relâche les veines, comme les frictions, les bains, les compreſſions par les ligatures ſouvent changées; l'éternuement, la toux, le rire, & divers autres mouvemens naturels.

13. *Des ſubſtances, qui augmentent le lait.*

Ce qui engendre promptement une grande quantité de chyle, comme les bouillons clairs, les ptiſanes d'orge, le gruau, les panades augmentent le lait, mais rien ne l'augmente tant que le lait avec du ſel & du ſucre; la crême, ſi le lait n'eſt pas trop épais, la bierre, qui ne ſoit ni forte, ni vieille; un degré convenable d'exercice, ou de travail. Une nourriture de chair trop abondante diminue le lait.

14. *Des ſubſtances expectorantes.*

Ce ſont celles qui ouvrent & détergent, comme les huiles douces végétales, telles que celle d'amandes, ou d'olives; les matiéres ſavoneuſes, particuliérement le miel; les émulſions des ſubſtances farineuſes, les décoctions des végétaux émolliens, le ſucre.

Les ſubſtances ſtimulantes ſont quelquefois néceſſaires pour diſſoudre le phlegme viſqueux, & exciter la toux.

La vapeur douce des liquides chauds particuliérement celle de l'eau chaude.

Les matiéres douées d'une vertu narcotique, en incraſſant le phlegme.

25. *Des ſubſtances lénitives & qui entrétiennent la liberté du ventre.*

Telles ſont les huiles animales, le beure frais, la crême, la moëlle, les bouillons gras, particuliérement ceux des parties des environs du méſentère; les foyes des animaux, à raiſon de la bile qu'ils contiennent; les huiles exprimées des végétaux doux, comme celles d'olives, d'amandes, de piſtaches, & ces fruits eux-mêmes; tous les fruits doux & huileux, comme les figues; les décoctions des végétaux farineux; tous ceux-ci lubréfient les inteſtins; quelques ſubſtances ſavonneuſes qui ſtimulent doucement, comme le miel, l'hydromel & le ſucre, ſur tout celui qui n'eſt point rafiné.

Ces ſubſtances lénitives conviennent aux conſtitutions sèches atrabilaires, qui ſont ſujettes au reſſerrement du ventre, & aux hémorrhoïdes. Elles réuſſiſſent lorſque des ſubſtances médicinales plus fortes ſont quelquefois ſans effet; mais cette diéte eſt nuiſible à ceux, dont les boïaux ſont foibles & lâches.

Les ſubſtances aqueuſes ſont auſſi lénitives; & même l'eau commune & le petit-lait, avec la précaution de le boire dans

l'air frais, & de se promener ensuite ; le lait aigre & le lait de beurre ont le même effet.

Il y a d'autres matiéres qui stimulent plus, comme le lait même, particuliérement celui d'ânesse lorsqu'il s'aigrit dans l'estomac ; le petit-lait aigri purgera fortement.

Les gêlées faites des parties solides des animaux contiennent une espèce de sel ammoniac, de-même que les coquillages, comme les huîtres, lequel rend ces substances lénitives : la plûpart des fruits de jardin produisent le même effet, à raison de leurs sels ; quelques-uns d'eux, comme les raisins, jettent ceux qui en mangent immodérement, dans un *cholera morbus*, ou des diarrhées incurables ; tous les fruits, lorsqu'ils produisent cet effet, sont flatueux. Le vin, & les liqueurs spiritueuses ne sont pas si utiles dans la colique causée par un excès de fruit, que l'eau qui est le meilleur remède dans ce cas. Les sucs exprimés de différens végétaux stimulent les boïaux par leurs sels essentiels.

Tous les sels fossiles, comme le sel marin, le sel gemme, &c. ont cette qualité ; une nourriture de viande salée jette quelquefois les Mariniers dans des diarrhées.

16. *Des diurétiques.*

Toutes les décoctions, les émulsions, & les huiles des végétaux émolliens, qui relâchent, & lubréfient les conduits urinaires sont diurétiques : on doit les prendre lorsque l'estomac est vuide, en plein air, & avec la précaution d'un léger exercice.

Les délayants, comme l'eau, le petit-lait, le thé, la petite biere sans houblon.

Les matiéres stimulantes; qualité qui rend tous les sels diurétiques.

Les savons par leur qualité résolutive; les sels, les huiles, les salades d'herbes piquantes avec l'huile d'olives & le vinaigre sont diurétiques.

Les sucs des coquillages, des huîtres, des moules, des cancres, des écrevisses, & les soupes qui en sont faites, sont diurétiques par leur qualité saline.

Les végétaux qui ont peu d'huile, & beaucoup de sel essentiel, le persil, le céleri, l'oseille, le cerfeuil, & le panicot.

Les végétaux aromatiques & balsamiques, le saffran, les asperges, la muscade, qui communiquant leur odeur à l'u-

rine, ont quelque chose de la qualité diurétique.

Toutes les substances anodines qui emportent les spasmes & les contractions des parties membraneuses, & celles qui domptent toute acrimonie particuliére, sont diurétiques.

Pour provoquer les urines, on doit d'abord commencer par les plus doux diurétiques, comme les lénitifs, les relâchants, les délayants, & donner ensuite les stimulants.

Le sang peut être dépuré, & ses sels mieux emportés, peut-être, par la voye des urines, que par aucune autre sécrétion.

17. *Des sudorifiques.*

Ce sont les matiéres qui relâchent les vaisseaux de la peau, qualité qui rend sudorifiques plusieurs diurétiques; l'eau chaude & le miel, l'eau d'orge, les frictions & les vapeurs tiédes appliquées à la peau, opérent par la même qualité.

Les substances anodines relâchent en diminuant le spasme, & par ce moyen provoquent la sueur.

Ce qui dissout & délaye le sang.

L'eau, le vinaigre, & le miel sont un

excellent ſudorifique employé par HIPPOCRATE; l'addition d'un peu de macis leur donne plus d'effet.

Ce qui détermine le mouvement des fluïdes vers les extrêmités, augmente la force & la fréquence du pouls, devient ſudorifique, comme les violens exercices. Tous les cordiaux, les épicéries, les vins petits & piquants, & le jus de limon opérent par la même qualité.

La matiére de la ſueur eſt la partie du ſang la plus ſpiritueuſe & la plus nourriciere, c'eſt pourquoi l'on ne doit point la forcer ſans des indications manifeſtes. Elle contient les mêmes ſels lixiviels que l'urine.

La ſueur épaiſſit ſouvent le ſang, & quelquefois l'atténue, & le diſſout.

Les ſudorifiques doivent être variés ſelon la cauſe de la maladie qu'on a deſſein de combattre.

18. *Des diaphorétiques.*

Ce qui aide à la digeſtion, eſt diaphorétique, parce que la diviſion des alimens les rend tranſpirables.

Ce qui reſſerre les fibres & fortifie les ſolides; l'exercice a un degré moindre, que celui qui provoque la ſueur.

Les ſubſtances médiocrement ſtimulantes.

L'air modérement chaud.

Il y a auſſi des alimens plus ou moins tranſpirables. Voy. SANCTORIUS.

19. *Des emmenagogues.*

Ce ſont les matiéres qui produiſent la pléthore ou plénitude des vaiſſeaux, & par conſéquent ce qui fortifie les organes de la digeſtion, particuliérement l'exercice; ce qui emporte les excrémens & le mucus, & débouche les orifices des vaiſſeaux lactés, de maniere à laiſſer un paſſage libre au chyle, dans le ſang.

Les ſubſtances ſalines ou ſavonneuſes, c'eſt-à-dire, compoſées de ſel & d'huile.

Les matiéres qui relâchent & ôtent la réſiſtence des vaiſſeaux de la matrice; les fomentations & les bains tiédes des parties inférieures du bas-ventre.

Ce qui accélere le reflux du ſang des parties inférieures vers le cœur, les frictions, la promenade, particuliérement la danſe.

Ce qui ſtimule & aide à l'excrétion du ſang, principalement quelqu'unes des plantes qui abondent en un ſel piquant & en une huile fort exaltée, comme celles qu'on

employe en aſſaiſonnement, la ſariéte, le thym, la marjolaine, le pouliot, &c. les vapeurs acrimonieuſes.

20. *De ce qui produit la chaleur dans le corps humain.*

La chaleur eſt produite dans le corps humain par l'application des choſes chaudes.

Par l'augmentation du frottement des fluïdes & des ſolides, auquel la chaleur eſt proportionnée.

Par conſéquent tout ce qui augmente la vélocité du ſang en ſtimulant, échauffe; telles ſont les liqueurs ſpiritueuſes fermentées; lorſque la chaleur du ſang eſt augmentée, ſa vélocité l'eſt certainement auſſi.

Ce qui augmente la denſité des fluïdes, cauſe auſſi de la chaleur; car un fluïde plus denſe eſt plus chaud qu'un fluïde plus rare; d'où vient que le froid lui même échauffe à la fin.

Tout ce qui étrécit les vaiſſeaux doit échauffer, parce que dans ce cas, le frottement devient plus grand; par conſéquent les habits étroits, les fortes couvertures, l'air froid & péſant, mais ſur-tout le pain froid, échauffent: tous ceux qui ſont ſu-

jets aux hémorrhagies, doivent éviter ces choses. Dans la consomption & l'atrophie, les liquides étant épuisés, les parois des vaisseaux s'affaissent; de-là l'augmentation du frottement, & par conséquent la chaleur.

21. *De ce qui produit le froid dans le corps des animaux.*

Le froid est produit dans le corps des animaux par les causes contraires aux précédentes, c'est-à dire;

Par tout ce qui diminue le mouvement projectile du sang, en affoiblissant la force de tout ce qui stimule les solides; par conséquent les délayants, comme l'eau, le petit-lait, le lait & l'eau rafraichissent, soit en corrigeant l'acrimonie, soit en relâchant les vaisseaux.

Ce qui est contraire à l'acrimonie est rafraichissant, comme les substances alkalines, eu égard aux acides, & les acides eu égard aux alkalines; les matiéres savonneuses sont aussi de ce nombre, si la chaleur procéde d'une cause huileuse ou viscide.

Ce qui chasse les matiéres stimulantes hors du corps rafraichit.

Les choses qui atténuent & délayent,

en diminuant la denſité des fluïdes, comme le nitre, & les végétaux qui contiennent des ſels nitreux, rafraichiſſent.

Le bain tiéde rafraichit en relâchant les vaiſſeaux L'air léger eſt plus rafraichiſſant, *cæteris paribus*, que l'air péſant, par ce qu'il comprime moins les vaiſſeaux.

Tous ceux dont les fibres & les vaiſſeaux ſont lâches, ſont naturellement d'une conſtitution plus froide, que ceux qui les ont tendus.

22. *Des céphaliques.*

Ce ſont les ſubſtances qui atténuent les fluïdes qui circulent dans les capillaires du cerveau, leſquelles abondent en une huile, un ſel, & un eſprit volatils, & qu'on connoît communément par un goût & une odeur agréables, comme la marjolaine, la menthe, la ſauge, le rômarin, &c.

Les matiéres qui affectent le nez d'une odeur gracieuſe, & ne ſont point chaudes, provoquent, par leur odeur, la ſéparation des eſprits animaux.

23. *Des cordiaux.*

Ce ſont toutes les choſes qui augmentent & facilitent les mouvemens de la machi-

ne, l'action des muscles, ou la circulation des fluides.

Ce qui augmente la force du cœur n'est pas toujours un cordial; car dans les maladies inflammatoires, la force peut être diminuée nonobstant l'augmentation du mouvement projectile du sang.

Ce qui augmente la force du cœur de maniere à donner au sang un degré convenable de mouvement, est un cordial.

Ce qui produit une quantité convenable d'esprits animaux, facilite nécessairement les mouvemens tant animal, que naturel.

Tels sont les alimens qui mettent les sucs nourriciers dans cet état de ténuité & de chaleur qui approche de celui du blanc d'œuf durant l'incubation. Ce sont ordinairement des viandes & des boissons de digestion aisée, nourrissantes, & d'un goût agréable à la plûpart des palais.

Les matiéres qui fixent & rétablissent les mouvemens irréguliers des esprits, & par conséquent les substances anodines, & celles qui diminuent les spasmes & les convulsions sont cordiales.

Les choses qui stimulent & animent les esprits, comme les épicéries & les végétaux qui abondent en un sel, une huile, & un esprit volatils.

Enfin tout ce qui relâche les vaisseaux trop

trop tendus, ou tend ceux qui ſont trop relâchés; ce qui épaiſſit les fluïdes trop ténus, ou atténue ceux qui ſont trop épais, eſt cordial.

24. *Des carminatifs ou ſubſtances qui chaſſent les vents.*

Les vents ſont un air élaſtique & rarefié, enfermé dans quelque partie du corps, où il produit, par ſon expanſion, la tenſion ou la convulſion.

Tout ce qui emporte cette convulſion, eſt, à proprement parler, carminatif.

Ainſi ce qui relâche & ouvre le paſſage à cet air élaſtique, comme l'eau chaude bûe abondamment, le bain, les fomentations; les matiéres qui calment les douleurs, & celles qui abondent en ſels volatils huileux, ſont carminatives.

Comme les ſpaſmes ſont ſouvent occaſionnés par quelque ſubſtance acrimonieuſe qui reſſerre les fibres de la partie affectée; tout ce qui combat cette acrimonie, eſt carminatif.

25. *Des anthelmintiques ou remèdes contre les vers.*

Toutes les eſpèces d'huiles; le miel pris

à jeun, ou après quelque doux purgatif, ſont anthelmintiques.

Les ſubſtances qui par leurs petites particules aigues & piquantes tuent les vers, ſans bleſſer les inteſtins, comme tous les os de poiſſon, & la corne de cerf pulveriſés.

Celles qui purgent, & qui les chaſſent du corps. De cette eſpèce ſont diverſes ſubſtances alimenteuſes.

26. *Des anodins ou des matiéres de l'eſpèce alimenteuſe qui calment les douleurs.*

Telles ſont celles qui diminuent la tenſion des fibres nerveuſes affectées, comme les décoctions des ſubſtances émollientes; celles qui emportent les oſtructions, ou détruiſent l'acrimonie qui occaſionne la douleur. Celles qui amortiſſent les ſenſations du cerveau, en procurant le ſommeil; quelques matiéres alimenteuſes poſſedent cette qualité, comme le ſafran, la laitue, la chicorée, le vin, & les eſprits inflammables.

Cette eſpèce de court diſpenſaire alimentaire, nous évitera, dans les regles ſuivantes, la répetition continuelle des mêmes choſes, & il nous ſuffira de marquer les indications ou les vices qu'on devra ſuivre dans la diéte.

Quand il y a des contre-indications, c'eſt-a-dire, lorſque la diverſité des ſymptômes demande des méthodes oppoſées, il faut accommoder la cure au ſymptôme le plus preſſant.

Si la maladie eſt compliquée avec d'autres maladies, il faut examiner laquelle eſt la plus dangereuſe.

Ces attentions pourront ſervir de regles générales.

CHAPITRE II.

Regles de diéte dans les différentes conſtitutions du corps humain.

Fibres lâches & foibles.

LA pâleur, le pouls foible, les palpitations de cœur, la molleſſe, & la lâcheté de la peau, les laſſitudes, la nonchalence, la bouffiſſure, les taches ſcorbutiques ſont des ſymptômes de la débilité des fibres.

La maigreur n'eſt point un ſigne de la foibleſſe des fibres; car quoique le faiſſeau de celles qui conſtituent un muſcle, puiſſe

être petit, les fibres elles-mêmes peuvent être fortes & élaſtiques.

Ceux dont les fibres ſont foibles, doivent éviter toutes les grandes évacuations, particuliérement la ſaignée, les ſubſtances viſqueuſes, & de difficile digeſtion, la vie ſédentaire, & l'air humide.

Ils doivent manger ſouvent & peu à la fois, uſer d'alimens de bons ſucs & de digeſtion aiſée; tels que le lait, les bouillons, les gêlées de viande, les panades, &c. leur boiſſon doit être de vins auſtères avec de l'eau, ou quelqu'autre vin avec de l'eau ferrée; ils doivent mêler dans leurs alimens des végétaux ſtyptiques auſtères, tels que ceux qu'on a rapportés N°. 1. autant que leur eſtomac pourra les ſupporter.

Fibres trop fortes & trop élaſtiques.

Un corps robuſte, ſec, maigre, velu, chaud, avec des muſcles fermes & rigides, un pouls fort, l'activité & la promptitude dans les fonctions animales, ſont les ſignes des fibres fortes, rigides, & élaſtiques.

Ces conſtitutions ſont ſujettes aux maladies inflammatoires.

Elles doivent éviter la diéte qui convient dans l'état contraire.

Leur nourriture doit être émolliente &

rafraichiſſante. Les pulpes, les jus, les gêlées, les mucilages & les décoctions des végétaux mentionnés N°. 2. les huiles animales, & toutes les ſubſtances qui relâchent & augmentent la graiſſe, évitant tout ce qui eſt ſalé & épicé, conviennent ici; la boiſſon doit être priſe de l'eau, de la décoction d'orge, du petit-lait, s'abſtenant ſurtout des eſprits fermentés qui ſont extrêmement nuiſibles dans le cas préſent.

Le bain d'eau tiéde eſt utile à ces conſtitutions, & le travail, ou l'exercice immoderé eſt nuiſible.

Conſtitutions pléthoriques.

Les ſignes de la conſtitution pléthorique ou ſur-abondance des ſucs louables, ſont évidens.

Ses cauſes ſont le bon appétit, une forte nourriture, une bonne digeſtion, peu d'exercice, beaucoup de ſommeil, & la ſuppreſſion des évacuations ordinaires, particuliérement de la tranſpiration; la cure conſiſte par conſéquent dans l'abſtinence de ces cauſes, & l'uſage de leurs contraires.

Les conſtitutions pléthoriques ſont ſujettes à l'arrêt de la circulation, & par conſéquent à la ſuffocation, à la rupture des

vaisseaux, & à la mort subite ; on doit donc la rétablir promptement par les évacuations artificielles convenables, & le rappel des évacuations naturelles.

La longue abstinence ne convient point aux constitutions pléthoriques ; car elle épaissit les fluïdes ; les petites & fréquentes saignées augmentent souvent la force des organes de la digestion, ce qui fait qu'elles engraissent & empirent la maladie.

Ces constitutions doivent éviter les substances huileuses & trop nourrissantes ; les végétaux aqueux leur conviennent, comme moins nourrissans que les matiéres animales ; de-même que le poisson plûtôt que la viande : celles de carême maigrissent ordinairement.

Constitutions sanguines.

Les personnes de cette constitution sont connues par la couleur vive du visage & de la peau ; elles sont sujettes aux hémorrhagies, aux inflammations, particuliérement à celle du poûmon, aux suppurations, & souvent aux maladies scrophuleuses.

Tout ce qui accélere le mouvement du sang, est nuisible aux constitutions san-

guines, comme les violens exercices, & les veilles.

Les ſubſtances acides, N°. 5. ſont utiles; ſur-tout le vinaigre dont le grand uſage produit la pâleur.

Les ſanguins doivent éviter le trop grand uſage de toutes les ſubſtances qui abondent en un ſel acrimonieux & en une huile fort exaltée, comme la moûtarde, les oignons, l'ail, les porreaux, les herbes employées en aſſaiſonnement, rapportées N°. 6. & en général toutes les épicéries.

Conſtitutions ſujettes à l'acidité.

Les rapports aigres, un appétit exceſſif, quelquefois de choſes abſurdes, comme dans le cas des pâles couleurs, les douleurs de colique, les tranchées, le changement de la couleur de la bile, de jaune en verte, une odeur aigre dans les excrémens & la ſueur, la pâleur de la peau, la petiteſſe du pouls, & quelques eſpèces d'éruptions cutanées, ſont les ſignes ordinaires de ces conſtitutions.

Le principal ſiége de l'acidité eſt dans l'eſtomac & les inteſtins, d'où elle paſſe quelquefois dans le ſang, & les autres ſucs.

Les perſonnes ſujettes à cette incommo-

dité, doivent s'abſtenir du grand uſage des ſubſtances alimenteuſes acides mentionnées N°. 5. manger peu de pain & de matiéres farineuſes; boire peu de liqueurs fermentées, particuliérement de vins aigrélets & petits.

Leur nourriture doit plûtôt être tirée des ſubſtances animales, que des végétales; la chair des animaux qui ſe nourriſſent d'autres animaux eſt la plus anti-acide; comme celle de divers oiſeaux & de ceux qui vivent dans l'eau, quoique celle-ci incommode quelquefois l'eſtomac, à cauſe de ſa qualité huileuſe; les huiles végétales & animales, comme celles d'amandes, de piſtaches, la crême, le beure, & la moëlle, ſont néanmoins ſouvent utiles.

La nourriture doit ſe tirer en général des ſubſtances rapportées N°. 4.

L'eau ou le vin qui ne ſoit ni aigre, ni petit eſt la boiſſon qui convient.

Ces perſonnes doivent faire beaucoup d'exercice; car les gens qui s'exercent, ont ordinairement une bonne digeſtion, & domptent l'acidité de leurs alimens.

L'acidité des enfans à la mammelle, doit ſe guérir par une nourriture alkaline préſcrite à la nourriſſe.

Pour connoître ſi les éruptions de la peau viennent d'une cauſe acide ou alka-

line ; il faut faire attention à la nourriture qui a précédé, & aux ſymptômes qui accompagnent ; les fruits verds que les enfans mangent ſouvent, les expoſent à cette incommodité ; La lenteur, la demangeaiſon, & la couleur des éruptions qui ne ſont ni inflammatoires, ni tendantes à la ſuppuration, indiquent plûtôt une cauſe acide ; le ſuccès de la cure démontre la même choſe ; cette eſpèce étant ſouvent guérie par des ſels animaux alkalins.

Conſtitutions qui abondent en un alkali ſpontané.

Cette conſtitution eſt la plus naturelle au corps humain, parce que toutes les ſubſtances animales ſont alkaleſcentes.

La chaleur, la ſoif, les rapports chauds nidoreux, la ſaleté de la langue, & du palais, une bouche amere, & échauffée, le dégoût, les inquiétudes d'eſtomac, le vomiſſement bilieux, les déjections d'odeur cadavereuſe, les douleurs dans le ventre avec chaleur, ſont les ſymptômes de l'état alkalin des humeurs dans l'eſtomac & les inteſtins.

Cet état diſpoſe les fluïdes de tout le corps, à la chaleur, aux inflammations, à la putréfaction, empêche la nutrition,

produit souvent des éruptions cutanées, noirâtres, livides, plombées, & gangréneuses, & ce qu'on appelle communément scorbut chaud.

Ces constitutions doivent éviter les substances alkalines, N°. 4. c'est-à-dire, les matiéres animales, particuliérement la graisse, les épiceries, tous les végétaux qui abondent en un sel acrimonieux & en une huile fort exaltée, & le grand usage des sels en général; tous les sels animaux sont alkalins; le sel marin & le sel gemme, quoique de nature mixte, augmentent plûtôt la maladie, qu'ils ne la diminuent; le nitre est le plus rafraichissant & le plus propre.

Elles doivent user abondamment des matiéres acides mentionnées N°. 15. vivre principalement d'alimens faits de grains, ou de substances farineuses, manger beaucoup de pain, & assaisonner leur nourriture de beaucoup de vinaigre; les petits vins, le vin avec l'eau, celle-ci avec le suc de limon, & sur-tout le lait & l'eau, sont les boissons propres.

Ceux qui n'éprouvent aucun inconvénient de la part des acides, doivent en user abondamment.

Les personnes de cette constitution doivent éviter les exercices violens, la longue

abſtinence qui diſpoſe à l'état alkalin, & ne pas manger beaucoup après un long jeûne ; les alimens liquides leur conviennent plûtôt que les ſolides.

Les pléthoriques ſont ſujets à tomber dans cet état alkalin des fluides, plus dangereux que celui qui procéde de l'acidité ; car la bile qui eſt ſur-abondante dans la conſtitution alkaline, eſt le plus puiſſant anti-acide, & elle peut, lorſqu'elle eſt fort exaltée & acrimonieuſe, produire tous les terribles ſymptômes des fiévres malignes, & peſtilentielles, comme le démontrent les expériences faites dans la derniere peſte de Marſeille. Rien ne corrige mieux l'acrimonie de la bile, que la diéte acide mentionnée ci-deſſus. On ne ſçauroit donc connoître trop-tôt la tendance à un pareil état, ni obſerver trop exactement ſi la perſonne eſt d'un tempérament pléthorique, chaud, ou ſec ; ſi l'air eſt chaud ; ſi les fiévres bilieuſes regnent ; s'il paroît quelque acrimonie dans les déjections, l'urine, ou la ſueur, ou quelque couleur jaune ſur la peau. Avec ces attentions & une application faite à tems des remédes propres, on peut prévenir pluſieurs maladies dangereuſes & fatales.

Conſtitutions phlegmatiques.

Les maux d'eſtomac, un ſentiment de plénitude ſans avoir mangé, les crudités, la diminution de l'appétit, les vents par haut, mais particuliérement un phlegme épais ſouvent rejetté par le vomiſſement; les gonflemens du ventre, quelquefois la reſpiration courte, & la pâleur ſont les ſignes de la conſtitution phlegmatique. Lorſqu'un enfant devient pâle, & que ſon ventre s'enfle comme il arrive aux rachitiques, il y a certainement un phlegme épais dans les inteſtins, lequel bouche ordinairement les orifices des veines lactées, & empêche le paſſage du chyle: ces conſtitutions doivent éviter les ſubſtances farineuſes non fermentées, les fruits, qui ne ſont pas meurs, & tous les alimens viſqueux; s'abſtenir de la ſaignée, excepté dans des cas preſſants, & ne point provoquer la ſueur, à cauſe de l'épaiſſiſſement qu'elle produit dans les humeurs.

Leur diéte doit être alkaleſcente tirée des ſubſtances mentionnées N°. 4. parce que tout ce qui conduit dans l'état alkalin, convient à la cure de la maladie; de-là auſſi l'utilité des matiéres ſavonneuſes, compoſées d'un ſel piquant, & d'une huile vola-

tile, des épiceries, du sel, de l'ail, des oignons, des porraux, & des végétaux chauds, employés en assaisonnement, comme le thym, le rômarin, la sariéte, le basilic, la marjolaine, & en général tout ce qui exalte la bile, car les constitutions bilieuses & phlegmatiques sont oppoſées : les enfans même ainsi indisposés doivent user d'une diéte plus chaude que celle qui, sans cette indisposition, conviendroit à leur âge.

La boisson des personnes phlegmatiques doit se tirer des liqueurs fermentées, & des vins puissans, tels que ceux qui mettent le sang dans un grand mouvement. L'eau chaude dissout le phlegme, mais elle relâche trop.

Ténuité ou dissolution du sang.

La soif, la maigreur, l'excès des sécrétions, comme de l'urine, de la sueur, de la transpiration, & les déjections liquides, sont les signes, & les effets de la trop grande ténuité du sang.

La diéte prescrite dans la débilité des fibres, le lait bouilli avec des grains, particuliérement avec le ris ; les alimens solides, plûtôt que les liquides, & les vins austéres pour boisson, conviennent dans cet état.

Conſtitutions graſſes.

Les gens gras doivent manger & dormir peu, & faire beaucoup d'exercice, en quoi la cure conſiſte principalement.

Tout ce qui échauffe médiocrement, les ſubſtances ſtimulantes qui abondent en un ſel âcre piquant, comme la moûtarde, les raiforts; l'ail, les oignons, les porreaux, les épiceries, & les plantes aromatiques, employées en aſſaiſonnement, le ſafran, les ſemences carminatives, les viandes fort aſſaiſonnées de ſel, de poivre, & de vinaigre, conviennent & diſſolvent la graiſſe; ces ſubſtances ont ſeulement l'inconvénient de cauſer la ſoif, & la boiſſon abondante augmente la maladie, en délayant les fluïdes, & relâchant les ſolides; le ſel eſt un grand diſſolvant de la graiſſe.

Les perſonnes graſſes doivent éviter les alimens huileux; mais les ſavons qui ſont compoſés d'huile & de ſel conviennent parce qu'ils ſont réſolutifs; le miel, le ſucre, & les fruits meurs de jardin ſont par conſéquent utiles.

Quelqu'unes des ſubſtances aſtringentes mentionnées N°. 1. conviennent, parce que les fibres ſont ordinairement trop lâches dans ces conſtitutions.

Tout ce qui provoque la tranſpiration, & par conſéquent les frictions de la peau, ſont utiles.

Ces perſonnes doivent uſer de petits vins pour leur boiſſon, le thé & le caffé ſont propres, comme délayans & médiocrement ſtimulans; la grande quantité des liqueurs huileuſes fermentées, augmente la graiſſe; l'eau pure relâche trop; l'air humide nuit en relâchant les fibres, & arrêtant la tranſpiration.

Conſtitutions mélancholiques, ou atrabilaires.

La tendance vers ces conſtitutions ſe connoît, par l'air ſombre, & la lividité du viſage, la ſéchereſſe de la peau, la maigreur, un génie vif & pénétrant, la petiteſſe du pouls & de la reſpiration, les obſtructions dans le bas-ventre, & la trop grande application au même objet.

Tout ce qui échauffe & produit une tranſpiration trop abondante, comme les ſubſtances qui abondent en un ſel acrimonieux, & en une huile volatile, & qu'on peut voir dans le Chap. I. eſt nuiſible. Les alimens viſqueux, & de digeſtion difficile, mais ſur-tout la chair, & le poiſſon ſalés & fumés, & en général tout ce qui épaiſ-

sit les humeurs, ou les reduit à une consistence visqueuse, est de ce nombre.

Les alimens astringens austères rapportés N°. 1. & les vins acerbes sont nuisibles.

L'air trop froid, de-même que le trop chaud sont contraires, car dans ces deux états de l'air, les mélancholiques sont toujours plus mal.

Les délayans sont utiles, particuliérement l'eau imprégnée de quelque sel pénètrant; les substances qui rafraichissent, lâchent le ventre, & dissolvent la bile; l'eau d'orge, le petit lait, les fruits meurs de jardin, les herbes potagéres émollientes, surtout la laitue, la chicorée, la dent de lion, & le miel, sont les plus convenables.

Il est à observer que la diéte doit être opposée à l'acrimonie particuliere qui occasionne la maladie; si elle procéde, par exemple, d'une trop grande acidité, les substances animales, les bouillons de viande, & les œufs même conviennent; si la cause est alkaline, la méthode contraire doit être employée.

Mouvement vicié des fluides.

Le sang & les autres fluïdes pêchent souvent, non seulement dans leurs qualités,

mais encore dans leur mouvement ; il peut être trop lent, trop vîte, ou totalement supprimé dans quelques vaisseaux.

Ceux chez qui la circulation est trop lente, doivent être regardés comme dans le cas des gens gras & phlegmatiques ; & ceux qui l'ont trop vîte, comme dans celui des personnes d'une constitution bilieuse, chaude, & alkaline ; & les diétes respectives conviennent.

Dans les obstructions inflammatoires des vaisseaux, la nourriture doit être rafraichissante, médiocre, ténue, & délayante, évitant le grand usage des substances salines qui pourroient, par leur qualité stimulante, augmenter l'inflammation. On doit, dis je, éviter ces substances, excepté dans quelques cas, où il y a espérance d'atténuer les fluïdes, & d'emporter les obstructions par les sels volatils ; ou bien lorsqu'on a intention de produire une suppuration, mais il est certain que toute substance stimulante, lorsqu'elle ne résout pas l'obstruction, augmente l'inflammation.

Dans les tumeurs froides, où l'intention est de résoudre & d'atténuer, la diéte doit être délayante & stimulante, consistant en substances de nature savonneuse, c'est-à-dire, en sel & en huile.

Playes.

La nourriture de ceux qui ont des bleſſures récentes, doit être douce, c'eſt-à-dire, ſans rien de ſalin, ou de ſtimulant, de facile digeſtion, & de l'eſpèce de celles qui préſervent les humeurs de la putréfaction, & les rendent huileuſes & balſamiques.

Lorſqu'il faut procurer la ſuppuration, les alimens doivent être plus abondants & plus chauds, parce que ceux-ci produiſent la putréfaction.

Un bleſſé eſt en quelque maniere, durant le cours de ſa playe, dans le cas d'un enfant qui croît, dont la nourriture doit être telle qu'elle allonge les fibres, ſans les rompre; car c'eſt par un pareil allongement que les playes ſe ferment & ſe cicatriſent; ainſi le Chirurgien doit varier la diéte ſuivant qu'il trouve que les fibres s'allongent trop, qu'elles ſont trop flaſques, & engendrent des chairs baveuſes; ou ſelon qu'elles ſe durciſſent, ou produiſent des calloſités; dans le premier cas le vin, & les liqueurs ſpiritueuſes ſont utiles, dans le ſecond elles ſont nuiſibles.

Les femmes en couche ſont dans le cas des perſonnes bleſſées.

CHAPITRE III.

Des maladies aigues.

Les fiévres avec leurs divers symptômes.

LES FRISSONS OU LE FROID. Un bon regime durant ce symptôme est d'une grande importance dans le commencement d'une fiévre, & les erreurs commises d'une dangereuse conséquence : le froid long est une signe de la grandeur de la maladie, & est, en lui-même, une approche vers la mort; pendant le froid, la circulation est plus lente, le sang croupit dans les extrêmités, cause, par sa pression sur le cœur, des grandes anxiétés, peut produire des concrétions aux environs de cet organe, & dans les autres parties du corps ; le froid augmente par conséquent l'inflammation : ceux qui meurent de fiévre quarte, meurent dans le froid ; enfin il n'y a point d'accident qu'un froid de longue durée ne puisse produire.

Tous les cordiaux chauds, & les substances stimulantes sont contraires dans le froid ; car les premiers agissant avec force

sur le ventricule droit du cœur, peuvent pousser le sang avec trop de violence vers le poûmon; & les secondes peuvent augmenter souvent ce symptôme par le resserrement qu'elles causent dans les vaisseaux: rien de plus propre dans cet état, que l'eau qui délaye & relâche en même tems, elle jette le malade dans la sueur & termine plûtôt le froid que le cordial le plus chaud, l'addition d'un peu de vin du Rhin la rendra encore plus efficace. Les fortes frictions des extrêmites soulagent aussi.

LES ANXIE'TE'S. On peut permettre dans les anxiétés qui accompagnent les fiévres, un régime plus chaud après la terminaison du froid; & comme ces anxiétés arrivent souvent en conséquence de spasmes produits par les vents, les épiceries sont utiles.

Les substances savonneuses qui dissolvent le sang, sont indiquées dans ces anxiétés; les fruits meurs, quelqu'unes des plantes laiteuses, comme la laitue, l'endive, &c. & particuliérement le miel, ont cette qualité.

LA SOIF. Dans la soif qui accompagne les fiévres, la boisson ne doit point être entiérement froide; car les liqueurs

froides reſſerrant les glandes du palais & du goſier, n'étanchent pas ſi bien la ſoif, que les liquides modérement chauds : les liqueurs acidules devroient être bûes abondamment dans ce cas ; tous les ſels augmentent la ſoif, excepté le nitre ; ſon eſprit dulcifié mêlé avec l'eau eſt très-propre, de-même que l'eau d'orge & les émulſions, excepté dans les grandes foibleſſes & flatuoſités de l'eſtomac, cas où l'eau mêlée avec un peu de vin du Rhin eſt la meilleure boiſſon.

LE VOMISSEMENT. Ce ſymptôme eſt un des plus incommodes qui accompagnent la fiévre, parce qu'il rend le malade incapable de rien prendre.

On le prévient ſouvent par un émetique, ou on le guérit en ſoutenant le vomiſſement pendant quelque tems, avec l'eau tiéde.

Les liqueurs acides & même les auſtères & aſtringentes ſont indiquées durant ce ſymptôme, parce qu'elles fortifient les fibres de l'eſtomac ; en effet la nature porte les malades à une telle boiſſon, car ils appétent les liqueurs acidules, & ont de l'horreur pour les ſubſtances graſſes, & huileuſes.

Les délayans & quelquefois les laxatifs

guériſſent ce ſymptôme, en entraînant les ſels bilieux par le bas.

On doit ici & dans divers autres cas, faire attention aux appétits des malades qui ont quelquefois déſiré des choſes bizarres, comme le ſel, le vinaigre, &c. qui les ont ſoulagé.

Le vomiſſement produit par une cauſe bilieuſe ſe guérit par les liqueurs acidules; celui qui vient de pourriture ſe guérit par les ſels de toute eſpèce; dans ce cas, le gruau avec la crême de tartre, le vin du Rhin avec de l'eau, la gêlée de groſeilles, la marmelade de coings, l'oſeille dans les bouillons dont on a bien écumé la graiſſe, ſont utiles.

Si le vomiſſement procéde d'une cauſe phlegmatique, les épiceries & les amers ſoulagent. Le contre-poiſon doit être adapté à la cauſe. Par exemple, les ſubſtances alkalines conviennent dans le poiſon du ſublimé corroſif, les huileuſes contre l'arſenic, & les délayans dans l'un & l'autre.

Il eſt aiſé de juger de la cauſe par les matiéres que rend le malade.

Les circonſtances doivent déterminer ſi l'on peut donner un vomitif avec ſûreté; s'il y a quelque ſigne d'inflammation d'eſtomac, ce remède eſt extrêmement dangereux.

LES VENTS, ET LES SPASMES ſont occaſionnés par la chaleur fébrile qui dilate les particules aëriennes des fluïdes.

Tout ce qui eſt anodin, ce qui calme les convulſions & diminue la chaleur, ſoulage ces ſymptômes.

LA FOIBLESSE, ou l'impuiſſance d'exercer le mouvement animal, qui accompagne la fiévre, procéde de la trop grande plénitude dans le commencement, & de la trop grande inanition ſur la fin de la maladie; car tout ce qui arrête ou retarde la circulation dans les petits vaiſſeaux, particuliérement ceux du cerveau (effet que produiront également la plénitude & l'inanition) occaſionne ce ſymptôme. Ces deux cauſes demandent des méthodes différentes, dans le premier cas, les évacuants & les délayants conviennent; dans le ſecond une nourriture plus forte, l'uſage du vin avec de l'eau, les épiceries en petite quantité, les gêlées, les bouillons dont la qualité alkaleſcente peut être corrigée avec quelque acide, à moins qu'il n'y eut des ſignes d'acidité; & dans ce cas, la diéte doit être oppoſée à la cauſe du ſymptôme; les bouillons de vipere ſont anti-acides & nourriſſants.

Dans la foibleſſe produite par quelque

grande hémorrhagie, le vin & tous les alimens qui ſont aiſément aſſimilés ou changés en ſang, conviennent; il faut du ſang pour faire du ſang; une petite quantité de ce fluïde met le malade en danger d'hydropiſie.

Les frictions des extrêmités ſoulagent les foibleſſes, en aidant le cours des ſucs & des eſprits dans les membres & les jointures.

Les gens gras ſont très-ſujets à la foibleſſe dans les fiévres, parce que la graiſſe fondue par la chaleur fébrile, obſtrue les petits tuïaux & produit en conſéquence ce ſymptôme. La grande perte de graiſſe que ces perſonnes ſouffrent dans les fiévres, rend ce fait évident. La foibleſſe qu'elles éprouvent à la fin des fiévres, vient du relâchement des fibres & de l'inanition des petits vaiſſeaux; ces perſonnes doivent être traitées par conſéquent avec un ſoin particulier, c'eſt-à-dire qu'après les évacuations convenables, les fort délayans, ſoit en boiſſon, ou en clyſtères, doivent être employés, évitant les matiéres huileuſes, & uſant de ſucre, de miel, & de fruits meurs.

Les cordiaux compoſés de liqueurs ſpiritueuſes ne ſont pas les meilleurs remèdes pour cette foibleſſe; quoiqu'ils augmentent

la force du cœur & ſoient quelquefois néceſſaires pour ſoutenir les fonctions vitales, ils coagulent les fluïdes ; ils fortifient le moulin, mais ils congélent le courant qui le fait moudre. Tout ce qui rend la circulation plus aiſée dans les petits vaiſſeaux, eſt un cordial.

LA CHALEUR. On en peut connoître le degré par le thermoſcope, le rapport du malade, l'augmentation de la rougeur de l'urine, l'épaiſſiſſement, ou la coëne du ſang, la diſſipation des parties fluïdes, qui rend ce fluïde plus épais, la dureté, la force, & la fréquence du pouls, qui rend le frottement auquel la chaleur eſt proportionnée, plus conſidérable ; la mauvaiſe diſpoſition des humeurs, & le tempérament ſec du malade.

La chaleur fébrile eſt moderée par la ſaignée, le repos, les légeres ligatures qui compriment uniquement les veines, & qui ſouvent changées d'une jointure à l'autre, retardent la circulation par une raiſon méchanique ; de cette eſpèce ſont les ventouſes ſéches, le bain des parties inférieures, les boiſſons aqueuſes tiédes, les acidules, comme celles où l'on a diſſout de la gêlée de groſeilles, les décoctions des matiéres farineuſes rendues acides, les ſubſtances

anodines, celles qui diſſolvent les concrétions, comme le ſucre, le miel, & l'oximel ſimple ſouvent employé par HIPPOCRATE; les délayans pris en aſſez grande abondance pour redonner au ſang autant de ſéroſité que la chaleur en a diſſipé; toutes les ſubſtances adouciſſantes & relâchantes, le rafraichiſſement de l'air de la chambre du malade, &c. Toutes les matiéres ſtimulantes & ſtyptiques doivent être évitées, parce qu'elles augmentent la force des ſolides.

LE DELIRE. La trop grande gayeté & la promptitude dans les réponſes, particuliérement chez les perſonnes qui ſont naturellement d'un autre tempérament, ſont ſignes d'un délire approchant; il y a dans le délire fébrile une légére inflammation dans le cerveau; tout ce qui accélére par conſéquent la circulation dans les parties inférieures, & diminue la preſſion de ce viſcère, eſt utile, comme l'immerſion des pieds dans l'eau chaude; rien ne ſoulage plus la tête que les hémorrhoïdes, on doit par conſéquent eſſayer de les procurer par des ſuppoſitoires faits de miel, d'aloës, & de ſel gemme; les relâchants en boiſſon & en lavemens, ſur-tout la crême d'orge conviennent.

LE COMA SOMNOLENTUM procéde ou de la preſſion des nerfs dans leur origine, à cauſe de la trop grande plénitude ; ou de la pénurie des eſprits, produite par la trop grande inanition.

Les vieillards ſont ſujets au *coma*, à raiſon de la viſcoſité des fluïdes qui circulent dans le cerveau ; la pléthore en eſt la cauſe ordinaire dans les jeunes perſonnes ; c'eſt pourquoi la ſaignée & la liberté du ventre en ſont les principaux remèdes. Les ſignes de cette pléthore ſont un viſage rouge & des yeux enflammés ; ſi ce ſymptôme eſt produit par une huile glutineuſe, on en doit eſſayer la réſolution par l'eau, les ſels nitreux, les ſavons, & les liqueurs aciduleſ.

Les comateux doivent d'abord uſer, dans leur convaleſcence, d'une nourriture douce & modique.

LES VEILLES. Ce ſymptôme quelquefois appellé *coma vigil*, précéde ſouvent un trop grand aſſoupiſſement, & c'eſt, peut-être, le plus fâcheux ſymptôme de la fiévre.

Les expédiens convenables dans ce cas, conſiſtent à mettre le malade à couvert du bruit, & de tout ce qui peut faire quel-

que forte impreſſion ſur ſes ſens: l'uſage de quelqu'uns des ſecours, employés dans le délire, une diéte humectante & adouciſſante, toutes les préparations d'orge, les émulſions avec la ſemence de pavot & les amandes; quelques plantes alimenteuſes, principalement la laitue; la décoction de la racine de ſcorſonere, les amandes, & la gêlée d'avoine, conviennent dans la même occaſion: un thé fait avec les fleurs de primevère eſt utile, à raiſon de ſa qualité laxative.

BOERHAAVE propoſe quelques ſecours méchaniques qui peuvent, peut-être, avoir un bon effet, comme le doux bruit de l'eau qui diſtille par gouttes dans un baſſin, & l'eſſai du malade de les conter.

L'air parfumé de l'odeur des plantes ſomniferes, comme les pavots, la mandragore, la morelle, les fleurs de fêve.

L'application de linges trempés dans le vinaigre, ſur les tempes

On ne doit jamais donner les remèdes où entre l'opium qu'après des grandes évacuations.

LES CONVULSIONS. Il eſt de la derniere importance de connoître la cauſe aſſez ordinairement obſcure, & le ſiége de cette incommodité.

Elle eſt communément produite, dans les enfans, par l'acidité de l'eſtomac, & guérie par les abſorbants terreux; les convulſions qui accompagnent les fiévres ne leur ſont pas tout-à fait ſi dangereuſes.

Les convulſions produites par quelque acrimonie logée dans l'eſtomac, ou l'irritation de quelque nerf dans ſon extrêmité, & non point dans ſon origine (le cerveau) ne ſont pas fort dangereuſes.

Les convulſions cauſées par des grandes évacuations, comme les fortes hémorrhagies qui ſurviennent dans les fiévres, ſont dangereuſes. Celles qui viennent de l'inflammation des membranes du cerveau ſont ordinairement fatales: les ſymptômes qui les accompagnent ſont une grande chaleur, un pouls dur, & le délire: les remèdes, ceux-mêmes qu'on tire de la diéte, doivent varier ſuivant le ſiége de la maladie: s'il ſe trouve dans l'eſtomac, les alimens contraires à l'acrimonie acide, alkaline, ou huileuſe, réſidante dans ce viſcère, doivent être employés. Si la maladie dépend de quelque engorgement du cerveau, les ſubſtances chaudes volatiles & épicées augmentent le mal; celles qui relâchent, délayent, & ſur-tout celles qui lâchent le ventre, conviennent dans ce cas, (voyez le Chap. I.)

& en général le régime prescrit dans le *coma*, & le délire.

LES VIOLENTES SUEURS. procédent du relâchement des vaisseaux excrétoires de la peau, & de la circulation trop véhémente du sang : elles privent le sang de ses parties les plus fluïdes, l'épaississent, & causent souvent des obstructions ; il n'est point de la bonne pratique de pousser trop les sueurs dans les fiévres, excepté dans celles qui sont pestilentielles.

On devroit du moins avoir soin dans les grandes sueurs, de rétablir par les délayans, le liquide que le sang perd, & d'employer les méthodes conseillées dans la trop grande chaleur, comme la soustraction de quelque couverture du lit, l'admission de l'air frais, & l'usage d'une diéte médiocrement astringente ; le vin, les épiceries, & les liqueurs spiritueuses ont souvent, dans ce cas, un bon effet, ces dernieres épaississent les fluïdes ; la sauge est un bon remède dans les sueurs excessives.

LA DIARRHE'E est souvent dans les fiévres, un symptôme dangereux & fatal ; elle affoiblit, excorie, & enflamme les boyaux, occasionne la dissenterie, épaissit

les fluïdes, & épuise les forces du malade; on ne doit point néanmoins arrêter une diarrhée critique crainte d'attirer ces dangers.

On doit faire attention à la cause de la diarrhée; si elle vient d'acidité, elle doit être guérie par les anti-acides; si la cause est alkaline & bilieuse, comme il arrive souvent dans les fiévres, les acides conviennent; les substances huileuses soulagent en émoussant l'acrimonie; elles ne provoquent point le cours de ventre d'elles-mêmes, elles ne font que lubréfier ou rendre les boyaux plus glissans. Les diarrhées produites par des excès de fruits, se guérissent souvent par les émulsions. Les vomitifs opérent fréquemment la même cure, en évacuant la matiére irritante.

Les substances anodines conviennent aussi, & généralement parlant, les alimens solides & secs sont à préférer aux liquides.

Les Eruptions Inflammatoires. L'intention qu'on doit se proposer dans toutes les éruptions inflammatoires, comme la petite vérole, la rougeole, le pourpre, &c. doit être d'éviter les violens sudorifiques qui poussent une trop grande quantité de matiére vers la peau; d'em-

ployer les rafraichiſſans & les délayans tempérés, dans la vûe de conſerver la matiére dans ſa fluidité & ſon mouvement, pour qu'elle puiſſe ſe ſéparer du ſang ; de ſe tenir chaudement pendant l'éruption, & d'uſer d'une diéte rafraichiſſante ; ainſi l'uſage moderé des acides, comme le jus de limon, eſt indiqué.

L'attention convenable au petit nombre de regles mentionnées ci-deſſus dans les différens ſymptômes, produira des grands ſuccès dans la cure de la plûpart des fiévres. J'en ajoûterai encore quelqu'autres, ſuivant les différentes eſpèces de fiévres, & de maladies inflammatoires.

L'EPHE'MERE, ou la fiévre d'un jour ſe guérit par l'abſtinence, le repos, & les délayans ; la même méthode réuſſira ſi la fiévre dure pluſieurs jours & n'eſt point putride ou accompagnée d'une plus grande inflammation, d'acrimonie, & d'engorgement dans les vaiſſeaux de quelque partie ; ce qui eſt le cas de celle qu'on appelle communément *cauſus*, ou fiévre ardente.

Les cauſes de cette fiévre ſont les erreurs commiſes dans les choſes non naturelles, l'air, le manger, le boire, le répos, & le mouvement ; le travail ou le trop d'exercice, la chaleur du ſoleil, la longue ſoif,

l'uſage immoderé des liqueurs fermentées & ſpiritueuſes, les ſubſtances chaudes, comme les épiceries, les grandes fatigues eſſuyées en tout tems, mais particuliérement dans un tems chaud.

Les ſymptômes du *cauſus* ſont une chaleur brûlante ſur la peau & exceſſive intérieurement; quelquefois le froid des extrêmités; la ſéchereſſe de la peau, de la bouche, de la langue, & des narines; une reſpiration courte & laborieuſe; une grande ſoif; le dégoût, les cardialgies, & le vomiſſement; les inquietudes; les anxiétés; les laſſitudes; quelquefois la toux & l'enrouement, les veilles, le délire, & le rédoublement tous les deux jours.

Cette fiévre ſe termine ſouvent par un ſaignement de nez qu'on ne doit par conſéquent pas arrêter, s'il ne ménace point la vie. Elle ſe termine auſſi ſouvent, le jour critique, par la ſueur, le vomiſſement, le cours de ventre, & le crachement d'un phlegme épais. Les ſignes fâcheux ſont communement le piſſement de ſang, la difficulté d'avaler, des ſueurs aqueuſes aux environs de la tête & du viſage, ſans ſoulagement; le froid des extrêmités, le tremblement, le cours de ventre trop abondant, & quelquefois l'inflammation du poûmon.

Le régime consiste, dans cette fièvre, à tenir l'air de la chambre du malade, frais & pur en le garantissant du feu, de la fumée, & des exhalaisons d'un nombre de personnes; à être simplement couvert pour se défendre du froid; à tenir les rideaux ouverts pour renouveller l'air, & à garder dans le lit la posture la plus droite qu'on peut; le malade recherche toutes ces choses & leurs contraires lui sont nuisibles.

La boisson doit être rafraichissante, acidule, & tiéde, prise en petite quantité, & souvent, comme l'eau avec le jus de limon, ou les tamarins.

La nourriture doit être légére, & tirée des végétaux farineux, comme le gruau, les préparations d'orge, avec un peu de jus de limon; le ris cuit dans du petit-lait & passé; les pommes cuites dans le progrès de la maladie; les roties au vin du Rhin & à l'eau, la gêlée de groseilles; les bouillons & les gêlées des substances animales sont trop alkalescentes, ainsi elles doivent être corrigées par le jus de limon ou quelqu'autre acide.

Les matiéres alimenteuses, qui stimulent doucement le ventre, telles que certains fruits meurs: les fraises, les groseilles; les meures sont quelquefois utiles.

Les symptômes empirent par l'usage des

ſubſtances chaudes priſes ou comme alimens, ou comme remèdes.

Fiévres intermittentes.

Ces fiévres ſont, du moins dans ce pays, très-opiniâtres, reviennent ſouvent, malgré tous les remèdes, & dégénérent, par leur longueur, en fiévres hépatiques, & en diverſes maladies chroniques, comme la jauniſſe, l'hydropiſie, le ſchirre, & le ſcorbut; l'adminiſtration juſte & méthodique des remèdes, & une diéte convenable ſont par conſéquent d'une grande importance dans ces fiévres; on y remarque beaucoup de varieté quant aux intervalles des paroxiſmes; ils redoublent quelquefois dans les tierces, de maniere à les faire paroître quotidiennes. Je crois qu'on peut prendre comme une regle générale que, plus la diſtance des paroxiſmes eſt éloignée, & moins la fiévre eſt dangereuſe, mais plus opiniâtre.

Le régime doit être différent durant le paroxiſme & hors du paroxiſme, dans le froid, le chaud, & la ſueur. Celui qui a été preſcrit au commencement de ce chapitre, à l'article du froid fébrile, convient dans le froid de toutes les fiévres: on doit s'appliquer à racourcir le période du froid

autant qu'il eſt poſſible, & à procurer promptement la ſueur par les délayans tiédes, ſans la pouſſer outre meſure, parce que la fiévre intermittente relâche par elle-même & affoiblit extrêmement le corps.

La trop grande abſtinence eſt auſſi nuiſible entre les paroxiſmes, que la trop grande plénitude. Comme les fiévres intermittentes ſont ſouvent de longue durée, l'extrême abſtinence eſt impraticable, elle mettroit le malade hors d'état de ſoutenir la violence de l'attaque ſuivante.

Les ſubſtances qui tempérent, corrigent, & domptent l'alkali bilieux, comme les acides, les ſels nitreux, les petits vins avec de l'eau, les bouillons de poulet avec le jus de limon, l'infuſion des amers dans le vin, conviennent dans l'intervalle des paroxiſmes; la chicorée, & la dent de lion ſont utiles, parce que leurs ſucs exprimés guériſſent les fiévres intermittentes dans les pays chauds où les Médecins ſe ſervent auſſi de végétaux aſtringens (voyez Chap. I. N°. 1.)

L'exercice porté auſſi loin que le malade peut le ſupporter, eſt extrêmement profitable entre les paroxiſmes: mais le principal remède eſt de tâcher de prévenir l'accès du froid, en ſe mettant dans le lit, par

les frictions, & quelque liqueur ſudorifique chaude, car en retardant le froid, quelques fiévres ont été guéries.

La ſaignée fait rarement du bien, & ſouvent beaucoup de mal, dans les fiévres intermittentes; mais l'état du malade doit être examiné dans ce cas.

On a obſervé que les fiévres intermittentes délivroient de quelques maladies chroniques, comme la goutte & les convulſions, mais elles en entraînent ſouvent de grandes avec elles.

Maladies inflammatoires.

La phrénéſie, ou inflammation du cerveau.

Cette maladie demande les plus prompts ſecours: les grandes hémorrhagies du nez la terminent communément; la copieuſe ſaignée des temporales eſt le remède le plus effectif: mais pour m'en tenir à mon ſujet qui eſt la diéte.

Les ſubſtances qui rafraichiſſent & lâchent en-même tems le ventre, comme la décoction des tamarins, ſont extrêmement utiles. Cette décoction priſe abondamment, peut à la fin attirer un cours de ventre, qui ſoulage extrêmement la tête.

La dérivation du ſang du cerveau vers

les autres parties ; & par conſéquent les bains tiédes des parties inférieures, le flux hémorrhoïdal, les fomentations faites ſur les veines qui rapportent le ſang de la tête, ſoulagent dans cette maladie. Il eſt bon de ſe tenir ſur ſon ſéant, s'il eſt poſſible, & de reſpirer l'air frais, car la chaleur de celui du lit agite le ſang.

La nourriture doit être ténue, & conſiſter en ſubſtances farineuſes, comme le gruau rendu acidule, ou les fruits meurs de la même nature, avec leurs gélées ; la boiſſon ſera légére, délayante, & rafraichiſſante, comme l'eau d'orge, la petite bierre, ou la décoction des tamarins. Tous les doux anodins de l'eſpèce alimenteuſe ſont ſans danger. Voyez, dans ce Chapitre, l'article du délire, & celui des veilles.

L'eſquinancie.

La tumeur du goſier qui occaſionne la difficulté d'avaler & de reſpirer jointe à cette maladie, peut être de pluſieurs eſpèces ; comme ſéreuſe, œdémateuſe, ou ſchirrheuſe, ſuivant les différens degrés de la viſcoſité de l'humeur ; elle peut être auſſi inflammatoire, & cette inflammation ſe termine quelquefois par la ſuppuration, ou la gangrêne.

La difficulté d'avaler & de reſpirer, qui arrive ſans aucune tumeur ni en dehors, ni en dedans, après des longues maladies, procéde ordinairement de la réſolution ou diſpoſition paralytique des parties, laquelle eſt l'avant-coureur de la mort.

Le régime dans les eſquinancies qui ſont le ſimple effet de l'obſtruction des glandes, doit conſiſter dans l'uſage des liqueurs chaudes, qui relâchent, ramolliſſent, & humectent doucement ces glandes; telles ſont celles qui évacuent la ſérosité ſur-abondante par les ſelles, les ſueurs, & les urines; ou qui, en ſtimulant, ouvrent les émonctoires de ces glandes, pour donner iſſue à l'humeur. Voy. Chap. I.

Dans la tumeur purement aqueuſe, la diéte doit être plus chaude que dans l'inflammatoire, l'uſage moderé du vin ſoulage ſouvent le malade.

La difficulté d'avaler & de reſpirer occaſionnée par les ſchirrhoſités des glandes, ne peut être guérie que par l'extirpation.

Les perſonnes ſujettes aux inflammations du goſier, doivent vivre avec tempérance, pour prévenir la pléthore; ou la diſſiper promptement par les évacuations convenables, lorſqu'elle eſt formée; éviter l'air froid, les alimens, & les remèdes trop

astringens ou stimulans, & les violens exercices qui en augmentant le mouvement du sang, échauffent, & dissipent la sérosité; mais elles doivent sur-tout s'abstenir, lorsqu'elles ont chaud, de la boisson des liqueurs froides.

Une légére diarrhée soulage dans ces inflammations; les substances qui la procurent, comme les tamarins infusés dans le petit-lait, sont par conséquent utiles. Les décoctions & les émulsions des végétaux farineux, rendues médiocrément acides, & ceux qui abondent en un sel nitreux rafraichissant, conviennent; on croit vulgairement que la pimprenelle & la saxifrage, sont spécifiques dans ce cas; tout le monde connoît l'utilité des meures prises de toutes manieres: tous les acides, comme l'oseille, le jus de limon, &c. modérent les inflammations.

La bouche & le gosier doivent être tenus humides, & le nez net, afin que l'air y puisse avoir un libre passage; car celui qu'on respire par la bouche, dessèche.

Lorsque la déglutition est totalement abolie, on peut nourrir le malade par les lavemens, ce que je sçai avoir été pratiqué pendant une semaine, après laquelle la tumeur suppura.

Lorsque l'inflammation se termine en

gangrêne, le cas eſt généralement mortel, à moins qu'elle ne s'étende pas au-delà du palais, de la luéte, & des amygdales; la vie du malade pouvant ſubſiſter après la deſtruction de ces parties.

L'inflammation du poûmon.

Cette maladie peut arriver dans les bronches, ou les vaiſſeaux pulmonaires, & ſe communiquer bien-tôt des unes aux autres; lorſque l'inflammation attaque les deux lobes & tout le corps du poûmon, le cas eſt déſeſpéré, parce que la circulation étant néceſſairement ſupprimée pour lors, il ne ſe porte plus de ſang au cœur. Outre les cauſes générales des inflammations, il y en a de particuliéres au poûmon, comme la mauvaiſe conformation de ce viſcère, & celle de la poitrine ordinairement accompagnée de l'aſthme; l'air trop chaud, froid, & humide, chargé, peut-être, de particules cauſtiques, aſtringentes, & coagulatives: le poûmon eſt, à proprement parler, une partie externe du corps, expoſée à l'air qui, par ſon contact immédiat, peut aiſément coaguler le ſang qui coule dans les vaiſſeaux qui rampent le long des véſicules pulmonaires, & je crois que les qualités de l'air ſont les cauſes générales

des péripneumonies qui arrivent en hiver.

Comme le poûmon eſt le principal organe de la ſanguification, le chyle crud & viſcide, les alimens viſqueux, les épiceries, mais particuliérement les liqueurs ſpiritueuſes, peuvent occaſionner l'inflammation de ce viſcère; ſon action portée juſqu'à produire une reſpiration courte & laborieuſe, ou ſa diſtenſion trop continuée par les cris ou le chant, peuvent produire le même effet: il y a des poiſons coagulans qui affectent très-ſoudainement le poûmon; les paſſions violentes peuvent faire la même choſe par l'altération qu'elles cauſent dans le mouvement du cœur; il eſt commun de voir des perſonnes, dans des ſoudains tranſports de colere, reſpirer difficilement. Les inflammations paſſent quelquefois des autres parties, au poûmon: la pleureſie dégénére aiſément en péripneumonie. La meilleure regle de diéte, pour prévenir la maladie, conſiſte à éviter les cauſes rapportées; les promptes & abondantes ſaignées doivent être employées avant que l'inflammation ſoit entiérement formée.

Cette maladie ſe guérit ſouvent par la réſolution critique, la coction, & l'évacuation de la matiére morbifique, laquelle eſt ou aſſez atténuée pour rentrer dans les voyes

de la circulation, ou est expectorée par la toux, ce qu'on peut aisément connoître, par la diminution des symptômes, sçavoir la fiévre, la difficulté de respirer, la soif, les anxiétés, les inquiétudes; & par les douces sueurs, qui surviennent au malade, un des meilleurs résolutifs dans cette indisposition, est le sang de bouquétin.

La saignée copieuse est le remède le plus efficace dans le commencement de la maladie; mais elle est moins convenable lorsque l'expectoration se soutient avec succès, parce qu'elle la supprime quelquefois, les sudorifiques donnés dans le même cas, épaississent la matiére de l'expectoration. La nature doit être suivie, & non point troublée dans ses mouvemens.

Il conste par les symptômes de la maladie, & l'usage du poûmon, que la nourriture doit être ici plus ténue que dans aucune autre indisposition inflammatoire; le petit-lait suffit pour soutenir les forces du malade; les liqueurs aqueuses, & même la vapeur de l'eau chaude, humée dans l'inspiration, atténuent la matiére compacte des bronches. Les alimens relâchans dont l'orge & ses préparations sont les meilleurs, conviennent dans ce cas

Les diurétiques destitués d'acrimonie sont propres; car le flux d'urine soulage le poû-

mon ; dans cette vûe, l'infusion de racine de fenouil dans l'eau chaude est bonne prise avec du lait & comme aliment, & comme boisson.

Si la nature soulage le malade par une diarrhée, sans lui abbattre les forces, on ne doit point l'arrêter, mais la soutenir doucement par des lavemens émolliens.

Les décoctions de chicorée & de laitue sont propres comme anodines & résolutives.

Si le malade n'est pas soulagé & ne meurt point dans huit jours, l'inflammation se termine par la suppuration, & l'abscès du poûmon, & quelquefois de quelqu'autre partie. Les symptômes de cet abscès sont une toux séche opiniâtre augmentée par le mouvement, & la nourriture ; une fiévre continue avec des frissons irréguliers dans leurs périodes ; des exacerbations après l'exercice, & le repas, la soif, des sueurs nocturnes, une urine écumeuse, la pâleur, la maigreur, & la foiblesse ; la situation la plus aisée est sur le côté affecté.

On doit, dans cet état, proscrire la saignée ; user d'une diéte douce, incrassante & plus pleine, recevoir dans le poûmon la vapeur chaude des décoctions d'ingrédiens convenables ; celle du vinaigre & tout ce qui excite la toux, comme l'oxymel, l'exer-

cice, & le mouvement conviennent, lorſqu'on juge par le tems & les ſymptômes, que l'abſcès eſt meur; plûtôt il eſt ouvert & moins il y a de danger pour le poûmon.

Quoique cet état ſoit extrêmement dangereux, il n'eſt pas entiérement déſeſpéré; la nourriture & la boiſſon doivent conſiſter dans le lait, l'eau d'orge, & les ſubſtances alimenteuſes expectorantes & déterſives, avec des doux anodins, pour procurer quelque repos au malade. Voyez le Chap. I.

L'intention principale, dans chaque état de l'inflammation du poûmon, doit être de provoquer l'expectoration & de la rappeller, lorſqu'elle eſt ſupprimée.

Si l'inflammation ſe termine en gangrêne, le cas eſt déſeſperé, ſi elle ſe termine en ſchirrhe, elle eſt incurable,

Il y a une eſpèce de péripneumonie fauſſe, ou ſans inflammation; elle eſt dangereuſe, & ſuffoque ſouvent, lorſque les vaiſſeaux ſont obſtrués d'une pituite viſqueuſe qui ſe mêle avec le ſang; & qu'elle attaque dans un tems froid; elle eſt ordinaire aux gens foibles, & aux vieillards. Quelqu'uns des ſecours employés dans l'inflammatoire, & les fréquens clyſtères conviennent, mais non point les ſi grandes

saignées; une nourriture plus forte, les bouillons & les gélées avec le jus de limon, l'hydromel pour boisson, les huiles adoucissantes & les alimens qui abondent en une huile douce non volatile, sont utiles.

La péripneumonie est, dans toutes les maladies mortelles, le symptôme fatal qui termine la vie du malade; car personne ne meurt sans une stagnation du sang dans le poûmon; tant qu'il circule dans ce viscère, il circule par-tout le reste du corps.

La pleuresie.

Il n'y a point de membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine, qui ne puisse être le siége de cette maladie; elle attaque le médiastin comme la plévre.

Ses causes, outre celles qui sont communes à toutes les inflammations, sont l'obstruction des artères de la plévre, des callosités dans cette membrane, son adhésion au poûmon, l'impression soudaine de l'air froid, un régime trop chaud, & particuliérement le grand usage des liqueurs spiritueuses, les liqueurs froides bûes lorsque le corps est fort chaud, un transport de matiére de quelqu'autre partie affectée, mais sur-tout un air froid de Nord, ou Nord-

Est : on peut tirer de ces causes les précautions qui conviennent dans le régime, pour prévenir la maladie.

La pleurésie est quelquefois séche ou sans crachement, & d'autrefois accompagnée d'expectoration ; elle se termine par la coction ou la résolution de la matiére fébrile ; ou finit par la suppuration, ou la gangrêne.

Le régime doit être le même que dans la péripneumonie ; la diéte rafraichissante, ténue, & délayante, évitant tout ce qui peut augmenter la chaleur, & même l'air trop chaud.

Les symptômes de la suppuration sont les mêmes que dans celle du poûmon ; lorsque la matiére est formée, il faut ouvrir le côté pour lui donner issue.

La résistence de la maladie à tous les remèdes, la diminution soudaine de la douleur, un pouls vîte & foible, quelquefois intermittent, la respiration courte, & des sueurs froides, sont les symptômes de la gangrêne ou d'une mort prochaine.

Le paraphrénitis, ou inflammation du diaphragme.

Les symptômes de cette maladie, qu'on méconnoît souvent, sont une fiévre violen-

te, une douleur très-vive augmentée dans l'inſpiration ; en quoi on la diſtingue de la pleureſie ; la plus forte douleur ſe faiſant ſentir, dans celle-ci, durant l'expiration.

Cette douleur eſt encore augmentée par le vomiſſement, la plénitude de l'eſtomac, & la contraction quelconque des muſcles de l'abdomen, comme dans l'expulſion des excrémens, &c. La reſpiration eſt extrêmement précepitée, ſuffocante, & ne paroît être exécutée que par le mouvement de la poitrine. Cette maladie eſt auſſi accompagnée du délire, de la fureur, & d'un rire involontaire, tenant de la convulſion.

Elle ſe termine comme la pleureſie, & la péripneumonie, mais elle eſt généralement fatale, ſi elle ſuppure ; le pus tombe pour lors dans la cavité du bas-ventre, produit la putréfaction des viſcères, & une mort miſérable & pénible.

Le régime, s'il y en a quelqu'un de bon, doit être le même que dans la pleureſie.

L'inflammation du foye.

L'artère hépatique & la veine-porte fourniſſent le ſang au foye : la petiteſſe de la premiere, & la lenteur du ſang dans la ſeconde,

conde, ſont les raiſons de la moins fréquente inflammation du foye, que des autres parties ; mais lorſqu'elle arrive elle eſt extrêmement dangereuſe, à moins qu'elle n'occupe qu'une petite partie de ce viſcère, & celle de cette eſpèce eſt plus fréquente qu'on ne penſe communément.

Quelques-unes des meilleures précautions dans la diéte, peuvent ſe prendre des cauſes, & des ſymptômes de cette maladie.

Ces cauſes, outre celles qui ſont communes à toutes les inflammations, ſont la grande quantité de graiſſe ; diſſoute par la chaleur & l'inflammation, elle obſtrue ſubitement les vaiſſeaux du foye. Les beſtiaux engraiſſés par des bons pâturages, meurent quelquefois ſoudainement après de forts mouvemens, & on leur trouve le foye enflammé & corrompu. Un ſang & une bile atrabilaires & aduſtes, une matiére acrimonieuſe ou purulente, arrêtée dans quelqu'autre organe, ſe dépoſe plus aiſément ſur le foye, que ſur aucune autre partie, ſur-tout dans le cas de l'uſage des alimens chauds & épicés, des liqueurs ſpiritueuſes, de la grande chaleur, & de la fiévre. Les éroſions du foye par l'acrimonie de la bile, ou ſon obſtruction par la viſcoſité de cette humeur ; les calloſités, le ſchirre, ou les

pierres dans ce viscère ; la soif long-tems endurée, l'exposition soudaine du corps à l'air froid, la boisson des liqueurs froides, quant le corps est chaud ; les vomitifs donnés imprudemment lorsque le foye est déja affecté, agitant trop alors ce viscère, s'ils n'en emportent pas l'obstruction ; les indispositions hypochondriaques inveterées. Toutes ces causes, dis-je, peuvent produire l'inflammation du foye.

Dans ce cas, le foye gonflé comprime l'estomac, le diaphragme, & les viscères voisins, suspend la circulation des sucs, la génération & l'excrétion de la bile, & toutes les digestions ; produit une infinité de mauvais symptômes, comme la jaunisse avec toutes les maladies qui en dépendent ; car le foye reçoit le sang rapporté de presque toutes les parties du bas-ventre, & il est le principal instrument de toutes les digestions, qui s'exécutent dans cette cavité. La fiévre, une chaleur & une douleur poignante dans la région du foye & du diaphragme, la tension des hypochondres, la couleur jaune des yeux & de la peau, & les urines saffranées, sont les signes de la disposition inflammatoire du foye.

Cette maladie est guérie, comme les autres inflammations, par la resolution, la coction, & l'excrétion de la matiére mor-

bifique, ou se termine en abscès, en schirre, ou en gangrène.

Dans le premier état, le régime chaud & le saffran qu'on regarde comme un spécifique, sont contraires.

Les boissons rafraichissantes résolutives, comme le petit lait avec l'ozeille bouillie dedans, les fomentations, les fréquens lavemens, les bains, & les frictions relâchent & rendent la matiére fluide; le miel avec un peu de vin du Rhin, ou de vinaigre, les jus, & les gelées de quelques fruits meurs de jardin, & ceux de quelques plantes laiteuses, comme l'endive, la dent de lion, la laitue, sont résolutifs.

Les purgatifs violents nuisent, les doux laxatifs soulagent; les délayants avec des sels nitreux, & la décoction des tamarins dans l'eau ou le petit-lait, sont utiles; les déjections médiocrement sanglantes ou teintes de sang ne doivent point être arrêtées, parce qu'elles aident la résolution de la maladie, les hémorrhagies du nez produisent souvent le même effet.

La matiére fébrile est souvent emportée par les urines, c'est pourquoi les diurétiques peu stimulans conviennent.

La sueur ne doit point être excitée par les cordiaux chauds, mais il faut l'aider par des liqueurs délayantes tiédes.

Le cas est fatal lorsque l'inflammation se termine par la suppuration, à moins que l'abscès ne se trouve assez extérieurement pour pouvoir être ouvert; car si le pus s'évacue dans l'abdomen, il y produit des symptômes affreux, comme la putréfaction des viscères, ou un flux hépatique incurable.

Le pus icoreux fourni par l'ulcère du foye, viscère le plus susceptible de dissolution, en ronge successivement toute la substance, il est souvent pompé dans le sang, & rejetté par le vomissement, avec une odeur cadavereuse, accompagnée d'une grande soif; s'il est emporté vers le bas, il occasionne une diarrhée colliquative purulente. Les substances acides soulagent beaucoup dans ce cas.

Cette maladie peut produire un cancer ou un schirre; on ne sçauroit dire que ce dernier soit absolument incurable; on sçait par expérience que l'herbe & le pâturage l'ont guéri dans les bestiaux; peut-être que le jus exprimé des herbes & de quelques plantes apéritives, comme celui des plantes laiteuses mentionnées ci-dessus, pourroit opérer le même effet dans l'homme.

La diéte prescrite ici est nécessaire dans la jaunisse, & toutes les maladies du foye. On doit s'y abstenir de toutes les substan-

ces, que causent la putréfaction, & particulierement du poisson & de la chair salés, mais sur-tout des liqueurs fortes.

L'inflammation de l'estomac.

Les symptômes de cette maladie, sont une douleur violente pongitive, brûlante, & fixe dans l'estomac, accompagnée de fiévre; l'exacerbation du mal d'abord après avoir avalé quelque chose, suivie du vomissement, un hoquet pénible, & des grandes anxiétés. Les causes de ces acidens sont celles qui sont communes à toutes les inflammations, la foiblesse naturelle, & peut-être l'érosion des tuniques de l'estomac, enfin les substances âcres prises comme alimens, ou comme remèdes.

Si on ne remèdie promptement à cette indisposition, elle devient fatale.

Elle se termine par la résolution de la matiére morbifique, la suppuration, le schirre ou le cancer, mais le plus communément par la gangrêne.

De toutes les maladies, celle-ci demande le plus l'abstinence totale de tout ce qui a de l'acrimonie, les sels nitreux rafraichissans mêmes si utiles dans les autres inflammations, irritent trop ici. Les vomitifs, tous les cordiaux pris des substances vola-

tiles & aromatiques, & les liqueurs spiritueuses deviennent des poisons ; le lait se caille ordinairement dans les estomacs enflammés : les alimens doivent être donnés fréquemment, & par cuillerées pour prévenir la distension du ventricule, qui augmenteroit l'inflammation. Les crêmes d'orge ou d'avoine bien claires, le petit-lait avec très-peu de sucre, le miel, & les bouillons de poulet, sont les alimens propres ; le petit-lait, les décoctions émollientes, l'eau d'orge, & les émulsions sont les boissons qui conviennent. L'expérience a aussi appris que l'estomac s'accommodoit des eaux ferrugineuses, même dans cet état inflammatoire. S'il survient un ulcère, le miel commun, ou le miel rosat pris intérieurement, est un bon déterfif, & la décoction de la racine de *symphitum*, propre pour consolider. Les promptes & abondantes saignées, les fomentations, & les lavemens ont les mêmes bons effets, que dans les autres maladies inflammatoires.

Le même régime est nécessaire dans le schirre, & le cancer de l'estomac ; quoique rien ne puisse être parfaitement efficace. Il convient aussi dans les inflammations de la rate, de l'épiploon, & du pancréas.

L'inflammation des boyaux.

Les inteſtins, principalement les grêles, peuvent être enflammés par des ſubſtances âcres, ou venéneuſes priſes intérieurement, par toute matiére purulente tranſportée de quelque autre partie du corps; par la bile extrêmement acrimonieuſe, par des tenſions violentes, ou des convulſions, à raiſon des vents dont elles rempliſſent les boyaux.

Les ſymptômes de cette maladie, ſont la ſuppreſſion totale du paſſage des matiéres, une douleur violente fixe & brûlante, augmentée par les ſubſtances priſes intérieurement, le vomiſſement excité par tout ce qui touche la partie affectée, des tranchées aigues, & des vents dans le reſte du canal inteſtinal: L'*ileus* eſt auſſi la ſuite de cette inflammation; ce cruel accident n'eſt que la circonvolution ou l'inſertion d'une partie du boyau dans l'autre. Tous ces ſymptômes ſont accompagnés de la fiévre.

Il eſt de la derniere importance de connoître les cauſes des coliques; car ſuivant leur difference les remèdes bons dans un cas, ſont contraires, & pernicieux dans un autre; ainſi les ſubſtances carminatives chaudes données dans une colique produite

par une cauſe phlegmatique, ou froide, ſont un poiſon dans une inflammatoire ; on peut les diſtinguer par la fiévre, la ſoif, & la couleur rouge de l'urine, qui accompagnent cette derniere : quoique la chaleur y ſoit conſidérable, à cauſe de la violence de la douleur, les extrêmités deviennent froides, & on y éprouve un abbattement ſoudain des forces, ou une plus grande foibleſſe que dans aucune autre.

Cette maladie demande un prompt ſecours, ou point ; car elle dégénere bientôt en *ileus*, & la mortification des boyaux.

Après les grandes ſaignées, il n'y a guére d'autre méthode que d'humecter & de relâcher le canal inteſtinal par des liqueurs émolliéntes chaudes, priſes par la bouche & en lavemens donnés toutes les heures, l'expérience a pourtant appris que les acides tels que le jus de limon, ont ſoulagé dans des cas très-déſeſpérés ; & que le vinaigre & l'eau chaude en lavemens, ont ſauvé le malade ; les anodins ſont quelquefois néceſſaires pour calmer les convulſions.

Les fomentations chaudes, & même les animaux chauds appliqués ſur le ventre ſont extrêmement utiles.

L'inflammation des gros boyaux n'eſt pas

ſi dangereuſe; elle peut ſe guérir, même lorſqu'elle ſuppure, parce qu'on peut y porter les remèdes propres, ſous la forme de lavemens; les eaux minérales ferrugineuſes ſont bonnes à la fin de ce dernier cas.

Si après trois jours, la grande douleur diminue, que les friſſons ſaiſiſſent le corps, ce ſont des marques de la ſuppuration, & dans peu de jours la matiére coule ou dans la cavité de l'abdomen, y produiſant tous les ſymptômes de l'ulcère du foye; ou dans celle des inteſtins, cauſant un cours de ventre purulent, ſouvent la conſomption, des ſinus, & des fiſtules.

Le petit lait & les eaux ferrées pour boiſſon, ſont ſouvent utiles dans ce cas.

Les alimens doivent être tirés des ſubſtances qui forment peu ou point d'excrémens, comme les bouillons de viande, avec la ſcorſonere, le perſil, ou le fenouil bouillis dedans; le petit-lait de chévre eſt auſſi excellent, les ſubſtances graſſes, & huileuſes ſont généralement nuiſibles.

La continuation de la fiévre, des ſueurs gluantes, la pâleur, une diarrhée ichoreuſe, avec des matiéres fétides, noires, ſemblables à la lavure de chair, un pouls petit intermittent, & enfin la ceſſation totale de la douleur, ſont les ſignes de la

gangrêne, &. d'une mort prochaine.

S'il ne survient aucun des accidens ci-dessus, si la fiévre diminue, & que le malade se plaigne d'un poids, d'une douleur sourde, & de la suppression des excrémens, il se forme un schirre qui augmente tous les jours, & peut se terminer en un cancer, que les purgatifs, & tous les remèdes irritent. Le malade peut, dans ce cas, traîner une vie misérable avec le secours d'une diéte ténue, fort exacte, consistant en petit-lait, bouillons, lavemens alimenteux, ou en substance qui produisent peu d'excrémens.

Les aphtes.

On donne ce nom à des petits ulcères ronds, & superficiels qui paroissent d'abord dans la bouche ; mais comme ils viennent de l'obstruction des excrétoires de la salive, à cause de la lenteur & de la viscosité de cette humeur, ils peuvent affecter tout le conduit alimentaire, excepté les gros boyaux, ils succédent souvent aux fiévres, particuliérement à celles qui enflamment les intestins, ou qui sont accompagnées de cours de ventre ; ces ulcérations sont précisément dans l'intérieur, comme la gâle est sur la peau, & tombent de-même en

croutes ou écailles. Plus elles approchent de la couleur blanche, & moins elles sont dangereuses.

La matiére visqueuse qui les produit, doit être poussée au-dehors; la saignée est par conséquent contraire dans le commencement, de-même que les sudorifiques, parce qu'ils épaississent; mais la sueur est utile après que la matiére a été entiérement poussée vers la peau. Les liqueurs tiédes délayantes sont bonnes dans le premier état de la maladie, de-même que le bain, si le malade peut le supporter, avec les gargarismes & les lavemens. La diéte doit être ensuite nourrissante & déterstve, comme les panades avec le pain & l'eau, le pain & le lait, le miel mêlé avec les alimens. Durant la chute des aphtes, la nourriture doit être adoucissante & anodine, & l'usage moderé du vin du Rhin est utile; après leur séparation, les substances lénitives & purgatives conviennent.

L'inflammation des reins.

Les reins sont sujets aux inflammations autant que les autres parties du corps.

Une douleur poignante dans la region lombaire, une stupeur ou douleur sourde dans la cuisse, la colique, les vents, le vo-

miſſement, la fiévre, la ſuppreſſion quelquefois totale de l'urine, ſa petite quantité, ſa couleur foncée & quelquefois, ce qui eſt pire, ſa pâleur ſans aucun ſédiment, ſont les ſymptômes de l'inflammation des reins. Nonobſtant la forte chaleur extérieure, la violence de la douleur cauſe ſouvent le froid des extrêmités, ce qui n'eſt point incompatible avec l'inflammation.

Tout ce qui obſtrue les extrêmités des artères rénales produit cette maladie ; une playe, un abſcès, un coup, une tumeur, le trop long ſéjour ſur le dos, les violens mouvemens, particuliérement la trop grande promenade dans un tems chaud, tout ce qui bouche les paſſages de l'urine, comme les matiéres viſqueuſes, la pierre, ou le gravier, tout ce qui force le ſang dans les tuïaux urinaires, la fatigue à cheval, la pléthore, mais principalement les diurétiques forts, & piquants, enfin les ſpaſmes & les contractions des vaiſſeaux des reins, ſont les cauſes de leur inflammation.

L'urine couleur de caffé n'eſt point un ſymptôme dangereux ; elle procéde à la verité du mêlange d'un peu de ſang avec cette humeur, mais il prognoſtique ſouvent, après la grande douleur, la réſolution de la matiére obſtruante, & l'expulſion du gravier ou de la pierre ; la pâleur

de l'urine marque une maladie plus dangereuse & plus longue.

Après la saignée abondante & la privation totale des diurétiques stimulans, qui donnés dans le premier état de la maladie l'augmentent, rien n'opére mieux l'expulsion de la matiére obstruante, que l'abondante boisson des liqueurs douces & émollientes, les clystères de la même nature fréquemment injectés, le bain, les fomentations, les substances opiatiques, & anodines qui stupéfient & relâchent les fibres : on doit avaler ces liqueurs nonobstant le vomissement continuel, car le vomissement est l'instrument dont se sert la nature pour opérer l'expulsion de la pierre, du gravier, ou autre matiére obstruante.

Le petit-lait, & lorsque la chaleur de la fiévre est considérable, le lait de beurre, les émulsions d'orge, & de semence de pavot, le miel dans le petit-lait & l'eau, sont les boissons propres.

Lorsque le gravier, la pierre, ou autres matiéres obstruantes sont détachées des reins, les huiles douces exprimées, & les substances huileuses relâchent les passages pour leur préparer une issuë. Si la douleur ne vient que du gravier ou de la pierre, on peut joindre sûrement les substances huileuses aux stimulantes, comme le jus de li-

mon, l'eau de genièvre, & quelque syrop diurétique. Ceci soit dit en passant, car il n'est point de mon sujet.

Le mouvement violent, comme celui du carrosse, peut être d'usage dans ce cas.

La douleur portée au-delà du septiéme jour, des frissons fréquens & irréguliers, une pulsation, une pésanteur, & stupeur dans la partie, sont les signes de la génération du pus, lequel étant formé paroîtra dans l'urine.

Les substances douces & balzamiques sont utiles dans ce cas, si la matiére séjourne long-tems, l'abscès devient incurable.

Il se termine quelquefois en une fistule, avec laquelle le malade peut vivre plusieurs années, sans beaucoup de douleur: le lait de beurre peu aigre a été regardé comme un grand secret dans les ulcères des reins, & les eaux ferrugineuses ont été utiles à quelques-uns, je conseillerois les bierres douces plûtôt que le vin.

Les inflammations des reins se terminent quelquefois en schirre, ou par une pierre dans ces organes.

La remission soudaine de la douleur, avec des sueurs froides, un pouls foible, & intermittent, le hoquet, point, ou peu d'u-

rine, noire & fétide, ſont les ſignes de la mortification, & d'une mort prochaine.

Le régime de ceux, qui ſont ſujets aux accidens néphrétiques, peut être pris, en quelque maniére, de ce qui a été dit ci-deſſus.

Ils doivent être extrêmement exacts dans le choix de leur boiſſon; les vins piquans, qui abondent en tartre, ſont nuiſibles; les bierres, qui ne ſont point vieilles, ſont certainement les meilleures, de-même que quelques-uns des plus doux diurétiques, mentionnés Chap. I. N°. 15. ces perſonnes doivent auſſi éviter les alimens acrimonieux, uſer d'un exercice moderé, & ne point ſe coucher chaudement, mollement, ni long-tems ſur le dos.

L'apoplexie.

Cette maladie eſt une abolition ſoudaine de tous les ſens, externes, & internes, & du mouvement volontaire, à cauſe de l'interception du cours du fluïde ſpiritueux, à travers les nerfs, deſtinés à l'exécution de ces fonctions. Cette abolition eſt ordinairement accompagnée d'un pouls fort, d'une reſpiration difficile, & d'un profond aſſoupiſſement, avec ronflement.

Il n'y a d'autre différence entre une per-

ſonne endormie, & un apoplectique, ſi ce n'eſt qu'on peut éveiller la premiere, & non point le ſecond.

Les cauſes de cette maladie, ſont 1°. une conformation particuliére du corps, comme un col court, car il y a des perſonnes qui ont moins de vertebres au col, que d'autres; ceux qui ont le col long, ſont ſujets aux conſomptions, & ceux qui l'ont court, à l'apoplexie; mais cette regle n'eſt pas généralement vraie. 2°. Une conſtitution pléthorique, graſſe, & phlegmatique. 3°. Tout ce qui porte obſtacle au mouvement du ſang, à travers les artères du cerveau, comme les concrétions polipeuſes, particuliérement aux environs du cœur, accompagnées communément d'un pouls inégal, de vertige, & quelquefois d'une perte momentanée de la vûe. 4°. Tout ce qui, par ſa compreſſion, gêne le cours du ſang, & du fluïde nerveux. 5°. La pléthore. 6°. Les mouvemens violens. 7°. Les alimens de haut goût. 8°. Les liqueurs ſpiritueuſes. 9°. Les tumeurs de toute eſpèce dans le cerveau. 10°. L'effuſion de quelque ſéroſité dans les ventricules de ce viſcère, laquelle eſt la cauſe la plus commune, & immédiate des apoplexies. 11°. Une circulation imparfaite dans les parties inférieures. 12°. Les paſſions violentes, & les affections de

l'ame. La conſtitution glutineuſe, cathar-rale, & leucophlegmatique des vieillards, les rend ſujets à l'apoplexie ; les avant-coureurs de cette maladie ſont, chez eux, la ſtupidité, l'aſſoupiſſement, la nonchalence, l'héſitation dans la parole, & les réponſes ; le vertige, le tremblement, l'incube, & les oppreſſions dans le ſommeil.

Un épaiſſiſſement coëneux du ſang, précédé de la fiévre, & accompagné du mal de tête, de la rougeur des yeux, le larmoyement, la foibleſſe, & la bouffiſſeure des yeux, un vomiſſement pituiteux, & une reſpiration laborieuſe, au moindre mouvement, ſont des ſignes de l'apoplexie. Les avant-coureurs immédiats de cette maladie, ſont ordinairement le vertige, le chancellement, la perte de la mémoire, la ſtupidité, l'aſſoupiſſement, le tintement d'oreille, & une reſpiration forte, & pénible : ces ſymptômes ſont auſſi communs aux autres maladies nerveuſes, & aux indiſpoſitions hiſtériques.

L'attention aux ſymptômes mentionnés, fournit les meilleures précautions, & regles de diéte pour prévenir cette maladie ; lorſqu'elle à une fois pris place, le prognoſtic d'HIPPOCRATE, qu'il eſt très-difficile de réſoudre la légére apoplexie, & entiérement impoſſible de guérir la forte, eſt

généralement vrai ; l'espèce la plus douce est souvent emportée par la sueur.

Les secours nécessaires, dans le paroxisme, doivent se tirer de la médecine, le mal étant trop aigû pour pouvoir attendre ceux de la diéte, qui néanmoins peuvent être d'un grand usage, pour prévenir la maladie. Cette diéte doit être exacte, ténue, rafraichissante, & opposée aux causes, & aux symptômes, rapportés ci dessus. La saignée copieuse, & fréquente, & la liberté du ventre conviennent ; les substances stimulantes, qu'on a crû utiles, sont très-souvent nuisibles, en poussant trop le sang vers la tête ; les vomitifs peuvent être extrêmement pernicieux. Mais le régime doit être varié selon la cause de la maladie, Il peut se tirer de la constitution du malade ; celui qui a été prescrit pour la sanguine, convient dans l'apoplexie de sang ; les gens gras, & phlégmatiques, qui sont sujets à cette maladie, doivent s'en tenir aux regles déja conseillées pour leur état ; mais comme il y a des apoplexies, qui sont l'effet de goutres invéterées, le régime doit alors différer des deux cas ci-dessus, l'intention se réduisant, dans celui-ci, à déterminer la matiére morbifique vers les extrêmités : ceux qui ont de la disposition à cette maladie, ne doivent jamais

ſe coucher avec l'eſtomac plein, ni dormir la tête baſſe.

Il y a une maladie de la même eſpèce, mais pas ſi fréquente, appellée catalepſie; où le malade ſubitement ſaiſi, ſans ſentiment & ſans mouvement, reſte dans la ſituation où il s'eſt trouvé au moment de l'attaque: des fiévres violentes dans les conſtitutions ſéches, atrabilaires, ont produit cette maladie. La diéte après le paroxiſme, doit être humectante, & relâchante.

La léthargie eſt une eſpèce plus légére d'apoplexie, elle demande la même cure, & la même diéte, que l'apoplexie phlegmatique.

CHAPITRE IV.

Regles de diéte dans les maladies chroniques.

La paralyſie.

CEtte maladie eſt l'immobilité de quelque partie du corps, inſurmontable à la volonté & aux efforts du malade; le ſentiment eſt ſouvent totalement aboli,

quelquefois émouſſé avec un fourmillement dans la partie.

Les meilleures regles de diéte, dans la paralyſie, ſe tirent de la connoiſſance de ſes cauſes. Tout ce qui arrête le cours du fluide nerveux, ou du ſang dans quelque partie occaſionne cette maladie; car ils ſont néceſſaires l'un & l'autre pour le ſentiment & le mouvement; la paralyſie a auſſi pour cauſes, toutes celles de l'apoplexie, l'épilepſie, les douleurs longues, & violentes, la ſuppreſſion des évacuations naturelles, ou morbides; le tranſport de la matiére morbifique, dans les maladies aigues, tout ce qui tord, diſtend, comprime, ou contracte les nerfs; les fortes ligatures, les luxations, les fractures, l'inflammation des envelopes membraneuſes des nerfs, principalement dans les ganglions, où ils ſont liés enſemble; les depôts ſereux, l'excès des alimens aſtringens, particuliérement des fruits verds; la trop grande boiſſon d'eau chaude, qui affoiblit & relâche; l'abus du thé & du caffé; la chaleur & le froid extrêmes, les vapeurs vénéneuſes de l'arſénic, & du mercure.

La paralyſie eſt plus ou moins dangereuſe, ſuivant la cauſe, la grandeur, & le ſiége de la maladie: celle qui a ſon origine dans le cerveau, eſt la plus à craindre; lorſ-

qu'elle attaque le cœur, ou les organes de la reſpiration, elle eſt fatale, parce que la vie ne ſçauroit continuer un moment ſans l'uſage de ces parties.

Le régime doit être chaud, inciſif, conſiſtant en végétaux céphaliques & aromatiques, tels que ceux qui occaſionnent une chaleur fébrile, parce que celle-ci eſt néceſſaire pour détruire la viſcoſité. Ces végétaux ſont les ſavoneux, ceux qui ſont compoſés d'un ſel & d'une huile âcres & volatils, comme la moûtarde, les raiforts, &c. ceux qui excitent le vomiſſement & l'éternument, qui lâchent, purgent, & délayent fortement en-même-tems. Les ſueurs occaſionnées par les mouvements qu'on peut mettre en uſage, ou autres moyens, les fortes frictions, &c. ſont utiles.

La ſaignée doit être employée ou omiſe ſuivant les accidens qui attaquent le cerveau; elle ſoulage dans les diſpoſitions inflammatoires des envelopes nerveuſes.

Les convulſions épileptiques.

Leurs cauſes ſont quelquefois une diſpoſition héréditaire, une frayeur ſoudaine de la mere lorſqu'elle eſt enceinte du ma-

lade ; l'affection du cerveau par les contusions, les abscès, une sérosité acrimonieuse, quelque esquille d'os, &c. L'inflammation, la corruption, & l'érosion des méninges, la pléthore, la chaleur, l'yvresse, la grande étude, les passions fortes, principalement les frayeurs soudaines ; toutes les affections & irritations violentes des nerfs, dans quelque partie du corps que ce soit, particuliérement par quelque matiére âcre, dans l'estomac ou les boyaux, par les vers, la dentition, & l'acidité chez les enfans, par quelque matiére contagieuse ou purulente, après les maladies aigues ; la suppression des évacuations ordinaires, comme des menstrues, des hémorrhoïdes, &c. les affections hystériques contractées par des accidens de couches, & souvent par une trop grande inanition : la moindre cause irritante produira un paroxysme dans ceux qui sont sujets à cette maladie : on doit donc éviter ces causes avec soin.

Il n'y a point de maladie plus terrible dans ses symptômes & ses effets ; les pires sont la foiblesse, & peut-être, l'abolition des facultés de l'ame. On connoît aisément si la cause est dans le cerveau, par les accidens, qui accompagnent la maladie.

L'intention doit être différente dans la cure, suivant la cause de la maladie : la saignée & les évacuations abondantes, lorsqu'il y a pléthore ou une disposition inflammatoire dans le cerveau, doivent être employées: les alimens sans acrimonie, avec l'abstinence de tout ce qui est stimulant, les substances opposées à l'acrimonie particuliére qui occasionne le mal, celles qui lâchent le ventre, sans irriter, & les anodines, si les douleurs sont aigues & périodiques, conviennent. Si la maladie est la suite d'une disposition hystérique, il faut user d'un régime plus chaud ; si la cause est dans l'estomac, les substances anti-acides soulagent ordinairement ; plusieurs qui n'étoient point sujets aux vents, ont été guéris par la diéte blanche mais elle est nuisible, si l'estomac est travaillé d'acidité ; lorsque la cause irritante se trouve dans quelque partie extérieure du corps, il convient de l'emporter par la suppuration.

La coutume ordinaire d'appliquer au nez, dans le paroxysme, des matiéres stimulantes, comme des sels & des esprits volatils, est généralement parlant, pernicieuse.

Les épileptiques doivent respirer un air pur, & exempt de toutes les exhalaisons, même de celles qui sont fort aromatiques :

leurs alimens doivent être nourrissans & de digestion aisée, évitant la chair de cochon, les oiseaux aquatiques, & tous les végétaux piquans, venteux, & en général tous les fruits, particuliérement les noix, bûvant peu de vin, ou absolument point, s'ils n'y sont pas accoutumés : ils ne doivent point tourner en rond, ni se tenir sur le bord des précipices ; leurs heures doivent être reglées, quant au sommeil & aux repas ; car tout ce à quoi ils ne sont pas accoutumés, leur devient nuisible ; mais le principal est d'éviter les passions violentes, & de se tenir l'esprit gai.

La melancolie, & l'hypochondrie.

La constitution qui dispose à cet état, ses causes, ses symptômes, & le régime qui lui convient, sont décrits au Chapitre II.

Cette maladie étant plus terrible que la mort, extrêmement opiniâtre, attaquant quelquefois insensiblement, & étant très-difficile à guérir, lorsqu'elle a pris racine, on en doit soigneusement observer les approches.

Celles-ci sont communément des veilles opiniâtres, ou un court sommeil, des rêves incommodes & terribles, des grandes

des ſollicitudes & anxiétés d'eſprit, accompagnées de ſoupirs ; des tranſports ſoudains de colere ſans aucune raiſon, l'amour de la ſolitude, l'obſtination à défendre des opinions frivoles, la ſuppreſſion des évacuations ordinaires, comme celle des menſtrues chez les femmes, & des hémorrhoïdes dans les hommes ; une grande chaleur, des yeux fixes & enfoncés, le ris immoderé, & les pleurs ſans ſujet, la forte attention au même objet ; ajoûtez que les perſonnes, dans cet état, parlent beaucoup, ou ſont taciturnes par boutades : tous ces ſymptômes ſont ſans fiévre.

Si cette maladie eſt héréditaire, on la guérit rarement. La conſtitution atrabilaire, ou la conſiſtence noire & viſqueuſe des fluïdes, qui occaſionne le plus fréquemment cette indiſpoſition rend toutes les ſécretions difficiles & médiocres : l'intention dans la cure doit être par conſéquent de rendre les humeurs fluïdes & coulantes, & de chaſſer les viciées au dehors, principalement la bile qui eſt viſqueuſe ; les ſudorifiques à la vérité ne ſont point propres, parce qu'ils épaiſſiſſent.

Les alimens preſcrits au Chap. II. pour les conſtitutions atrabilaires, conviennent. BOERHAAVE parle d'un malade qui par le long uſage du petit-lait, de l'eau, & des

fruits de jardin, évacua une grande quantité de matiére noire, & récouvra ſes ſens. Le bain froid, & particuliérement l'immerſion ſoudaine dans l'eau de la mer, a été utile par ſon action ſur les nerfs & les eſprits; ſi l'on ſent quelque inquiétude, ou quelque douleur en quelque partie, on doit y attirer les humeurs, ou la decharger par des évacuations convenables, mais principalement procurer, s'il eſt poſſible, les hémorrhoïdes qui manquent rarement de ſoulager la tête.

La melancolie qui procéde de la pléthore, ſe guérit par la ſaignée abondante & la purgation.

La foibleſſe qui ſuccéde à l'hypochondrie, demande une diéte plus reſtaurante, mais ſur-tout l'uſage des eaux ferrées.

Le ſcorbut.

Il eſt impoſſible de définir cette maladie par des termes qui en donnent une idée ſimple & diſtincte; c'eſt plûtôt un nom employé pour marquer une multitude de ſymptômes différents & quelquefois oppoſés dans leurs cauſes & dans leur cure.

Le ſcorbut eſt une maladie des habitans

des pays froids & des endroits bas, humides, & marécageux, situés près des eaux croupissantes, douces, ou salées. Il attaque principalement en hiver ceux qui menent une vie sédentaire, qui vivent de viande ou de poisson salés & enfumés, ou qui mangent beaucoup des végétaux farineux non-fermentés, & qui boivent de mauvaise eau; les hypochondriaques, les histériques, & quelquefois ceux qui ont pris le quinquina, ou en trop grande quantité, ou sans les évacuations convenables, y sont aussi exposés On peut tirer de ces causes les meilleures regles pour prévenir la maladie.

Les symptômes sont des lassitudes spontanées, qui ne se dissipent point par le sommeil; une respiration difficile au moindre mouvement; des tumeurs froides aux jambes, qui s'en vont & qui reviennent, quelquefois la pâleur ou la lividité du visage; sur la peau, des taches de différentes couleurs, rouges, violettes, jaunes, livides, quelquefois la puanteur de la bouche; des gencives douloureuses & saignantes; leur érosion qui rend les dents décharnées & branlantes; des hémorrhagies de toute espèce, des ulcères intraitables, particuliérement aux jambes, avec des apparences gangrêneuses sur la peau, la gâle, des

éruptions crouteuſes ſéches, & quelquefois un léger degré de lépre, un ſang noir & grumeux, privé d'une juſte conſiſtence dans ſa partie rouge, une ſéroſité ſaline & d'un vert jaunâtre; des douleurs vagues dans les membres, augmentées par la chaleur du lit; quelquefois une chaleur fébrile, &c.

Ces ſymptômes procédent d'un ſang trop épais, ou trop diſſout, doué d'une conſtitution ſaline qui, ſelon la cauſe acide, alkaline, ou muriatique qui la produit, demande des remèdes très-différens & ſouvent oppoſés. Voy. la Ire, partie, aux articles des conſtitutions, acide, & alkaline.

Le ſcorbut des Mariniers ſe guérit généralement par les acides, comme toutes les eſpèces de fruits meurs, les limons, les oranges, le lait de beurre; les eſprits alkalins leur ſont nuiſibles, & les eſprits acides, comme celui de ſel, leur ſont utiles; lorſque les ſymptômes ſont accompagnés de puanteur, ſoit dans l'urine, la bouche, ou l'haleine, de ſoif, de chaleur, de l'hémorrhagie des gencives, ou de quelqu'autre que ce ſoit, la maladie doit être traitée par les ſubſtances aceſcentes, dont il n'y en a point de meilleure que le petit-lait: les eaux ferrugineuſes ſont gé-

néralement efficaces dans ce ſcorbut.

Si le ſcorbut eſt entiérement mûriatique, procédant d'une nourriture de viande ou de poiſſons ſalés, les végétaux communément appellés anti-ſcorbutiques, comme le creſſon d'eau, l'herbe aux cuillers, &c. peuvent être donnés avec ſuccès, tempérés avec les acides, tels que les jus d'orange, & de limon; les herbes potagéres qui ſont anti-acides forment dans ce cas une nourriture convenable; mais ſi la chaleur & l'inflammation ſont conſidérables, les anti-ſcorbutiques chauds ſeront nuiſibles.

Si le malade eſt pâle, ſans chaleur, & ſans ſoif, avec des urines de couleur pâle ou naturelle, des éruptions peu enflammées ou médiocrement livides, & qu'il ait précédé une nourriture de ſubſtances aceſcentes, les anti-ſcorbutiques chauds, les alimens & les ſels tirés des animaux conviennent.

Il y a, dans le ſcorbut une grande attention à faire à l'état de la bouche, des gencives, & des dents; cet état fait juger de la nature & du degré de la maladie.

Les purgatifs violens nuiſent toujours aux ſcorbutiques, & les ſubſtances lénitives les ſoulagent.

La saignée ne convient point à moins que les symptômes ne soient pressans, & le cas inflammatoire.

Le scorbut produit par une cause alkaline, est plus dangereux que celui qui est la suite d'une cause acide.

La cachexie.

C'est aussi un terme général pour exprimer une grande variété de symptômes; il dénote le plus communément cette intempérie des humeurs, qui empêche la nutrition & affoiblit les fonctions vitales, & animales, provenant de la débilité des fibres, de l'abus des choses non naturelles, & souvent de violentes maladies aigues; cet état dispose quelquefois à la consomption, tantôt à la leucophlegmatie, la bouffissure, & l'hydropisie; il est souvent accompagné de palpitation de cœur. Les regles de la diéte doivent se tirer des symptômes. Voyez le Chap. I. de cette partie.

La consomption pulmonaire.

Cette maladie est une exténuation de tout le corps, produite par un ulcère du poûmon, dont la matiére se mêle, circule

avec le ſang, & en infecte toute la maſſe. Cette indiſpoſition compoſe au-delà de la dixiéme partie des liſtes du nombre des morts des environs de LONDRES. Elle eſt ſouvent la production d'une conſtitution ſcrophuleuſe; elle attaque rarement après la trentiéme année; on peut la prévenir, mais lorſquelle eſt confirmée, elle n'admet guére que la cure palliative; elle eſt généralement incurable, lorſqu'elle eſt héréditaire, mais il eſt aiſé de la guérir, quand elle procéde d'une cauſe accidentelle.

Elle eſt ſouvent précédée d'un crachement de ſang occaſionné par ſon acrimonie ou ſon trop grand mouvement, & la foibleſſe des vaiſſeaux pulmonaires; les perſonnes d'un teint vermeil, qui ont le col long, & la poitrine étroite, ſont ſouvent ſujettes à cette hémorrhagie. Les alimens qui obſtruent les glandes par leur viſcoſité, & corrodent par leur acrimonie les vaiſſeaux du poûmon (viſcére d'un tiſſu délicat, à travers duquel la moitié du ſang paſſe, & qui eſt toujours en mouvement) produiſent aiſément un ulcére dans cet organe; une petite fiévre, une toux séche, la chaleur & un feu qui monte au viſage après le repas, en ſont les ſuites: l'entrée du nouveau chyle dans le poûmon, occaſionne pour lors une reſpiration courte, &

une disposition à la sueur, après le sommeil. Tous ces symptômes arrivent lorsque le sang est encore chaud & fort abondant, comme depuis la 16e. jusqu'à la 30e. année. Cette maladie peut être aussi causée par la suppression des évacuations naturelles & artificielles, par tout ce qui peut violenter les poûmons; par une nourriture & une boisson trop échauffantes, excessives & acrimonieuses, par quelque maladie aigue, comme la rougeole, ou la petite vérole.

Dans l'hémophtysie, le sang est chassé du poûmon, vermeil & écumeux, avec une douleur légére, chaleur, & oppression de poitrine; la respiration est courte, & le pouls vîte & petit.

Si après cette hémorrhagie, la difficulté de respirer, le feu du visage, & la toux continuent, qu'il survienne une fiévre lente & particuliérement des frissons irréguliers, & la foiblesse du corps, on peut assurer une suppuration.

On ne connoît point de remède plus propre, dans cette hémorrhagie, que la saignée souvent repétée; les styptiques sont souvent sans effet; s'il étoit même possible de porter immédiatement leur action sur le poûmon, au point de former une escarre dans la partie affectée, lorsqu'elle tombe.

roit, l'hémorrhagie recommenceroit. L'opération des ſubſtances incraſſantes, & aſtringentes eſt univerſelle, mais elles bleſſeroient le poûmon, ſi on les donnoit avant la déplétion des vaiſſeaux. Les balzamiques nuiſent ſouvent par leur trop grande chaleur.

L'intention qui ſe préſente dans cette maladie eſt, après la ſaignée reitérée, de modérer l'acrimonie & le mouvement du ſang, de s'en tenir exactement à la diéte blanche, avec les ſubſtances farineuſes, comme le ris & l'orge, le lait avec des pommes cuites, la gêlée de groſeilles, ou de quelqu'autre fruit acidule, laquelle eſt rafraichiſſante & bonne à l'eſtomac; le lait avec l'eau commune, ou l'eau d'orge, conſtituent la boiſſon propre: les alimens doivent être pris fréquemment, & en petite quantité, crainte de trop charger le poûmon de chyle (voy. le Chap. II. de la I. Part.) obſervant d'éviter les mouvemens violens, & tout ce qui diſtend le viſcère. L'acrimonie eſt auſſi corrigée par les végétaux huileux, non par ceux qui contiennent une huile volatile fort exaltée, mais par ceux dont l'huile eſt douce, & balzamique, comme les amandes, les piſtaches, les dattes, &c.

Les conſomptions Angloiſes procédent

généralement d'une disposition scrophuleuse ; toutes les substances desobstruantes, sans beaucoup d'acrimonie, sont utiles dans la premiere attaque de cette maladie ; mais ce qui échauffe, dispose à la suppuration.

Il y a aussi une espèce de consomption, occasionnée par l'empiéme, après une inflammation du poûmon ; on peut la connoître par un poids, qui se fait sentir sur le diaphragme, l'oppression du poûmon, la difficulté de respirer, l'impuissance de se coucher sur l'un des côtés (qui est le sain) une toux & une fiévre continuelles, la soif, la rougeur des joues, la foiblesse du corps, & la diminution de l'appétit.

La cure de cette maladie consiste dans l'ouverture du côté. Si l'abscès n'a point crévé, on lui donne communement le nom de *vomica*. Celui-ci est accompagné de presque tous les symptômes de l'empiéme, parce que communiquant avec les vaisseaux du poûmon, il y vuide nécessairement une partie de la matiére, & en infecte le sang.

L'abscès peut se rompre subitement du côté du larynx avec danger de suffocation ; ou intérieurement, & la matiére être expectorée par degrés. L'événement de la

maladie dépend des ſymptômes, & particuliérement de la nature du pus : celui qui nage ſur l'eau ſans aucune mauvaiſe odeur, eſt meilleur que celui qui s'y précipite, qui eſt livide, & a l'odeur de chair pourrie.

Il peut y avoir encore une conſomption avec un crachement purulent, lorſque le *vomica* eſt contenu dans un Kyſte ; en crévant il occaſionne ordinairement la ſuffocation du malade.

Les intentions de la diéte ſont les mêmes dans ce cas, que dans une playe ou tout autre ulcère. Elle doit être douce, rafraichiſſante, vulneraire, point deſſéchante, ni échauffante, conſiſtant en beaucoup de matiéres liquides, quand même elles provoqueroient la ſueur. C'eſt une erreur commune que les acides nuiſent au poûmon ; l'eſprit de ſoufre peut être donné avec ſuccès dans toutes les maladies de ce viſcère, mais à quelque diſtance du lait : l'oxymel eſt un déterſif ; les ſubſtances anodines ſoulagent la toux ; le doux exercice du cheval eſt utile. Un phtiſique peut vivre pluſieurs années avec un régime extrêmement exact, ſi les ſymptômes ne ſont pas violens.

Les ſueurs & la diarrhée qui ſurviennent aux phtiſiques, ſont des ſymptômes ordi-

nairement funeſtes; on doit y remèdier par une diéte convenable dans ces cas, ſans être oppoſée à celle qu'on a déja conſeillée.

Les conſomptions peuvent être cauſées par la purulence de tout autre viſcère, & le régime en doit être à peu près le même, que dans la pulmonaire.

L'hydropiſie.

Cette maladie eſt communément une extravaſation de la ſéroſité, dans quelque cavité du corps; je dis communément, car il peut y avoir des hydropiſies formées par la dilatation des vaiſſeaux ſereux, comme celle des ovaires, où la membrane même de l'œuf eſt dilatée par l'eau, & en même-tems aſſez épaiſſie, pour être à couvert de la ruption.

L'hydropiſie peut par conſéquent arriver par tout, où il y a des vaiſſeaux ſéreux: ſes eſpèces ſont:

L'hydrocéphale, qui n'eſt incurable que lorſque la ſéroſité eſt extravaſée dans les ventricules du cerveau; elle eſt généralement fatale aux enfans, lorſque les ſutures ſont réunies, & que le crane ne céde plus.

L'hydropiſie de poitrine, qui eſt accom-

pagnée preſque des mêmes ſymptômes que l'empiéme, & qui ſe guérit de même.

L'hydropiſie du poûmon, ſoit par les hydatides, ou l'extravaſation de la lymphe dans le corps de ce viſcère.

L'hydropiſie de la partie antérieure de la trachée artère, & qui reſſemble au bronchocelle.

L'hydropiſie des ovaires, des teſticules, du ſcrotum, & de l'uterus.

L'aſcite ou collection d'eau dans l'abdomen. Elle ſe fait 1°. dans la duplicature du peritoine. 2°. entre le péritoine & les boyaux. 3°. Dans la tunique membraneuſe des glandes.

L'anaſarque produite par la ſtagnation, ou l'extravaſation de la lymphe ſous la peau, c'eſt-à-dire dans les cellules graiſſeuſes & l'interſtice des muſcles.

Quelquefois l'air ſe raréfie au point de former une tumeur dure & tendue comme la peau d'un tambour, d'où on l'appelle tympanite. On la diſtingue aiſément par la gravité ſpécifique du malade, & le poids qu'il reſſent lui-même dans la partie.

Tout ce qui empêche le retour de la lymphe dans les veines, romp les lymphatiques, obſtrue les vaiſſeaux abſorbans, ou ſuſpend la circulation, comme les for-

tes ligatures & la compreſſion, produit l'hydropiſie.

Les plus communes de ces cauſes, ſont une diſpoſition héréditaire; la boiſſon d'une grande quantité de liqueurs aqueuſes froides, qui ne s'évacuent point; les violentes maladies aigues, les obſtructions opiniâtres des viſcères, la jauniſſe, les longues fiévres intermittentes; les grandes évacuations, & particuliérement les fortes hémorrhagies, les alimens viſqueux & de digeſtion difficile, le ſcorbut invétéré; mais la plus commune de toutes ces cauſes, eſt l'uſage habituel & exceſſif des liqueurs fermentées & ſpiritueuſes.

Les effets de cette maladie ſont l'enflure des jambes le ſoir, & quelquefois des cuiſſes; l'augmentation de la tumeur du ventre; & dans la tympanite, la tenſion, & le ſon de cette partie, à la maniere d'un tambour: quelquefois la ſenſation & le bruit de la fluctuation des eaux; la difficulté de reſpirer, la ſoif, les urines peu abondantes, point de ſueur; & enfin l'ulcération & putréfaction des viſcères par l'acrimonie de la ſéroſité extravaſée, ce qui produit les plus affreux ſymptômes.

Les meilleures précautions & regles de

diéte, peuvent se prendre de l'énumeration des causes, & des accidens rapportés.

Les intentions curatives se réduisent à emporter les causes, comme les obstructions, à dissoudre la viscosité de la lymphe, & à évacuer celle qui est extravasée.

Les meilleurs correctifs de cette viscosité, sont les matiéres savonneuses, celles qui abondent en sels alkalis & volauls, les végétaux piquants & acrimonieux ; on peut voir ces substances au Chap. I. de cette partie : les seules contr'indications qu'elles apportent avec elles, se trouvent dans la trop grande chaleur, & soif du malade, auxquelles on doit avoir égard, & qui indiquent l'usage des acides, comme les jus de limon, d'orange, d'ozeille, &c. je crois qu'on peut prendre comme une regle générale, que lorsque l'urine est fort colorée, les acides conviennent ; car ils sont opposées à l'état alkalescent des humeurs, que cette couleur indique, & resistent à la putréfaction, qui est l'effet de la sérosité acrimonieuse.

La boisson devroit être modérée ; mais comme la soif est quelquefois insuportable, on peut permettre au malade, le libre usage des eaux de Spa avec le vin du Rhin.

Les alimens doivent être secs & diurétiques. Voyez le Chap. I. les diurétiques acides sont les plus sûrs.

Les opérations chirurgicales qui évacuent les eaux, doivent être laissées au jugement du Médecin.

Il n'y a rien de plus utile que les fortes frictions de la peau ; elles divisent la sérosité stagnante, & en aident la circulation.

Les vomitifs ont souvent bien réussi, dans les constitutions robustes ; car les secousses qu'ils causent dans les parties solides, dissolvent, & dissipent les humeurs croupissantes. Les lavemens d'ingrédiens convenables sont aussi très-utiles.

Les violens purgatifs sont devenus souvent pernicieux par la dissolution qu'ils ont produite dans le sang.

Plusieurs ont été guéris par l'abstinence de la boisson, en mangeant du biscuit sec, qui ne cause aucune soif, & par de fortes frictions, 4, ou 5 fois par jour.

Lorsque la sérosité est évacuée, la diéte doit être telle qu'elle fortifie les parties solides. Les aromates, les vins généreux, sur-tout l'usage des eaux ferrugineuses, s'abstenant de tout autre liquide, les viandes sèches, les végétaux astringens,

l'exercice, & particulièrement celui du cheval, conviennent alors ; & en général toute diéte capable de produire un bon sang.

Si la séroſité croupit long-tems, elle devient acrimonieuſe, & rend communément le malade fébricitant & altéré. Les matiéres acides comme oppoſées à cette putréfaction alkaline, ſont les plus propres, & pour prévenir, & pour guérir ces ſymptômes.

La goutte.

Cette maladie peut affecter toutes les parties membraneuſes, mais elle n'attaque ordinairement que les plus éloignées du cœur & du cerveau, où le mouvement des fluïdes eſt le plus lent, la reſiſtence, le frottement, & la ſtricture des parties la plus grande, & la douleur, à cauſe de l'obſtruction des petits vaiſſeaux, & la dilacération des fibres nerveuſes, extrême.

Le ſiége le plus commun de cette maladie eſt dans les tendons, les nerfs, les membranes, les ligamens, & le périoſte des pieds.

Ses cauſes les plus ordinaires ſont une diſpoſition héréditaire, qui opére plus for-

rement dans cette maladie que dans aucune autre ; une nourriture trop somptueuse, & échauffante, l'usage immoderé du vin, & autres liqueurs spiritueuses, particuliérement au soupé ; l'excès dans les plaisirs de Venus ; une constitution replète ; le trop grand usage des matiéres acides, la goutte étant la seule maladie, où elles soient nuisibles au corps ; le froid soudain des pieds après la sueur, ou leur exposition au feu, lorsqu'ils sont froids, & mouillés ; la vie sédentaire, avec la trop bonne chaire, le trop d'étude, & d'application d'esprit. Les goutteux ont communément l'esprit vif, à raison de la délicatesse du genre nerveux. Il y a selon BOERHAAVE, des exemples de femmes, qui ont pris, par infection, cette maladie de leurs maris ; le sexe & les jeunes personnes n'y sont point sujettes, à moins qu'elle ne leur soit héréditaire.

Le regime est très-nécessaire dans cette indisposition, parce qu'elle ne retire pas beaucoup de secours de la médecine ; les meilleures regles consistent dans l'abstinence des choses qui l'ont occasionnée.

Elle paroît être une maladie des parties nerveuses, ce qui la rend si difficile à guérir ; les maladies sont aussi telles à proportion de leur éloignement du principe de la circulation : il paroît par les retours cons-

tans & reguliers de cette maladie, dans quelques perſonnes, & par leur ſanté après la parfaite évacuation de la matiére morbifique, qu'elle n'eſt qu'une accumulation & aſſemblage régulier de la matiére goutteuſe, comme de quelques autres humeurs, ſe formant peut être, dans certains, à la maniére des cors.

Comme une des cauſes de la goutte, eſt la ſuppreſſion de la ſueur & de la tranſpiration, un degré convenable de ces évacuations paroît être le meilleur préſervatif; ſi on pouvoit procurer la ſueur des pieds, dans un tems convenable, on préviendroit la goutte, qui attaque ſur-tout dans les conſtitutions de l'air, propres à ſupprimer la tranſpiration.

Les violens purgatifs donnés hors du paroxiſme, ſont ſouvent nuiſibles, par l'agitation qu'ils portent dans les humeurs; & durant le paroxiſme, ils peuvent attirer intérieurement l'humeur goutteuſe.

La meilleure diéte conſiſte à s'abſtenir des matiéres acides; l'uſage moderé de celles qui favoriſent la tranſpiration, comme les ſubſtances aromatiques, & les ſels volatils, les délayans pris dans un degré à ne point bleſſer l'eſtomac, la modération dans la nourriture & les liqueurs ſpiritueuſes; l'exercice ſans ſe fatiguer, & particu-

liérement les frictions des extrêmités journellement & ſouvent répetées, & tous les moyens poſſibles de faire ſuer les pieds, conviennent.

Dans le paroxiſme, la diéte doit être auſſi tempérée, rafraichiſſante, & délayante, que le malade peut la ſupporter; On doit éviter les remèdes où entre l'opium, excepté, durant la ſéparation de la matiére morbifique, parce que toute éruption ſe fait mieux par ces remèdes; mais leur uſage conſtant eſt nuiſible; on doit tenir la partie affectée chaude, ſans l'application des cataplaſmes; ceux-même qui ſont émolliens affoibliſſent, & relâchent trop la partie.

Il eſt de la derniere importance de connoître ſi une maladie quelconque, procéde du tranſport de la matiére goutteuſe; car la curation & particuliérement les évacuations, qu'on employe dans une maladie eſſentielle, ſeroient très-impropres dans une qui ſeroit ſymptôme de la goutte; l'intention doit être, dans ce cas, de déterminer la matiére morbifique vers les pieds, par des véſicatoires appliqués aux cuiſſes ou au jambes, & des cataplames ou emplâtres âcres & rubefacians. Si donc un goutteux eſt trompé dans le retour du paroxiſme qu'il attendoit, à raiſon de la ſaiſon

ou des ſymptômes précédens, & qu'à ſa place, il ſoit ſaiſi d'une autre maladie, qu'il conſulte promptement ſon médecin.

Si un goutteux pouvoit ſe réduire entiérement à la diéte blanche, il pourroit, par cette voye, changer les ſucs de ſon corps juſqu'à déraciner la maladie.

L'approche d'un paroxiſme de goutte, ſe connoît aiſément par les deſordres internes, comme les vents, les douleurs, & les crudités d'eſtomac, l'aſſoupiſſement & la ſaiſon, ou le tems où l'on ſe trouve. Si un goutteux pouvoit regler par une machine ſtatique, ſa tranſpiration, il pourroit auſſi, en rétabliſſant cette évacuation, ſouvent prevoir, détourner, ou racourcir l'attaque.

Les pâles couleurs, & les obſtructions.

Les ſymptômes de cette maladie ſont évidens. Ceux-ci ſont l'âge requis de la malade, avec la ſuppreſſion des regles, la pléthore, quelquefois des douleurs aux environs des lombes, des laſſitudes, l'inaction & l'indolence, qui ſont auſſi cauſes de la maladie; un pouls vîte, imitant ſouvent celui de la fiévre étique; la palpitation du cœur, la difficulté de reſpirer au moindre mouvement, le vertige, un

cercle livide autour des yeux, quelquefois le desir de choses absurdes, comme la craïe, les pipes, &c. provenant de quelque acidité de l'estomac; la pâleur du visage, & de la peau, des hémorrhagies de la bouche, du nez, & autres parties, les accidens histériques.

Les jeunes filles sont souvent incommodées, avant l'âge de puberté, de quelqu'uns de ces symptômes, mais non point par la même cause; & les femmes dont la matrice est obstruée, ne sont pas toujours attaquées des accidens rapportés ci-dessus; ce qui fait que les signes de grossesse sont difficiles à distinguer au commencement, dans ces dernieres.

Cette maladie est la source de diverses autres indispositions dangereuses, & qu'on a de la peine à guérir au bout de six mois.

On doit principalement considérer, dans ce cas, si la quantité du sang est suffisante, ou si elle manque; les méthodes curatives sont différentes dans ces deux états; la saignée qui peut soulager dans le premier, sera nuisible dans le second. L'exercice, les frictions, les bains, les lavemens, les fumigations, souvent repétées, sont très-utiles.

Les substances abondantes en sels vola-

tils-huileux, les matiéres savonneuses, & les aromatiques, comme les végétaux qui abondent en une huile volatile, peuvent être employés.

Lorsque la quantité des humeurs n'est pas suffisante, une nourriture saine, abondante, & qui fortifie en-même-tems les organes de la digestion, est souvent efficace.

Dans le cas du relâchement, les substances qui fortifient les solides, sont utiles; c'est par cette qualité que le fer opére si fortement dans cette maladie, de-même que par son anti-acidité. Voy. Chap. I. N°. 18.

La suppression de l'évacuation menstruelle, suppléée par quelqu'autre hémorrhagie, ne doit être guérie que par les remèdes topiques.

Les maladies des Enfans.

Les enfans nouveaux-nez ont souvent, avant d'avoir pris aucun aliment, tout le conduit alimentaire rempli d'une matiére caséeuse, & gluante, & tous un *méconium*, ou espèce d'excrément noirâtre, dans les boyaux, qu'on doit d'abord évacuer.

La plûpart des maladies des enfans qui

têtent, procédent du lait aigri ou caillé dans l'estomac. Cet accident se guérit 1°. par l'atténuation de la matiére caillée ; 2°. par son expulsion hors du corps : elle peut être digerée par l'enfant, si on le prive de têter pendant plusieurs heures. Le miel & l'eau, avec un peu de vin, atténuent & dissolvent ; & quelque doux syrop purgatif, comme celui de chicorée avec la rhubarbe, chasse la matiére peccante : les substances huileuses sont disposées à rancir dans l'estomac des enfans ; les lavemens, les fomentations chaudes, & autres applications de substances aromatiques sur l'estomac, & le bas-ventre, sont utiles dans ce cas.

Les anti-acides, particuliérement les absorbans, sont plus efficaces dans les maladies des enfans, que dans aucune autre.

Les remèdes où entre l'opium, & les substances anodines sont dangereuses, & les sels volatils nuisibles, parce qu'ils sont actifs & opérent quelquefois comme l'opium.

La bile est le plus grand résolutif du lait caillé ; BOERHAAVE a donné avec succès celle d'anguille, à une goutte seulement.

Les

Les Carminatifs doux, comme les eaux de fenouil & de menthe ſoulagent.

La colique, les déjections vertes, les vents, le vomiſſement, & les convulſions ſont les effets de l'acidité; car celle-ci rectifiée, les ſymptômes ceſſent.

Les maladies des enfans, & leur cure dépendent beaucoup de la nourriture de la nourrice. Voy. Chap. IV. Prop. II. de la I. Part.

Lorſque les enfans commencent à ſe nourrir de ſubſtances ſur leſquelles les inſectes dépoſent leurs œufs, comme ſont particuliérement les fruits, ils ſont ſouvent incommodés des vers, faute d'une digeſtion aſſez forte pour détruire ces œufs.

Les eſpèces de vers les plus ordinaires aux enfans ſont les ronds, ou ceux de terre.

Les ſymptômes occaſionnés par le mouvement & la morſeure de ces vers, ſont une envie de vomir, comme celle que produit une plume qu'on paſſe par le goſier; le vomiſſement, le cours de ventre, la défaillance, une diſpoſition fébrile avec un petit pouls vîte, la démangeaiſon du nez, le grincement des dents, les convulſions, la pâleur, un appétit inſatiable; la foibleſſe. Si les vers ſont gros, ils conſu-

ment l'humidité, & au-lieu du cours de ventre, ils occasionnent la constipation avec un gonflement, ils peuvent percer les boyaux.

Les enfans sujets aux vers ne doivent pas manger beaucoup de lait, de fromage, de fruits, ni de sucre; quelques insectes déposent leurs œufs sur ce dernier.

La bile des animaux, & le mercure tuent les vers, & détruisent leurs nids; on sçait par expérience que l'eau où on a fait bouillir du Mercure, a cette qualité; tous les amers tirés des substances alimenteuses, le miel & l'huile donnés par la bouche ou en lavemens, ont de bons effets; on peut prendre ces remèdes à jeun, toute matiére qui par ses pointes pourra blesser les vers, les tuera; tels sont l'acier, la corne de cerf, la coralline, le corail en poudre, les os des poissons. Voy. Chap. I.

Il meurt plus de la dixiéme partie des enfans par la sortie des dents, à cause des symptômes produits, dans ce cas, par l'irritation des parties nerveuses des machoires, qui occasionnent l'inflammation, la fiévre, les convulsions, le cours de ventre, avec des déjections vertes qui ne sont point le plus mauvais symptôme, & dans quelques-uns, la gangrêne. Il est clair que

ce cas doit être traité comme toute autre maladie inflammatoire.

Lorſque les ſymptômes de la dentition paroiſſent, les gencives doivent être relâchées par les onguens adouciſſans, les machoires fomentées avec des décoctions émollientes, & toute la tête tenue chaude. Quand la dent eſt prête à ſortir, il faut frotter la partie ſupérieure avec des matiéres dures que les enfans recherchent par un inſtinct naturel; lorſque la dent cauſe une tenſion manifeſte dans la gencive, on doit couper cette derniere; mais cette opération ne doit point être exécutée trop-tôt.

Les eſprits volatils conviennent dans le cas des convulſions; les enfans peuvent mieux ſupporter ce remède que lorſqu'ils ſont nouvellement nez.

Le rachitis eſt une autre maladie à laquelle les enfans ſont ſujets: on l'a crue inconnue aux anciens; elle eſt rare dans les pays chauds, & plus commune en Angleterre que dans aucun autre pays du Nord.

Les enfans tiennent cette indiſpoſition de parents infirmes, & particuliérement des meres d'une conſtitution lâche & foible, uſant d'une nourriture trop compoſée, de haut goût, & abondante, ſans exer-

cice. Les enfans nez bien sains contractent souvent cette maladie d'une nourrice mal saine.

Les alimens farineux non fermentés, comme le boudin, beaucoup de beurre, le linge mouillé & humide, les éruptions cutanées repoussées en dedans, ou mal guéries; l'exposition trop longue des parties inférieures à l'air froid, peuvent produire, ou du moins augmenter cette maladie.

On peut la prevoir, si l'enfant est longtems à s'appuyer sur ses pieds; lorsqu'elle se forme, le jeune malade maigrit, les chairs s'exténuent, & deviennent mollasses, la peau se relâche, les épiphyses des jointures des bras, les vaisseaux sanguins des environs du col, & la tête même grossissent, le ventre s'enfle, & les os se courbent. Voilà les signes extérieurs; l'état des parties internes est souvent beaucoup plus mauvais.

Il est très-probable que cette maladie procéde d'une acidité surabondante, parce que le vinaigre ramollit, & courbe les os tendres; accident qui doit arriver aussi dans les enfans, lorsque les muscles manquent de force pour soutenir ces mêmes os; ou ceux-ci doivent se flêchir du côté que les muscles tirent le plus. La nourriture des

enfans rachitiques, doit être, contre les regles communes, modérement chaude; l'uſage même des épiceries, & des ſemences carminatives, leur eſt utile; ils doivent s'abſtenir des ſubſtances farineuſes non fermentées, & uſer de biſcuit plûtôt que de pain frais. Les viandes qu'on appelle communément blanches, & celles qui ſont rôties plûtôt que les bouillies, leur conviennent, comme étant anti-acides. On peut leur permettre un peu de vin.

J'ai connu un enfant rachitique, qui fut guéri par un grand uſage de liqueurs fermentées; mais ce n'eſt point une expérience que je vouluſſe conſeiller.

Les frictions de l'épine du dos, & des jointures avec de la flanelle parfumée de ſubſtances aromatiques pénétrantes, & les fomentations des articulations avec du vin vieux de Malaga, ont été ſouvent efficaces.

Les rachitiques doivent s'exercer autant qu'ils peuvent, particuliérement en voiture. On doit avoir ſoin d'ouvrir les obſtructions du bas-ventre par les vomitifs, & les purgatifs convenables (c'eſt dans cette cavité, qu'eſt le principal ſiége de la maladie); après quoi, le bain froid eſt très-propre & très-efficace.

Je ſuis ſorti ici de mon ſujet, ayant

fait mention de quelques secours médicinaux, parce que les nourrices sont souvent les Médecins elles-mêmes, dans le cas présent, ce qu'elles ne doivent pourtant point entreprendre quand elles peuvent se procurer des meilleurs avis.

La petite-vérole.

Quoique j'aye déja fait quelque mention de cette maladie, dans l'article des éruptions fébriles, cependant étant une des plus dangereuses & des plus universelles qui infestent le genre humain, j'ajouterai quelques autres regles pour l'usage de ceux, qui ne sont point à portée de se procurer l'avis d'un habile Médecin.

Les coups les plus grands & les plus importans pour le rétablissement du malade, doivent se faire dans le tems de l'invasion ou premier état de cette maladie; il est par conséquent nécessaire d'en connoître les premiers symptômes; plusieurs ont souffert en prenant cette indisposition pour une autre.

En général les jeunes personnes qui n'ont pas eu cette maladie, doivent éviter avec un soin extrême les irrégularités du régime, parce que les petites-véroles qui en sont le produit, sont souvent dangereuses; elles

le sont aussi à proportion que les fluïdes sont plus exaltés, les solides plus resserrés, & plus compactes, & plus par conséquent à mesure qu'on est avancé en âge.

Cette maladie peut se communiquer aisément par contagion, ou les exhalaisons d'une personne infectée, attirées par la respiration, ou peut-être par les pores de la peau; il conste par l'inoculation que la moindre quantité de matiére varioleuse, mêlée avec le sang, produit cette indisposition, quoique pas si vîte que ces exhalaisons volatiles.

Les premiers symptômes sont les frissons suivis de la fiévre & d'une chaleur constante; un certain brillant dans les yeux, avec un peu d'humidité, laquelle est très remarquable dans les enfans, un grand mal de tête accompagné de pésanteur, & d'assoupissement, une douleur dans le dos, chez certains, & dans les membres, chez tous; des anxiétés & des inquiétudes nonobstant leur assoupissement; le dégoût, les cardialgies, le vomissement, & dans les enfans, les convulsions peu de tems avant l'éruption: le sang de la premiére saignée, est vermeil, celui de la seconde coëneux.

Il est évident que la maladie doit être traitée, dans cet état comme toute autre

indisposition inflammatoire, & par telles méthodes qui empêcheroient, s'il étoit possible, toute suppuration, & qui résolvent, & digérent autant de la matiére fébrile qu'il est possible; car plus l'éruption est retardée, & plus elle est petite en quantité, moins la maladie est dangereuse; par conséquent tous les moyens, pratiqués au commencement des indispositions inflammatoires, conviennent ici, avec un soin particulier de nettoyer les premieres voyes par les émétiques, & les lavemens, pour prevenir le mêlange des impuretés du conduit alimentaire avec le sang.

On n'a point encore trouvé d'antidote particulier contre le levain vénéneux de cette maladie; le sçavant BOERHAAVE croit que, s'il y en a quelqu'un, il est dans l'antimoine, ou le mercure, parfaitement destitués de toute acrimonie: les effets de ce dernier sur toutes les ulcérations sont très-manifestes.

La saignée, qui est extrêmement utile dans le commencement de la maladie, n'est point si propre, ni si efficace dans son progrès.

Dans le premier état, toute l'habitude du corps doit être relâchée, & une libre transpiration procurée par toute la peau, sans sueur violente; la viscosité des fluides

emportée par les délayans, l'état alkalescent des sels corrigé. Toutes ces indications doivent être remplies par une diéte ténue, tirée des décoctions des végétaux farineux, par l'abondante boisson des liqueurs rafraichissantes avec le mêlange des sels acides & nitreux, & autres substances acides; & l'abstinence de toute espèce de chair, si ce n'est des légers bouillons de poulet; les épiceries doivent être baniës; enfin si les fomentations émollientes, employées interieurement en lavement, produisent aussi de bons effets, dans le même cas, pourquoi ne le feroient-elles point appliquées extérieurement; puisqu'elles sont utiles dans les autres éruptions cutanées, comme l'éresipele, le feu volage, &c. L'air ne doit point être non plus gâté par la chaleur, ni les couvertures du lit assez fortes pour provoquer la sueur.

La grandeur & le danger de la maladie sont estimés par la quantité des éruptions du visage, & du reste de la tête; on doit par conséquent déterminer la matiére vers les parties inférieures, & particuliérement vers les jambes, par tous les moyens possibles, comme les fomentations, le bain, les vésicatoires, & l'entrétien de la chaleur des jambes & des pieds, durant tout le cours de la maladie, ne couvrant la poi-

trine & la tête qu'autant qu'il le faut pour les garantir de l'impreſſion de l'air froid.

Durant la ſuppuration, la diéte peut être un peu plus pleine, mais point échauffante, y joignant l'uſage convenable des ſubſtances anodines; les adouciſſans, ou ce qui tempére l'acrimonie, & lorſque l'état du malade le demande, une ou deux cuillerées de vin de Canarie, deux ou trois fois par jour, conviennent: La diéte doit être auſſi adaptée aux ſymptômes particuliers de la maladie; comme déterſive, atténuante, & expectorante; le crachement, & les urines provoqués: les clyſtères delayans, ſans rien de ſtimulant, & fréquemment injectés conviennent dans tous les états de la maladie.

Si l'âge, le tempérament, le poux élevé, & particuliérement les veilles, & le délire exigent la ſaignée dans tout autre cas, pourquoi n'y auroit-on pas recours dans celui-ci. Je l'y ai vûe pratiquer avec grand ſuccès: une infinité des vaiſſeaux ſont engorgés dans la petite vérole; ceux qui meurent de cette maladie, ont des inflammations internes, ſur-tout dans le poûmon; ces raiſons paroiſſent bien juſtifier la ſaignée.

A la verité la diſpoſition gangrèneuſe,

qui paroît dans l'espèce maligne, est une raison contre elle ; mais à peine rien réussira-t'il dans ce cas : tout ce qui reste à y tenter, est l'évacuation de la matiére morbifique par d'autres voyes, comme les vésicatoires, & la purgation procurée par les lénitifs ; car les irritans ne feroient qu'agiter les humeurs, & augmenter la fiévre.

La gravelle & la pierre.

Il peut se former des pierres, ou matiéres pierreuses, dans toutes les parties du corps ; car dès qu'une matiére indissoluble s'y arrête dans quelque endroit, il se fait des croutes tout autour. Un petit grumeau de sang, par exemple, peut devenir une pierre ; il durcit par l'évaporation des parties les plus fluides, & grossit par l'attraction d'une nouvelle matiére. Le sang, & les calculs humains donnent les mêmes ingrédiens, par l'analyse, quoique dans un ordre renversé.

Ces concrétions pierreuses se forment le plus communément dans les reins & la vessie ; si le tartre & les autres ingrédiens de l'urine n'étoient constamment évacués, ces concrétions arriveroient à tous les hommes ; car l'eau des personnes les plus sai-

nes, examinée par le microscope, après qu'elle a fait quelque séjour, laisse voir une tâche noire, qui n'est que du sable, & par tout où ce sable s'arrête, il grossit par l'apposition d'une nouvelle matière : Lorsque ces concrétions arrivent dans les reins, & sont chassées dans les urétéres, voilà du gravier ; lorsqu'elles séjournent dans le corps du rein, & y acquiérent une masse, qui ne leur permet point de tomber dans le bassinet, ou passer par les urétéres, elles forment la pierre dans ces organes : ses symptômes sont des douleurs dans les reins, & dans les cuisses, qui se font sentir plus vivement en se courbant, & par les cahots & les mouvemens violens : des urines sanglantes, des cardialgies, des coliques, différens changemens dans la couleur des urines, comme noires, pâles, ou sanglantes, occasionnés par quelque chose de piquant, ou de scabreux, blessant les petits vaisseaux sanguins ; ce qui n'arrivera peut-être point, si la pierre est unie, & bien placée. Des filaments charnus, rendus par les urines, font soupçonner une pierre dans le rein, particuliérement si le malade a été sujet à rendre du gravier.

Lorsqu'une petite pierre se trouve logée dans le corps du rein, elle ne cause point de douleur, ni beaucoup lorsqu'elle tombe

dans le baſſinet ; mais ſi elle paſſe dans l'urétére, & y ſéjourne, la douleur eſt très-aigue ; elle s'arrête ſouvent à la courbure, & à la valvule de ce canal, & quelquefois dans l'uréthre : Tant qu'elle reſte dans la veſſie, elle ne produit point de douleur, mais ſi elle y demeure long-tems, elle devient trop groſſe pour paſſer par le canal de l'uréthre. Sa formation ou ſon accroiſſement dans cette cavité, s'opére par des cercles, ou couches concentriques, à la maniere d'un oignon, autour du premier noyau ; ce qui montre que la cauſe conſiſte dans l'attraction. Ceci n'eſt pas ſeulement vrai d'une petite pierre, mais de tout autre corps ſolide, qui logé dans la veſſie, formera le noyau d'un calcul ; l'expérience d'une bale, qui a produit cet effet, a été faite ſur un chien ; & un pareil accident eſt arrivé à pluſieurs perſonnes, qui par une bleſſure, avoient reçu une bale dans la veſſie.

Les ſymptômes de la pierre dans la veſſie, ſont un châtouillement vers le col de ce viſcère, & les parties des environs ; une envie fréquente de faire de l'eau ; la ſenſation d'un poids dans le baſſin, avec une grande douleur, particuliérement, dans les mouvemens violens ; la ſtrangurie, la diſurie, une ſuppreſſion d'urine momentanée, cauſée par la pierre qui bouche l'orifice

de la veſſie ; le téneſme, ou envie d'aller à la ſelle, une douleur brûlante dans l'uréthre, & quelquefois un *mucus* blanc dans l'urine ; mais ce ſymptôme peut arriver ſans qu'il y ait de pierre dans la veſſie.

Le regime dans la pierre des reins, conſiſte dans l'uſage des ſubſtances diurétiques douces & délayantes, dans la vûe de chaſſer le calcul, s'il eſt aſſez petit pour pouvoir paſſer ; s'il eſt friable, il ſe briſe ſouvent, & ſort ſous la forme de gravier ; ſi la pierre eſt trop groſſe pour le paſſage, le meilleur moyen eſt d'en venir à une eſpèce de compoſition, ou de trêve avec elle ; c'eſt-à-dire que la diéte doit être auſſi rafraichiſſante, & délayante qu'il eſt poſſible, pour en empêcher l'accroiſſement ; on doit uſer de diurétiques médiocrement réſolutifs, comme le perſil, le fenouil, la ſcorſonere, le ſaſſafras, la mauve, le thé, la dent de lion, la chicorée, l'avoine, l'orge, le miel, l'oxymel, & les ſels nitreux, comme l'eſprit de nitre dulcifié ; le délayant le plus doux & le plus rafraichiſſant, eſt le petit-lait ; les meilleurs émolliens, les décoctions de guimauve, & de graine de lin.

Le bain tiéde, les lavemens, & le mélange moderé du ſel marin avec les alimens (car ce ſel pris avec modération eſt réſolutif & diurétique) conviennent ; le ventre

dans tous les cas de la pierre, doit être tenu lâche & ouvert.

Dans la pierre confirmée des reins, l'exercice trop violent eſt dangereux.

On doit d'abord éviter, dans le paſſage de la pierre, tous les forts ſtimulans; commençant par relâcher & lubrifier les conduits, & calmer les ſpaſmes par les anodins: lorſqu'on ne peut point ſe procurer convenablement le bain, les veſſies de bœuf à demi pleines d'eau tiéde, conſtamment appliquées ſur la partie affectée, peuvent être utilement ſubſtituées. La ſaignée emporte mieux la tenſion que toute autre choſe; elle eſt très-néceſſaire dans la violence des ſymptômes. Lorſque les parties ſont ſuffiſamment relâchées, les diurétiques ſtimulans peuvent être employés plus ſûrement, ſur-tout ſi on les aſſocie avec les anodins.

Quant aux diſſolvants de la pierre, tous ceux qu'on a propoſé juſqu'à preſent, ſont chimériques; VAN HELMONT parle du ſang de taureau; celui de bouquétin conviendroit plûtôt.

Le plus ſûr moyen d'empêcher la génération de la pierre, eſt de ſe procurer la diarrhée par le petit-lait, les bouillons & une diéte liquide; & que ne feroit-on point pour prevenir une ſi terrible maladie?

Lorſque la pierre eſt tombée dans la

veſſie, on doit avoir ſoin de l'en chaſſer auſſi-tôt qu'il eſt poſſible, pour les raiſons mentionnées ci-deſſus. Quoiqu'on ne ſe ſoit point apperçu du paſſage de la pierre, il n'eſt point certain qu'elle reſte dans la veſſie, ſi tous les ſymptômes ſe calment, parce qu'un petit calcul peut paſſer inſenſiblement par les urines ; & quoiqu'il ait paſſé, il n'eſt pas ſûr que les attaques ſoient finies ; car il reſte ſouvent d'autres pierres ; c'eſt pourquoi l'uſage des remèdes ordinaires ne doit point être abandonné.

Les irritations des membranes de la veſſie, cauſées par la pierre, peuvent être fort adoucies par l'injection de l'huile de lin, ou de celle d'amandes douces.

Ceux qui ſont ſujets au gravier ou à la pierre doivent être très-exacts dans le régime, & uſer d'alimens, qui engendrent peu d'excrémens, ou lâchent le ventre ; & de ceux qui ſont adouciſſans, comme les pois ; une décoction de pois chiches eſt un remède dans l'attaque de la pierre : ils doivent boire le petit-lait dans le printems, & prendre du miel ſous différentes formes, s'ils s'en accommodent ; le ris, l'orge, & le millet ſont bons dans ce cas : rien ne facilite mieux la ſortie des pierres, & du gravier, que les anodins.

Si la pierre eſt engagée dans l'uréthre,

les fomentations émollientes, & les injections huileuſes doivent être employées pour en procurer la ſortie, par le relâchement; mais dans un cas d'extrêmité, on fait une inciſion ſur la pierre, & l'ayant découverte, on la tire avec une petite curéte, trempée dans l'huile.

La pierre dans la veſſie, n'eſt pas ſeulement un mal très-douloureux, mais mortel, ſi on n'en fait bien-tôt l'extraction. La diéte du malade doit être la même, dans ce cas, que celle d'une perſonne bleſſée; nourriſſante, ſans acrimonie.

Je renvoye à l'article de l'inflammation des reins, où l'on trouvera quelques regles propres pour tous ceux, qui ſont ſujets à la pierre, ou à la gravelle.

Le rhumatiſme.

Cette maladie paroît être une diſpoſition inflammatoire des artères lymphatiques, attaquant par conſéquent les parties où ſe trouvent les plus petits vaiſſeaux. Le ſang eſt ici coëneux, comme dans les autres cas inflammatoires. Les ſels alkaleſcens de la ſéroſité produiſent cette coëne.

Les moyens communément employés dans cette indiſpoſition ſont certainement propres; tels ſont les ſaignées, & les purgatifs, avec les anodins, & les doux fu-

dorifiques entre-mêlés. Les véſicatoires conviennent quand la douleur eſt fixe dans la même partie.

Quant à la diéte, elle doit être rafraîchiſſante, délayante, & tirée principalement des végéraux.

S'il y a un ſpécifique parmi les alimens, c'eſt certainement le petit-lait; j'ai connu une perſonne ſujette au rhumatiſme, qui ne pouvoit trouver de guériſon que dans le petit-lait, & le pain. La diéte blanche eſt auſſi efficace pour changer la conſtitution ſaline de la ſéroſité du ſang.

La crême de tartre, priſe pluſieurs jours avec du gruau, diminue conſidérablement les douleurs, & les enfleures, à raiſon de ſon acidité, qui corrige les ſels alkaleſcents de la maſſe du ſang.

Les véſicatoires & les cautères, avec les topiques les plus pénétrans, principalement l'huile étherée de thérébentine, mêlée avec le miel, ont réuſſi dans les douleurs de ſciatique obſtinées.

Je ſuis ſorti de mon ſujet, dans cet article, en faveur de ceux du bas-peuple, qui ne ſont pas toujours à portée, ou en état de ſe procurer l'avis du Médecin.

Fin de la Seconde Partie.

TABLE
DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE

Essai sur la nature & le choix des alimens. Page 1.

CHAPITRE I. *Observations tirées des alterations que les aliments subissent dans leur passage vers le sang.* Page 1.

CHAP. II. *Observations tirées de la circulation du chyle avec le sang.* 19.

CHAP. III. *Observations tirées de la nature & de l'analyse la plus simple des substances végétales.* 37.

CHAP. IV. *Observations tirées de la nature & de l'analyse la plus simple des substances animales.* 55.

CHAP. V. *Des effets des différentes substances alimenteuses sur les fluides & les soli-*

des du corps humain. 83.

CHAP. VI. *Des différentes intentions qu'on doit se proposer dans le choix des alimens, dans les différentes constitutions.* 86.

SECONDE PARTIE

Regles pratiques sur la diéte. Page 187.

CHAPITRE I. Des différentes qualités & effets des substances alimenteuses. *Page* 187.

Des substances alimenteuses austères & astringentes. Ibid.

Des substances alimenteuses adoucissantes & relâchantes. 189.

Des substances délayantes. 194.

Des anti-acides, ou les substances contraires à l'acidité. 195.

Des substances acides. 200.

Des substances qui dissolvent les matiéres grasses & glutineuses. Ibid.

Des stimulants. 201.

Des incrassants, ou les matiéres qui épaississent les humeurs. 202.

Des choſes qui rendent le ſang acrimonieux ou piquant. Ibid.
Des ſubſtances qui diminuent & temperent l'acrimonie ou l'acreté. 203.
Des ſubſtances qui coagulent les humeurs. 205.
Des ſubſtances qui accélerent le mouvement du ſang. Ibid.
Des ſubſtances qui augmentent le lait. 206.
Des ſubſtances expectorantes. Ibid.
Des ſubſtances lénitives & qui entretiennent la liberté du ventre. 207.
Des diuretiques. 209.
Des ſudorifiques. 210.
Des diaphoretiques. 211.
Des emmenagogues. 212.
De ce qui produit la chaleur dans le corps humain. 213.
De ce qui produit le froid dans le corps des animaux. 214.
Des cephaliques. 215.
Des cordiaux. Ibid.
Des carminatifs ou ſubſtances qui chaſſent les vents. 217.
Des anthelmintiques ou remèdes contre les vers. Ibid.
Des anodins ou des matiéres de l'eſpèce alimentaire qui calment les douleurs. 218.

CHAP. II. Regles de diéte dans les differentes conſtitutions du corps humain. 219.

Fibres lâches & foibles. Ibid.
Fibres trop fortes & trop élaſtiques. 220.
Conſtitutions plethoriques. 221.
Conſtitutions ſanguines. 222.
Conſtitutions ſujettes à l'acidité. 223.
Conſtitutions qui abondent en un alkali ſpontané. 225.
Conſtitutions phlegmatiques. 226.
Tenuité ou diſſolution du ſang. 227.
Conſtitutions graſſes. 230.
Conſtitutions mélancholiques ou atrabilaires. 231.
Mouvement vicié des fluïdes. 232.
Playes. 234.

CHAP. III. Des maladies aigues. 235.

Les fiévres avec leurs différents ſymptômes. Ibid.
Le friſſon ou le froid. Ibid.
Les anxietés. 236.
La ſoif. Ibid.
Le vomiſſement. 237.
Les vents & les ſpaſmes. 239.
La foibleſſe. Ibid.

La chaleur. 241.
Le delire. 242.
Le coma somnolentum. 243.
Les veilles. Ibid.
Les convulsions. 244.
Les violentes sueurs. 246.
La diarrhée. Ibid.
Les éruptions inflammatoires. 247.
L'éphemere. 248.
Fiévres intermittentes. 251.
Maladies inflammatoires. 253.
La phreneſie ou inflammation du cerveau. Ibid.
L'eſquinancie. 254.
L'inflammation des poûmons. 257.
La pleureſie. 262.
Le paraphrenitis ou inflammation du diaphragme. 263.
L'inflammation du foye. 264.
L'inflammation de l'eſtomac. 269.
L'inflammation des boyaux. 271.
Les aphtes. 274.
L'inflammation des reins. 275.
L'apoplexie. 279.

CHAP. IV. Regles de diéte dans les maladies chroniques. 283.

La paralyſie. Ibid.
Les convulſions epileptiques. 285.

La mélancholie & l'hypochondrie. 288.
Le ſcorbut. 290.
La cachexie. 294.
La conſomption pulmonaire. Ibid.
L'hydropiſie. 300.
La goûtte. 305.
Les pâles couleurs & les obſtructions. 309.
Les maladies des enfans. 311.
La petite vérole. 318.
La grævelle & la pierre. 323.
Le rhumatiſme. 329.

Fin de la Table.